

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et les crises du temps présent / Chanoine Coubé

Coubé, Stéphen (1857-1938). Auteur du texte. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et les crises du temps présent / Chanoine Coubé. 1936.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

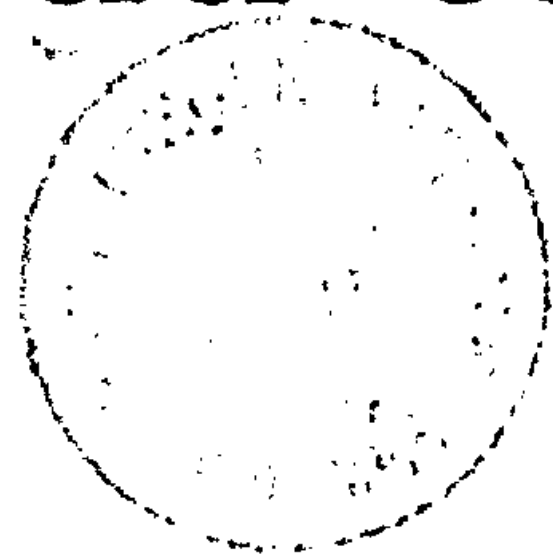
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

CHANOINE COUBÉ

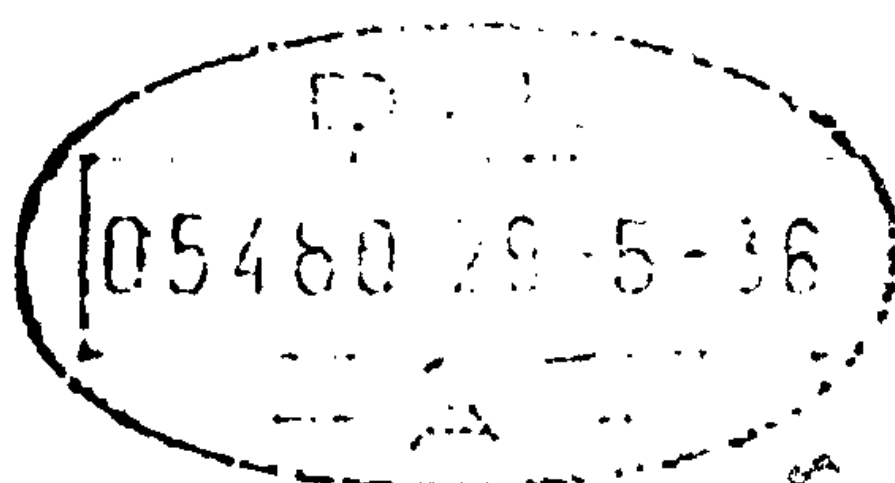
25814

**Sainte Thérèse
de l'Enfant Jésus
et les crises
du temps présent**



FLAMMARION

Sainte Thérèse
de l'Enfant Jésus
et les crises du temps présent



5454922

DU MÊME AUTEUR

Chez d'autres éditeurs :

GLOIRES ET BIENFAITS DE L'EUCCHARISTIE (10^e édit.).
GLOIRES ET BIENFAITS DE LA SAINTE VIERGE (9^e édit.).
GLOIRES ET BIENFAITS DES SAINTS (4^e édit.).
L'ÂME DE JEANNE D'ARC (9^e édit.).
JEANNE D'ARC ET LA FRANCE (5^e édit.).
L'ÉPOPÉE DE JEANNE D'ARC. Vie de la Pucelle, avec 10 gravures fines en couleurs (10^e édit.).
DISCOURS DE MARIAGE (10^e édit.).
NOS ALLIÉS DU CIEL : Le Christ, Notre-Dame et les principaux Saints français (8^e édit.).
PATRIOTISME DE LA FEMME FRANÇAISE.
ALSACE-LORRAINE ET FRANCE RHÉNANE, avec préface de Maurice Barrès, de l'Académie française.
LES ENFANTS HÉROÏQUES (17^e mille).
AU PAYS DES CASTES.
LA COMMUNION HEBDOMADAIRE, ouvrage honoré d'une lettre de S. S. Léon XIII (12^e mille).

Ouvrages épuisés :

LA CROIX ET L'ÉPÉE. — CLOCHES ET CANONS. — SEMAILLES SANGLANTES. — LES CHEMINS DE LA VICTOIRE.
DU CHAMP DE BATAILLE AU CIEL (15^e mille).

CHANOINE COUBÉ

Sainte Thérèse
de l'Enfant Jésus
et les crises
du temps présent

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous les pays.

Copyright 1936,
by ERNEST FLAMMARION.

PRÉFACE

*Pax Christi in regno Christi. La Paix
du Christ est dans le Règne du Christ.*

PIE XI.

L'idée de ce livre ? C'est que les crises douloureuses que nous traversons peuvent se dénouer dans le sens de nos désirs et de nos intérêts même temporels, mais que cet heureux dénouement dépend beaucoup plus des énergies spirituelles et religieuses que des tractations humaines. Nous redoutons justement les forces de désordre qui peuvent déclencher la révolution et la guerre, car elles sont plus violentes que jamais, comme l'irréligion et l'immoralité qui les engendrent. Mais nous pouvons en empêcher l'explosion.

Le salut que nous désirons n'est pas loin de nous. Il est à notre portée. Mieux que cela, il est en nous. En effet, ce salut c'est la paix sociale et internationale. Or, suivant la belle devise du Pape, la paix du Christ est dans le règne du Christ. Mais le règne de Dieu ou du Christ est au dedans de nous, *regnum Dei intra vos est*, comme l'a dit

Notre-Seigneur. Que le Christ règne sur tous les cœurs, la paix y régnera avec lui et rejaillira sur les classes sociales et les nations. Si, au contraire, les nations se révoltent contre le divin Roi, si elles ne réfrènent pas leurs cupidités et leurs ambitions, génératrices de tous les conflits, alors les crises s'aggraveront de plus en plus et finiront par de redoutables catastrophes.

En dénonçant les excès de l'impiété et les pourritures morales de notre temps, en cinglant, après Notre-Seigneur, les scribes et les pharisiens hypocrites qui attirent les châtements divins sur le monde, c'est un cri d'alarme que nous poussons ; mais un cri d'alarme, même suivi d'un anathème à l'erreur et au crime, est un cri d'amour, quand il part du cœur d'un homme qui n'a qu'un désir, celui de sauver ses frères.

Ce n'est donc pas une lamentation défaitiste, mais bien plutôt un message d'espérance et de paix. Certes, je ne me dissimule pas les inquiétudes du temps présent. Je ne viens pas dire que l'horizon est rose et que l'orage n'est pas à craindre. Mais j'ignore de quoi demain sera fait. N'étant ni prophète ni fils de prophète — les voyants divins sont rares — ni fakir ni astrologue — ce sont des charlatans — je ne viens pas tirer l'horoscope des temps nouveaux.

Je sais seulement qu'une guerre mondiale, plus cruelle que la dernière, est possible ; si possible que tous les états-majors s'y préparent fiévreusement, comme si elle devait éclater demain.

Je sais aussi qu'elle est entre les mains de Dieu, comme une bombe qu'il peut laisser choir sur les

peuples, s'ils continuent à provoquer sa colère par leurs péchés. Mais cette colère va-t-elle s'abattre, avec la terrible bombe, sur nous, nous l'ignorons et nous ne pouvons faire à cet égard que des conjectures inutiles, puisqu'elles ne peuvent conjurer le malheur.

Mais nous avons mieux à faire. Si notre science de l'avenir est fort courte, notre pouvoir pour le diriger est considérable. Moralement, politiquement, le monde va mal, très mal ; c'est entendu. On peut le dire sans être un pessimiste, ni surtout un découragé. On peut même envisager la situation avec sérénité et confiance, quand on connaît le secret des résurrections sociales que Dieu a déposé dans le cœur de son Église et de ses humbles serviteurs. Il dépend en grande partie de nous que l'avenir soit bon ou mauvais, heureux ou malheureux. Nous pouvons faire pencher la balance des événements à droite ou à gauche.

Nous sommes les artisans de notre bonheur ou de notre malheur, non seulement pour l'éternité, mais, dans une large mesure, pour le temps lui-même. Sous le contrôle et avec la grâce de Dieu qui n'est jamais refusée aux hommes de bonne volonté, nous sommes les arbitres de notre destinée, et non seulement de la nôtre, mais un peu aussi de celle du monde.

Rien en effet ne se perd, aucune énergie ne se dissipe dans ce vaste univers. On dit que les moindres mouvements ondulatoires, qui ébranlent la masse de l'éther ou rident sa surface, se prolongent en orbes immenses à travers l'espace jusqu'aux lointaines étoiles. Quoi qu'il en soit, cette loi se

vérifie dans le domaine moral. Les actions en apparence les plus insignifiantes ont souvent des répercussions infinies.

Chrétiens, nous avons dans l'amour du divin Roi, avec le secret de la paix et de la victoire que n'ont pas les diplomates, des ondes de force qui nous permettent d'en réaliser l'idéal. Si nous ne pouvons rien directement sur les volontés humaines qui nous échappent, ni sur les événements qui nous bousculent, nous pouvons indirectement beaucoup pour en changer le cours, car nous pouvons agir sur Dieu qui tient les cœurs entre ses mains et dirige les événements. Le Christ nous a donné lui-même, dans la prière et l'obéissance à sa loi, deux leviers de commande sur son Cœur et, par son Cœur, sur la marche de l'histoire. Obéissons-lui et la tempête nous obéira, et la crise se fera douce sous nos pas, comme la vague sur laquelle il marchait au lac de Tibériade. Par lui nous sommes les Dictateurs mystiques de notre temps, le suprême espoir de l'ordre, le dernier carré de la résistance pour la société aux abois.

★ ★

Le rôle de sainte Thérèse dans cette étude ?
Comme je l'explique dans le premier chapitre, elle représente ici le ferment divin, le principe religieux qui peut seul nous délivrer de toutes les crises, en nous rendant l'ordre et la paix par le redressement de la foi et de la morale. La vie tout entière de cette petite Carmélite, consacrée à l'amour du Christ-Roi, est une illustration avant

la lettre de la devise d'or de Pie XI sur « la paix du Christ dans le règne du Christ ». L'humanité est inquiète et troublée et réclame un peu de repos à l'abri des terreurs qui la hantent. La pieuse moniale de Lisieux ne lui demande pas de renoncer au monde et de s'enfermer à tout jamais avec elle dans une cellule ; mais elle l'invite à y venir prier et méditer de temps en temps sur les vérités éternelles qui peuvent seules calmer ses angoisses. Elle lui montre dans le Cœur du Christ la source de la pureté, de la charité et de la joie qu'elle a trouvées elle-même dans la paix du cloître.

Il est vrai qu'un autre saint du ciel aurait pu, aussi bien qu'elle, nous enseigner ces principes, mais il n'aurait sans doute pas eu autant d'autorité qu'elle pour nous les inculquer. Grâce à la sympathie universelle dont elle jouit, elle a, peut-on dire, l'audience de l'humanité. Sa voix est religieusement écoutée dans le domaine social, patriotique, politique même, pour autant qu'il est une extension du domaine moral.

C'est pour cette raison sans doute que le Souverain Pontife lui a confié un rôle qui débordé considérablement le cadre de la mystique carmélitaine et le champ d'apostolat d'une humble moniale, car il l'a proclamée patronne des missions catholiques et de la malheureuse Russie, dévorée par le chancre de l'impiété révolutionnaire. Voilà donc une petite Française, morte à vingt-quatre ans après avoir passé sans faire de bruit sur la terre, et qui se dresse aujourd'hui, souriante, mais terrible comme une armée rangée en

bataille, contre le colosse bolcheviste. Le pape qui l'a investie de cette mission formidable n'est pas un rêveur, mais un puissant réalisateur et un constructeur inspiré qui connaît son temps et le pouvoir de l'Esprit.

Elle est de la race des libératrices, et, sur le plan spirituel, elle apparaît à la France, justement fière de son enfant et confiante en sa protection, comme une nouvelle Geneviève, capable de la délivrer de la barbarie savante, la plus redoutable de toutes les barbaries.

Et ce n'est pas seulement notre patrie qui espère en elle, c'est l'humanité, car le dynamisme des principes qu'elle incarne s'étend à tous les pays, et tous les pays se tournent vers elle en implorant son secours.

Au début de cette année 1936, en cette fête de l'Épiphanie, où le canon tonne aux portes de l'Europe, comme pour couvrir la voix des anges de Bethléem, qui sait si le sourire de l'Enfant Jésus et celui de sa petite sainte ne ramèneront pas la paix et la joie sur la terre ? *Et in terra pax hominibus bonae voluntatis.*



L'origine de ce livre ? Invité par le R. P. Brottier, le vénéré directeur de l'Œuvre des Orphelins d'Auteuil, à parler aux foules qui accourent dans sa belle église de Sainte-Thérèse et dans les vastes jardins qui l'entourent — elles ont réuni parfois plus de 20.000 auditeurs — j'ai prêché le 8 juillet 1928 le panégyrique de la jeune Sainte et, à

la fin de septembre 1933 et 1935, le triduum de ses fêtes (1).

Le triduum de 1935 avait pour thème général : *Sainte Thérèse et la Crise*, et fut traité en quatre conférences :

La crise de la Foi : on ne croit plus.

La crise de la Morale : on s'amuse.

La crise de l'Autorité : on se révolte.

La crise de la Paix : on a peur.

Vu l'actualité du sujet et à la demande d'un grand nombre d'auditeurs, il fut décidé que ces conférences seraient publiées. Mais, devant remettre sur pied et requinquer avec un brin de toilette les notes informes, à peine esquissées, sur lesquelles j'avais parlé, j'ai vu s'élargir considérablement l'horizon des crises dont nous souffrons, avec celui des responsabilités qui nous incombent et des forces spirituelles que nous infuse la religion. J'ai cru pouvoir entr'ouvrir ces perspectives graves et consolantes à ceux qui voudront bien les méditer. N'est-ce pas notre devoir de faire rayonner partout les vérités libératrices de l'Évangile ?

Ce ne sont donc pas les quatre conférences prononcées à Auteuil, il y a trois mois, que l'on va retrouver ici, mais un ouvrage complètement refondu, transformé et agrandi en un *justum volumen*. L'écriture et la documentation en sont neuves : elles n'ont gardé du texte primitif que

(1) Le panégyrique a paru en brochure sous ce titre : *Sainte Thérèse de France, héroïne nationale et infirmière des âmes* (Œuvre d'Auteuil, 40, rue La Fontaine, Paris (XVI^e) : 2 francs. — Les lignes ci-dessus étaient écrites depuis deux mois, lorsque, le 28 février, le Père Brottier est allé partager au ciel la gloire de son Égérie surnaturelle.

quelques lambeaux et peut-être aussi une tonalité oratoire à laquelle, malgré le conseil de Verlaine, je n'ai pas cru devoir « tordre le cou », sous peine de n'être plus moi-même.

Parlant dans une cérémonie religieuse, je me suis abstenu à Auteuil de toute personnalité qui eût pu paraître blessante, même à l'égard d'un Lenine et d'un Callès, et de toute incursion dans le domaine politique. Mais un ouvrage offert au public n'est pas tenu à la même réserve, et j'ai cru pouvoir sarcler vigoureusement ce champ de mauvaises herbes, pour permettre aux moissons et aux fleurs chrétiennes d'y germer librement. Daigne la gracieuse Fleuriste du Paradis, l'éternelle Semeuse de roses, y laisser tomber les deux plus précieuses de sa corbeille : celles de la paix humaine et de l'amour divin !

Paris, fête de l'Épiphanie, 1936.

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus

CHAPITRE PREMIER

LA CRISE ÉCONOMIQUE

La souffrance humaine.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que « la terre », en sa fureur,

inventa, semble-t-il, pour punir ses propres crimes,

« La crise », puisqu'il faut l'appeler par son nom,
s'est abattue sur tous les pays. Le monde est angoissé, comme à l'approche d'une gigantesque catastrophe, plus terrible que toutes celles dont il a souffert jusqu'ici.

Les brebis sentent venir l'orage dans la tension électrique de l'air et se serrent peureuses les unes contre les autres, mais confiantes dans la houlette de leur berger. Les peuples sentent de même venir la révolution et la guerre, mais au lieu de se serrer les uns contre les autres et de s'unir pour se défendre, ils se dispersent dans la méfiance et ne

savent plus à quel berger se vouer. Il y a pourtant un bon Pasteur qui n'est pas loin...

La crise est une souffrance surnuméraire qui se greffe à certaines époques sur la souffrance normale de l'humanité. Souffrance normale, mot cruel, mais qu'il faut bien admettre, car la chose encore plus cruelle qu'il désigne découle de notre nature. La souffrance nous happe dès le berceau ; elle met dans les yeux de l'enfant des larmes que les caresses de sa mère ne sèchent pas pour longtemps. Elle nous accompagne jusqu'à la tombe et ne nous quitte, parfois, rarement, que pour paraître bientôt sous un masque plus hideux.

C'est la douleur physique, la longue théorie des maladies qui font de l'humanité un vaste hôpital avant d'en faire un vaste cimetière. C'est la douleur morale qui mord l'âme d'une dent plus aiguë encore. C'est l'ingratitude des êtres les plus chers, c'est la mort des parents les plus aimés, le poids des cercueils qui écrasent les épaules et le cœur. C'est la détresse de l'âme qui doute, ses appels désespérés vers un ciel dont elle ne perçoit pas la réponse. L'humanité pleure éternellement au pied d'une croix, quand elle ne saigne pas elle-même sur cette croix. Il vient une heure pour tout homme, bon ou mauvais larron, où il doit monter et mourir sur la sienne. Oh ! comme elle est vraie la parole mélancolique de Job, couché sur son fumier et raclant ses ulcères avec un tesson : « L'homme, né de la femme et ne vivant qu'un peu de temps, est un ramassis de misères » (1).

(1) *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis* (Job, xiv, 1).

Mais, comme si la souffrance normale ne suffisait pas, elle se grossit parfois tout à coup d'un torrent de souffrances adventices, nées de circonstances fortuites ou de volontés perverses, dont les flots tumultueux viennent désoler les rivages de l'infortune humaine : fléaux de la nature, sécheresses, inondations, famines, cherté de la vie, catastrophes financières, longue et douloureuse convalescence d'une guerre, d'une révolution ou de quelque autre maladie sociale. C'est la crise qui fait déborder la coupe d'amertume, et arrache à l'humanité un sombre Lamma Sabachthani.

Les crises que l'on redoute : crises matérielles.

Ondoyante et diverse, la crise est multiforme ; elle s'abat sur les corps et sur les âmes ; mais, parmi ses méfaits, la plupart des hommes n'envi-sagent que ceux qui affectent leurs intérêts matériels. Ils maudissent la crise économique et financière qui diminue leur bien-être et réduit même un grand nombre d'entre eux au chômage et à la misère. Ils tremblent devant la crise de l'autorité et de l'ordre public qui inquiète leur tranquillité bourgeoise, parce qu'elle conduit tout droit au pillage et aux massacres fratricides.

Par-dessus tout, et avec raison, ils redoutent la crise de la paix internationale. Ils épient le moindre incendie, allumé quelque part dans ce vaste monde qui n'est qu'une poudrière de haines sournoises ou violentes. Une flammèche, emportée par le vent d'Asie ou d'Afrique sur l'Europe, provoque-

rait une conflagration universelle. Le respectable Aréopage de Genève, malgré ses excellentes intentions, arriverait trop tard, faute de sanctions idoines, pour arrêter les fougueuses ambitions ; ou, peut-être, au contraire, par ces sanctions elles-mêmes, croyant jeter de l'eau sur les flammes, y verserait des bidons de pétrole. Ce serait alors une nouvelle guerre mondiale qui reléguerait celle de 1914 dans la catégorie des idylles et des berquinades. On croit voir, dans un ciel embrasé d'éclairs, les anges de la mort, prêts à verser sur les peuples les coupes de la colère divine dont parle l'Apocalypse : *phialas plenas iracundiae Dei viventis* (Ap., xv, 7). On croit entendre à nouveau le sinistre hurlement des sirènes, le tonnerre des canons, le vrombissement des avions, l'éclatement des bombes et des engins diaboliques fabriqués par une science sans Dieu, et qui sait, peut-être, les trompettes du jugement dernier !

Le jugement dernier, c'est bien à tort que les uns le redoutent et les autres l'espèrent comme le dénouement des crises qui secouent aujourd'hui l'humanité, car l'humanité est capable de bien d'autres douleurs que celles qu'elle a endurées jusqu'ici et de bien d'autres splendeurs chrétiennes que celles dont elle a joui. Le Sang du Christ est loin d'avoir donné le magnifique rendement de vie divine qu'on en peut espérer et que Dieu sans doute a eu en vue dans sa miséricorde infinie. L'ère de la Rédemption, qui ne compte pas encore deux mille ans, est bien disproportionnée aux âges historiques et préhistoriques immenses qui l'ont précédée. Le livre doit être plus long que la pré-

face, et la génération qui en tournera la dernière page est probablement bien éloignée. Il est plus sage de penser que la fin du monde ne surviendra que dans un avenir très lointain. Et l'humanité aura versé bien du sang avant la dernière crise, la crise des crises, qui la couchera dans la tombe.

Les crises qu'on ne redoute pas : crises spirituelles.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas dans la perspective de la fin du monde que nous devons chercher un refuge contre les calamités présentes. Ce serait folie et lâcheté de ne pas lutter directement contre elles.

Malheureusement la plupart des hommes sont des myopes. Ils ne voient et ne s'efforcent de conjurer que les crises d'ordre matériel, économique, financier et politique, parce qu'elles sont plus immédiates et touchent de plus près leur sensibilité. Naturellement, ils ne leur reconnaissent que des causes et des remèdes du même ordre. Certes, ces causes sont réelles et ces remèdes nécessaires, et il faut savoir gré aux hommes d'État qui s'efforcent d'opposer ceux-ci à celles-là.

Mais il est des causes plus profondes et des remèdes plus efficaces à l'angoisse du monde. Les causes sont précisément les crises de la foi et de la morale, l'incrédulité, la luxure et toute la horde des passions. Le remède est le retour à la pureté des mœurs et à la religion.

La crise de la foi est la plus grave, car c'est d'elle que dérivent toutes les autres, celles de la

morale elle-même et, par voie de répercussion, celles de l'autorité, de la liberté et de l'ordre public, de la paix sociale et internationale.

Tous n'en sont pas atteints, grâce à Dieu. Il y a des oasis de foi et de prière, au bord des eaux vives de la grâce ; des palmeraies de croyances vigoureuses, à l'abri des vents desséchants du scepticisme, où des âmes d'élite offrent à Dieu de splendides floraisons d'œuvres pies.

Mais, autour d'elles, quelle immensité où la vie spirituelle est éteinte ! C'est la morne aridité du désert, la désolation des grands sables ou leurs tempêtes rugissantes, le pays de la soif, où, pauvre nomade, l'âme soupire vainement après l'eau du ciel jusqu'à ce que, couchée sur la terre brûlante du doute, elle ferme les yeux pour mourir. Dans cette région désertique, on ne croit plus, on ne prie plus, on n'aime plus, ou bien l'on n'aime que soi-même et le mal ; on ignore Dieu et, souvent, on le blasphème.

La déchristianisation des peuples jadis les plus croyants se poursuit à un rythme désordonné que d'aucuns s'efforcent d'accélérer et que les autres subissent lâchement tête baissée. Sans les îlots de vie divine et les virtualités infinies de résurrection de l'Église, la foi serait vite ensevelie, avec la civilisation sous un linceul d'irréligion et de barbarie, comme ces douars des Bédouins que les grands ergs de sable recouvrent parfois en une nuit. La lutte est entre l'oasis de la foi et le désert de l'incrédulité : mais qui peut dire où s'arrêtera l'empiètement du désert ? Certes nous ne craignons pas pour l'Église. Elle ne saurait être anéantie à la

fois dans tout l'univers, mais elle peut être chassée d'un pays et obligée de se réfugier dans un autre. Nous ne devons pas désespérer, ce serait folie, mais nous devons trembler, ce n'est que sagesse.

Il y a aussi une crise de la morale. Ici encore des oasis, où toutes les puretés et toutes les noblesses de l'esprit, toutes les libertés et toutes les fiertés de la conscience se sont réfugiées ; où des âmes de sacrifice se font victimes volontaires pour expier les péchés des autres. Mais, partout ailleurs, on s'amuse, on rit, on danse, on se couronne de roses, suivant l'auteur de la Sagesse, *coronemus nos rosis* ; on se passe de main en main la coupe d'or de Babylone, que maudissait Jérémie, *calix aureus Babylonis*, la coupe des ivresses truculentes et crapuleuses. La vertu est tournée en ridicule, le mariage bafoué, le divorce encouragé, l'adultère encensé et élevé au rang des droits de l'homme et de la femme. La désorganisation de la famille et de la société, parallèle et consécutive à l'effondrement de la foi, se poursuit tambour battant, à une cadence tragique qui nous ramène en chantant vers la barbarie.

La grande maladie dont souffre le monde est avant tout morale et réclame une thérapeutique morale. Le médicament ne se trouve pas dans les pharmacopées diplomatiques où les officiers de la santé publique le cherchent. Il faut lever les yeux vers les montagnes d'où nous viendra le secours : *levavi oculos meos in montes unde veniet auxilium mihi*. Il faut d'abord prier Dieu et crier à Jésus, comme les apôtres pendant la tempête : « Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons. »

Voilà ce qu'à défaut des hommes aveugles ou imprévoyants, l'Église, pensée clairvoyante du monde et vigie maternelle toujours éveillée, ne cesse de nous rappeler. Le salut vient d'en haut. La victoire sur le mal, ainsi que toute victoire bien-faisante, descend du ciel, comme la grâce, comme la rosée, comme la lumière, comme les anges : *Victoria de cœlo*, suivant la brillante devise de Judas Machabée. Elle vient du Cœur de Dieu, encore qu'elle passe par le cerveau, le cœur et les bras des hommes.

Les forces spirituelles suffisent-elles ?

Un grand nombre de nos contemporains, même parmi les rationalistes, les hommes d'État et les hommes d'affaires, effrayés des excès croissants du matérialisme et des catastrophes où il nous conduit, s'en détournent avec dégoût, mais ils ne poussent pas la logique et le courage jusqu'à se tourner franchement vers Dieu et le Christ. C'est là un cas de ce respect humain social qu'on appelle le libéralisme et qui se confond à la limite avec le laïcisme. Ils se contentent de reconnaître que, si la société peut être sauvée, elle ne le sera que par « les forces spirituelles ».

Forces spirituelles, voilà un brillant cliché, fort en honneur dans la littérature honnête, bien pensante et académique de nos jours. Certes, ce mot est respectable, mais il ne suffit pas, car il est un peu vague et, à côté des valeurs de bon aloi, cer-

taines valeurs suspectes se cachent sous son ample draperie, telles que le devoir abstrait du libre penseur, l'impératif catégorique de Kant, la morale laïque, l'idéal humanitaire, la solidarité, la philanthropie, le spiritisme qui, dans la littérature anglo-saxonne, a usurpé le nom de « spiritualisme » et la grande billevesée de la théosophie. Ce ne sont pas là de vraies valeurs et de vraies forces. C'est la fausse monnaie de la vie spirituelle ; ce sont de vieilles poutres peintes à l'extérieur de couleurs philosophiques ou piétistes, mais vermoulues à l'intérieur, condamnées à craquer, avec l'édifice qu'elles étayaient, au premier choc des forces du mal. Le bon sens et la loyauté demandent donc qu'on précise le sens des véritables idées salvatrices.

Il faut dire hardiment, sous peine de s'égarer dans des nuages d'équivoque, que les forces spirituelles gènes, les seules qui puissent conjurer les crises de notre temps, sont les forces religieuses ; c'est l'idée de Dieu avec tout ce qu'elle implique de culte de Dieu et d'amour pour le Christ ; c'est l'idée chrétienne avec son riche apport de motifs et de secours divins. Se contenter d'un vague idéalisme ou même d'un dilettantisme mystique, sans le définir dans le sens surnaturel, sans l'orienter vers les sacrements, c'est mériter le reproche du Psalmiste : *diminutae sunt veritates a filiis hominum*, c'est diminuer et, par suite, énerver les mâles vérités qui redressent les consciences et trempent les caractères ; c'est se piper d'un grand nom et se griser d'une belle sonorité. Les forces spirituelles sont suffisantes, oui, mais à

condition d'être franchement religieuses et surnaturelles dans le sens de l'Évangile.

Il faut donc se réjouir de cette poussée vers « le spirituel » qui se manifeste çà et là dans la littérature de nos jours ; mais, pour qu'elle donne ce qu'elle promet, il faut qu'elle soit virile, vaillamment et je dirais presque effrontément chrétienne, qu'elle monte dans un élan généreux jusqu'à Dieu, jusqu'au Christ Rédempteur, jusqu'à son Cœur et à son Eucharistie, sans quoi les âmes qu'elle soulève retomberont mélancoliquement sur elles-mêmes, plus impuissantes et plus déçues que jamais.

Nous ne pouvons nous contenter du froid déisme de Rousseau, ni de l'orgueilleux spiritualisme de Jules Simon, ni de toutes les fades spiritualités qui ne sont pas marquées au coin du pur Évangile. Nous ne chausserons plus les pantoufles éculées des religiosités romantiques. Nous n'écouterons pas davantage, si sincères soient-ils, les appels qui, sans nommer le Christ, retentissent partout sur les confins de l'Église, à l'ordre, à la paix, à la fraternité, à l'humanisme, ni même les généreuses aspirations d'un noble cœur comme Maurice Barrès, parce que nous n'y reconnaissons pas votre accent, ô Jésus, fils de Dieu, parce que nous n'y sentons pas votre tendresse, ô seul Sauveur des âmes et des peuples, ni la caresse de votre main, ô Vous qui avez guéri les aveugles et les paralytiques, béni les petits enfants, multiplié le pain pour les foules faméliques et ressuscité, en lui prenant la main, la fille de Jaïre. Nous ne voulons plus entendre d'autre voix que la vôtre pour éclai-

rer nos esprits, ni saisir d'autre main pour nous relever que votre douce main, ni voguer dans une autre barque pour échapper au naufrage que dans la vôtre, ô Maître de la vague et de la tempête. A qui irions-nous, Seigneur, vous seul avez les paroles de la vie éternelle ? Sauvez-nous, car nous périssons. *Domine, salva nos, perimus.*

Pas de « spirituel » sans surnaturel. Pas de vie des âmes sans Dieu, et même pas de Dieu sans le Christ. Pas de force de résurrection sans la grâce. C'est sur les saintes montagnes de la prière et du sacrifice, sur les Thabors et les Golgothas, que soufflent les brises vivifiantes qui feront refleurir l'humanité.

Le Christ total, seul Sauveur.

Un Père de l'Église a dit cette profonde parole : « Le Christ est la solution de toutes les difficultés. *Christus solutio omnium difficultatum.* » Il est donc la solution de toutes les crises. Mais, de grâce, prenons le Christ tel qu'il est, le Christ total, et non pas un Christ rapetissé aux mesquines proportions d'un philanthrope ou d'un socialiste ; le Christ dans la robe sans couture de ses dogmes et non pas dans le justaucorps étriqué d'une philosophie rapiécée par le déisme ; le Christ avec sa divinité, sa rédemption, ses miracles, sa grâce, ses sacrements, avec son ambiance surnaturelle tout entière, sa croyance à l'omnipotence de la prière, à l'action de Satan dans le monde, à l'éternité de l'enfer ; le Christ avec son Évangile inté-

gral. Un Christ modernisé, édulcoré à l'eau de rose humanitaire, ne sauverait pas le monde. « Je ne connais que Jésus et Jésus crucifié », disait saint Paul.

C'est pourquoi, nous chrétiens, nous proclamons hautement que l'ordre et le salut du monde, comme la paix entre les classes sociales et les nations, dépendent moins des conférences, des diplomaties, des tractations, même les plus sages, les plus louables et les plus nécessaires, que du règne du Christ, roi de justice et d'amour. Nous ne sous-estimons pas les principes de Genève, de la Haye, de Locarno et de Stresa, qui se réclament avec raison du droit des gens, mais nous remontons du droit humain à sa source qui est le droit divin, et, au-dessus du Covenant, nous mettons, comme plus féconde et plus efficace, la devise d'or de Pie XI : « *Pax Christi in regno Christi*. La paix du Christ dans le règne du Christ. » Nous disons avec le prophète que si le Seigneur ne garde la cité c'est en vain que veillent ses défenseurs. Nous répétons avec saint Pierre qu'il n'est qu'un nom donné aux hommes pour les sauver et que c'est le nom adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, seul palladium de la paix et de la joie du monde.

Les mystiques fécondes.

Idée mystique ! dira-t-on. Rêve d'un moine endormi au moyen âge, qui se réveille brusquement et, sans avoir rien appris ni rien oublié, prétend vaticiner ses vieux oracles dans un monde

nouveau qui ne parle plus sa langue ! Mais quels sont donc, parmi les drames dont est tissée l'histoire humaine, ceux qui ne relèvent pas d'une idée mystique saine ou malsaine ?

N'est-ce pas la mystique fanatique du Coran qui a créé la puissance musulmane ? N'est-ce pas une mystique de justice généreuse et de fraternité qui poussa les Croisés à aller défendre les chrétiens d'Orient et à mourir autour d'un tombeau vide où flottait encore le parfum de la divinité ? N'est-ce pas une mystique athée qui a déchaîné les récentes persécutions de la Russie et du Mexique ? N'y a-t-il pas une mystique anarchiste et révolutionnaire qui menace notre civilisation chrétienne ? N'y a-t-il pas une mystique hitlérienne qui fanatise l'Allemagne en lui faisant entrevoir un avenir de revanche et d'hégémonie mondiale ? N'y a-t-il pas une mystique fasciste qui galvanise l'Italie pour une guerre d'expansion et de magnificence, inquiétante pour la paix du monde ? N'y a-t-il pas une mystique de résurrection qui a fait parfois frémir dans leurs tombes les nations depuis longtemps assassinées, et rappelé à la vie la Grèce, la Pologne et l'Irlande ?

Qui oserait dire, devant l'ampleur de leurs effets, que ces idées sont de simples rêves ? Non, non, ce sont des idées-lumières et des idées-forces. Ce sont des impondérables, mais les actes en quoi elles s'incarnent pèsent d'un poids formidable sur la vie des nations. Elles soulèvent et gouvernent le monde. Un beau jour, elles commencent par chanter doucement avec la brise matinale dans quelques cœurs ; bientôt elles éveillent de pro-

fonds harmoniques, des vibrations tumultueuses dans des millions d'autres cœurs. C'est enfin une tempête de gloire, d'amour ou de colère qui fait surgir des épopées, là où l'on n'entendait que des élégies ou des soupirs résignés.

Eh bien, il y a aussi une mystique chrétienne, une dans son principe, car elle se cristallise tout entière dans l'amour ; innombrable dans ses effets, car toute l'action de l'Église en découle. C'est elle qui a poussé les Apôtres à la conquête des nations ; elle qui faisait frémir saint Paul à la vue des idoles d'Athènes ; elle qui mettait un sourire aux lèvres des martyrs et des lis dans la main des vierges. C'est elle qui faisait dire au pape Pie XI cette parole libératrice : *Pax Christi in regno Christi*, la paix du Christ est dans le règne du Christ. C'est elle qui nous fait voir dans l'obéissance amoureuse au Christ-Roi le secret du bonheur des peuples et la fin de toutes les crises.

Le côté moral de la crise économique.

Le titre donné à ce chapitre paraîtra peut-être un trompe-l'œil. Dans ceux qui suivent, nous nous attaquerons de front aux crises dont ils portent les titres ; nous en discuterons les causes, les caractères, les méfaits et les remèdes et tâcherons de résoudre à fond les problèmes qu'elles soulèvent. Dans celui-ci nous ne faisons qu'effleurer le sujet, mais c'est intentionnellement, et il est facile d'en voir la raison.

La crise économique et financière, avec ses re-

doutables à-côté, est celle dont on parle le plus. Elle passionne les esprits et provoque des mouvements politiques, voire révolutionnaires, qui, loin de la résoudre, ne font que l'aggraver. Elle relève de l'ordre naturel, temporel et scientifique. Elle est très complexe. Elle s'enchevêtre de nombreux problèmes délicats, inaccessibles au citoyen moyen, à l'homme de la rue, et qui cependant l'agitent, parce qu'il sent que sa vie matérielle en dépend : l'inflation, la dévaluation, la dépréciation de la monnaie, la stabilité du franc-or, l'équilibre du budget, la réforme des assurances sociales, l'assiette de l'impôt, l'étiage de la vie chère et des loyers, les décrets-lois... Ce sont là des questions techniques qui regardent les spécialistes et sur lesquelles les profanes risquent fort de dérailler. Elles ne rentrent surtout pas directement dans le cadre d'une étude purement morale et religieuse comme celle-ci. C'est pourquoi, eussions-nous, ce qui n'est pas notre cas, la compétence et les lumières suffisantes pour les discuter, que nous nous garderions bien de le tenter, parce qu'elles sont complètement étrangères à notre sujet.

Cependant elles ont avec l'ordre spirituel une relation très étroite quoique indirecte et transcendante. Elles sont régies par une loi divine, et nous devons signaler cette dépendance, parce que, si on la méconnaît, on n'arrivera jamais à une solution.

La crise économique découle en grande partie des événements malheureux qui, à la suite de la guerre mondiale ont accablé la plupart des pays, mais elle a été accrue par les errements des partis au pouvoir.

La preuve en est que ces partis s'accusent mutuellement du gâchis où nous sommes tombés. Ils se jettent mutuellement la pierre. « C'est vous qui par votre imprévoyance, votre incurie et votre gabegie, avez vidé les caisses de l'État, fait monter le coût de la vie et provoqué la crise. La ruine des familles, le chômage, le désespoir de la classe ouvrière et agricole, c'est votre œuvre. » Et, naturellement, chaque politicien offre au pays, en retour du pouvoir, la panacée qui doit ramener la prospérité sur la terre.

Nous n'avons pas à prendre ici position pour les uns contre les autres ; ce serait envenimer des questions déjà assez troubles et irritantes par elles-mêmes. Mais de toutes ces querelles, de ces accusations mutuelles d'égoïsme et d'immoralité, nous avons le droit de conclure que cette crise économique provient pour une large part d'une politique d'ambition, de cupidité et de mensonge. Elle rentre donc, par ce côté, dans la crise morale et par suite, comme celle-ci, ainsi que nous le verrons, elle provient des progrès de l'irréligion, c'est-à-dire de la crise de la foi.

La cause indirecte, mais la plus importante du mal économique est le mépris de la loi de Dieu ou le péché. Tandis que la justice élève les peuples, nous dit la Bible, c'est le péché qui les rend misérables. Et cela pour deux raisons. D'abord, et directement, parce qu'en déchaînant les passions, il déclenche automatiquement les injustices et les violences. Ensuite, indirectement, parce qu'il attire sur les nations prévaricatrices les châtiments du ciel, depuis les plus bénins qui constituent la crise

économique jusqu'aux plus graves, tels que la peste, la famine et la guerre. Il s'ensuit que le remède principal de tout le malaise social est le retour à la religion, le culte sincère et l'amour du Christ-Roi.

Que vient faire ici sainte Thérèse ?

Mais, dira-t-on, que vient faire ici sainte Thérèse ? Au fond de son cloître, a-t-elle seulement soupçonné nos crises douloureuses ? Non, sans doute, elle n'a pas prévu dans leurs détails les formes actuelles de la misère humaine, mais à quoi nous servirait-il qu'elle les ait connues ? Ce qui nous est bien plus avantageux c'est qu'elle les contemple aujourd'hui du haut du ciel, c'est qu'elle a pitié de ceux qui en souffrent, pitié des chômeurs qui ont faim, pitié des soldats voués peut-être à de prochaines hécatombes, pitié des têtes blondes qui reposent en de jolis berceaux sous l'œil extasié des mères et que menace un nouveau massacre des Innocents. Et puis, mieux que nous, elle connaît la cause et le remède de cette crise et peut, si nous écoutons sa voix, nous rendre la vie plus douce.

« Mais, disent encore de graves intellectuels, c'est toute la question sociale qui est en jeu. L'a-t-elle bien connue ? » Nous répondons : sans doute, elle n'en a pas approfondi les lois économiques ; elle connaissait mieux les règles du Carmel et en parlait plus savamment. Mais elle n'ignorait pas les lois morales de justice, de loyauté et de

charité, qui commandent toute la question sociale. Sans avoir étudié les problèmes politiques dans leur complexité technique, elle en voyait les grandes lignes du haut des cimes surnaturelles qui les surplombent. Et maintenant — et c'est là ce qui nous importe le plus — elle voit dans la lumière divine la magnifique et terrible harmonie qui fait dépendre le bien de la société de la religion, et son malheur de l'oubli de Dieu. Par toute sa vie elle proclame éloquemment les principes qui peuvent nous préserver des calamités sociales.

Mais, dira-t-on encore, n'importe quel saint pourrait nous prêcher ces principes aussi bien qu'elle. Sans aucun doute, mais serait-il aussi écouté ? La sympathie exceptionnelle et universelle dont elle jouit lui confère une autorité qu'un autre Bienheureux, aussi élevé ou même plus élevé qu'elle dans la gloire céleste, n'aurait probablement pas au même degré. Elle a donc le droit de parler haut dans le monde moderne. Son visage si épanoui et si pur n'est pas un visage de crise ; il inspire la confiance. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus a l'oreille de l'humanité ; elle est de ce chef particulièrement qualifiée pour nous porter un message de paix et de charité.

La « Petite Fleur » aux États-Unis.

Il se passe aux États-Unis, depuis quelques années un phénomène de psychologie sentimentale vraiment extraordinaire. Dans ce pays d'affaires et de tempéraments très complexes, la crise éco-

nomique a sévi avec une acuité qui bat tous les records, *the greatest in the world*. Elle a fait plus de dix millions de chômeurs : à côté de cette armée qu'est-ce que notre bataillon de trois cent mille miséreux ? Une misère !

On sait que les Américains ne prisent que les records. L'un d'eux nous disait avec fierté que les États-Unis sont le pays où il y a le plus de gens écrasés par les automobiles : un par minute. Nous lui laissons la responsabilité de cette statistique qui sent peut-être son Marseillais transatlantique. Espérons que notre ami ne regarde pas ses dix millions de chômeurs comme un record désirable pour un pays où tout doit être colossal et gratte-ciel, dans le bien comme dans le mal, pour être apprécié.

Ce qui est plus glorieux c'est que la dévotion à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus y a pris un développement exceptionnel. Partout des chapelles ou des autels en l'honneur de « la Petite Fleur, *the Little Flower* ». C'est le titre que tout le monde lui donne là-bas. Mais n'est-il pas étrange qu'un pays qui a poussé à l'extrême le culte du dollar et du confortable se soit tout à coup épris d'un amour mystique pour une petite Carmélite qui n'a ambitionné dans toute sa vie que le record de la pauvreté, de la mortification et de l'obscurité ? Il est vrai qu'elle a eu celui des miracles et de la gloire depuis sa mort, et c'est peut-être celui-ci qui a fait passer celui-là. Mais n'est-ce pas aussi l'indice de ce besoin de « forces spirituelles » que ressentent les milieux les plus hétéroclites ?

Le Père Coughlin, le Savonarole américain, apôtre de sainte Thérèse.

Et en voici une autre preuve qui montre combien notre sainte Thérèse est qualifiée pour remédier à la crise présente. Un des Américains qui ont le plus popularisé son culte aux États-Unis est un simple curé de campagne, le pasteur catholique de Royal Oak, petit village à vingt kilomètres au nord de Détroit, la capitale de l'automobile, le fief industriel de Ford. Il s'appelle le Père Coughlin (1).

En 1929, encore inconnu du grand public, il aimait et faisait aimer dans sa paroisse la « Petite Fleur » dont sa modeste église de bois portait le vocable. Mais déjà son action irritait la fameuse secte de fous furieux qui, sous le nom de Ku-Klu-Klanx, terrorisait alors les États-Unis, mais a été bientôt balayée par une vague de ridicule et de colère des honnêtes gens. Ces énergumènes brûlaient vifs les nègres, enduisaient les juifs et les catholiques d'une couche de goudron sur laquelle ils plantaient des plumes, incendiaient leurs églises et leurs synagogues. Aussi ne pardonnaient-ils pas au curé de Royal Oak sa dévotion à sainte Thérèse et les succès croissants de son apostolat.

(1) Nous avons puisé la plupart des détails qui suivent 1^o dans un article des *Études*, du 20 octobre 1934 : *Les Radio-sermons du Père Coughlin, le plus grand révolutionnaire américain d'aujourd'hui*, par Victor Dillard, et 2^o dans plusieurs articles de *Paris-Soir*, parus en novembre 1935, intitulés *la Vie prodigieuse du prêtre-radio*, et signés Jacques Fransaes.

Une nuit, revêtus de la cagoule rituelle, ils dressèrent, selon leur coutume, une énorme croix de bois, imbibée de pétrole, contre la porte de l'église et y mirent le feu. Alertés par les sinistres lueurs, les voisins crièrent : *La croix de feu ! La croix de feu !* Le pasteur accourt avec une hache, renverse la croix diabolique, en disperse et en piétine les tisons, et préserve son église dont la porte sentait déjà le roussi.

Le Père Coughlin en attribua le salut à sa chère patronne, et, entrant dans son sanctuaire, l'en remercia avec émotion. Mais il fit plus ; il lui jura de la venger en intensifiant et en élargissant sous son égide et en son honneur la prédication qui avait le don de mettre en rage les diables de l'enfer et ceux d'ici-bas. Désormais il ne parlera plus à un seul village : sa paroisse sera l'Amérique tout entière qu'il atteindra par la Radio.

Telle fut l'origine de son œuvre dont le succès a dépassé tout ce qu'on pouvait imaginer. Aujourd'hui cet homme est une puissance ; il possède une formidable influence sur l'opinion publique d'un peuple de cent trente millions d'âmes. C'est un mélange d'Isaïe, de Pierre l'Ermite et de Savonarole, un prophète, un prédicateur de croisade, un réformateur social, qui, sans rien rechercher pour lui-même, s'efforce de ramener ses concitoyens à la justice, à la loyauté, au désintéressement et à la fraternité chrétienne.

Chaque dimanche, depuis 1929, il expose ses idées de son poste de radio. Sa voix tonitruante est attendue et entendue de cinquante millions d'auditeurs et remue toutes ces consciences aux écoutes

jusque dans les moindres villages. Cinquante millions d'hommes boivent en silence les paroles de l'homme invisible, haletants, enthousiastes, mais certains d'entre eux furieux, parce qu'il fustige impitoyablement leurs égoïsmes. Il foudroie les vices les plus opposés, d'un côté le communisme et le socialisme matérialistes, et de l'autre, avec la même furia, le capitalisme exploiteur du travail, et la finance couchée à plat ventre devant le veau d'or. Il fait trembler dans leurs gratte-ciel les spéculateurs aux doigts crochus de Wall-Street, les législateurs de Washington, les rois de l'acier et du fer, du blé et du coton, du charbon et du pétrole, du cuivre et des chemins de fer. A certaines époques d'effervescence politique, il recevait jusqu'à un million de lettres par semaine. Il en reçoit encore environ cent mille par mois. Il a cent cinquante secrétaires pour répondre à celles de ces lettres qui en valent la peine et lui signaler les plus importantes.

Les réactions provoquées par sa parole sont naturellement très diverses. Les unes, de beaucoup les plus nombreuses, sont des adhésions, des approbations et des félicitations incandescentes ; d'autres sont des protestations, des critiques et des colères caustiques. Il laisse tomber les unes et les autres, et poursuit son apostolat, le sourire, mais parfois aussi le sarcasme, aux lèvres.

Son verbe est âpre et mordant, quand il flétrit les puissances du mal, mais s'adoucit et s'attendrit soudain, quand il évoque sa chère petite sainte Thérèse. Sa prédication est un amalgame un peu déconcertant pour nos oreilles et nos mentalités

de vieille nation chrétienne. C'est bien de l'Évangile, mais sur un ton qui n'est guère évangélique. Il fait penser aux catilinaires de Cicéron, à moins que ce ne soit aux audaces et aux révoltes de Catilina lui-même. On croit y entendre à certains jours les *Paroles d'un croyant* d'un Lamennais irrité contre son siècle, puis tout à coup un écho émouvant du *Misereor super turbam* du Christ. Quand on lui reproche de manquer de mansuétude, il répond que Jésus a chassé avec un fouet les vendeurs du Temple, et qu'il y en a encore à Wall-Street ; qu'il a maudit les pharisiens hypocrites, la race de vipères, et que cette race a fait des petits qui pullulent aux États-Unis.

Quand il combat une erreur, il nomme hardiment ceux qui la personnifient en la propageant : ainsi ses philippiques tombent non sur des abstractions, mais sur des êtres concrets en chair et en os, et retentissent comme des coups d'épée sur une armure. Attaquant l'eugénisme qui tend à améliorer la race humaine comme la race bovine ou chevaline, il nomme et flétrit le Dr Clarence Little qui en est le champion. Attaquant la luxure, il cite et pourfend le Dr William E. Leonard qui préconise « *la vertu de fornication* ».

Mais c'est surtout dans le domaine de la finance qu'il exerce sa verve. Il frappe d'estoc et de taille les plus importants personnages qui jusqu'à lui étaient tabous pour tout le monde, les gros pachas et les politiciens, adorateurs et profiteurs de Mammon. Il faut voir comme il traite le célèbre banquier Morgan, Kuhn-Loeb, Dillon-Reed, Charles Mitchell, Samuel Insull, Bernard Baruch, Andrew

Mellon, qu'il appelle le Judas Iscariote, Hugh Johnson : ce sont pour lui des voleurs et des bandits.

Quelques-uns de ceux qu'il stigmatise lui répondent et ce sont alors des matchs sensationnels qui passionnent le public. Traité un jour par le général Hugh Johnson de charlatan de foire, il fait rire toute l'Amérique aux dépens de « *ce général en chocolat* qui n'a jamais paru sur un champ de bataille et qui n'est plus qu'un *vieux disque de gramophone fêlé* ».

Il n'a pas davantage épargné, en février 1932, le président de la République Hoover. Celui-ci n'avait pas craint vingt ans auparavant de prendre dans une revue, le *Mining Magazine*, la défense de sociétés minières fictives et de leurs opérations frauduleuses. Il avait écrit cette phrase qui semble en effet un peu effrontée : « Du point de vue de l'économie, les 4.400.000 dollars de capital qui se trouvent ainsi détenus par ceux qui ont commis l'affaire (toute fictive) sont souvent investis dans des opérations plus productives que s'ils étaient restés *entre les mains des idiots qui ont souscrit*. » Ainsi les voleurs sont de sages administrateurs de la fortune publique et les volés des idiots. Ainsi la fin justifie les moyens. Le Père Coughlin, après avoir fait justice de cette morale, souligne avec malice que ces mêmes idiots ont, en 1928, élu Hoover président de la République des États-Unis.

Il a pris au contraire sous sa protection, du moins à ses débuts, le président actuel dont il goûtait fort les hardiesses sociales et les réformes démocratiques. Roosevelt, ayant fait baisser systé-

matiquement la monnaie, ses adversaires l'accusaient de « fabriquer un dollar en caoutchouc ». Le Père s'indigne de ce reproche et réplique dans un de ses radio-sermons : « Qui donc, je vous le demande, a fabriqué le crédit en caoutchouc ? Est-ce que ce sont les partisans de Roosevelt ou bien plutôt les Morgan, les Kuhn-Loeb, les Lee-Higginson, les Warburg et toute cette bande de *consciencés en caoutchouc* qui ont vendu aux Américains onze milliards de titres étrangers, et les valeurs truquées d'Ivan Kreuger, et les actions pour l'électrification de chemins de fer imaginaires... ? Les voilà les véritables fabricants de dollars en caoutchouc ! Ils sont pris la main dans le sac, et se mettent à crier : Au voleur ! pour détourner l'attention de leurs propres méfaits ! »

Néanmoins, toujours franc, le Caton américain n'a pas craint depuis quelque temps de se retourner contre Roosevelt et de censurer plusieurs de ses actes politiques. Il lui a même reproché un jour de trahir la cause populaire. Il a tancé encore plus vertement son attitude louche et celle de son gouvernement vis-à-vis des catholiques mexicains persécutés. Il lui a reproché son étrange complaisance pour les présidents Callès et Cardenas. Il a flétri la complicité de l'ambassadeur des États-Unis Daniels, qui n'a que des éloges pour ces cruels persécuteurs. Tout récemment encore, le 24 novembre 1935, il revenait à la charge dans un radio retentissant. C'est là une de ses plus nobles interventions en faveur du droit opprimé.

Au fond, le Père Coughlin est une sorte de dictateur moral avec lequel tout le monde doit compter.

Ses ennemis l'appellent le Démagogue, et voudraient lui faire interdire par qui de droit sa prédication radiophonique hebdomadaire. Il nous est difficile, à la distance transatlantique qui nous sépare de lui et hors de son ambiance, de nous faire une opinion certaine à cet égard.

Cependant ses incursions dans le domaine politique, certaines de ses conférences sur le bimétallisme et autres sujets qui n'ont qu'un rapport lointain avec le dogme, la morale et la doctrine de sainte Thérèse, nous laissent rêveur. Plus déplaisantes encore sont ses accusations lancées contre les personnalités les plus en vue qu'il ne craint pas de vouer nommément au mépris public. Fussent-elles justifiées, et il ne paraît pas qu'elles le soient toujours, elles semblent déplacées dans la chaire de vérité qui doit être aussi une chaire de justice et de charité.

Le reproche d'excitation à la lutte des classes est peut-être mérité, si l'on considère le ton de ses diatribes sociales, mais la substance même des réformes qu'il réclame en faveur des travailleurs, ne dépasse pas, croyons-nous, les enseignements de Léon XIII et de Pie XI dans leurs magistrales encycliques *Rerum novarum* et *Quadragesimo anno*, qu'il possède à fond et s'efforce de refléter fidèlement.

Il est d'ailleurs couvert à cet égard, depuis six ans qu'il prêche, par l'approbation explicite de son Ordinaire, Mgr Gallagher, évêque de Détroit. A ceux qui accusent le curé de Royal Oak de prêcher la lutte des classes, le prélat a répondu : « Le Christ ne prêchait pas la lutte des classes quand

il stigmatisait les abus de la richesse. Ni Léon XIII ni Pie XI n'ont été accusés non plus de prêcher la révolte des classes dans leurs Encycliques sur les excès des riches et des puissants et sur les droits des travailleurs. Le Père Coughlin n'a rien dit sur ces sujets de plus fort que ce qu'ont dit Léon XIII et Pie XI. L'accuser de fomenter la rancune des classes laborieuses, c'est accuser le Christ d'avoir prêché la lutte des classes. » Un jour ce télégramme arrive à l'évêché : « Faites taire cet hérétique. » L'Évêque répond télégraphiquement : « Montrez-moi d'abord l'hérésie. »

Mgr Gallagher est allé plus loin le jour où il a dit : « S'il y avait eu un Père Coughlin en Russie avant la Révolution et s'il avait pu y parler à la radio, il n'y aurait probablement là-bas ni communisme, ni athéisme, ni Ligue des Sans-Dieu. » Cette parole est le plus magnifique éloge de l'apostolat social du Père, et de sa valeur morale comme de sa portée bienfaisante.



Ce n'est pas sans quelque mélancolie que, nous reportant à trente-cinq ans en arrière, nous comparons ce qui se passait alors chez nous avec ce qui se passe aujourd'hui en Amérique. En 1901, un prédicateur avait rappelé sur l'esplanade de Lourdes, devant cent vingt mille hommes, le plus formidable auditoire, purement masculin, qu'ait vu la cité mariale, qu'en conscience un citoyen ne peut pas, sous peine de péché grave, voter pour un candidat qu'il considère comme un ennemi

de sa religion, *quelle qu'elle soit* ; que, par suite, un catholique ne doit jamais donner sa voix à un anticlérical ou à un franc-maçon, car il se rendrait par là complice de toutes les lois impies que celui-ci voterait. D'ailleurs nulle incursion dans la politique de parti, nulle attaque même indirecte contre le régime ou le gouvernement, nulle allusion même lointaine aux lois liberticides que l'on discutait alors au parlement. Un simple cas de conscience, mais capital. Cet appel au « glaive électoral », le plus légal, le plus constitutionnel, le plus républicain, si l'on peut dire, et le plus pacifique de tous les glaives, à l'arme de défense religieuse, morale, patriotique, la plus légitime de toutes les armes, fut considéré comme intempestif et même comme sédition par un pieux évêque qui voulut faire interdire à ce religieux toute prédication en France par le Souverain Pontife lui-même.

Mais Léon XIII, qui était la justice même, ayant demandé et lu le texte authentique du discours incriminé, chargea le Père Gallerani, directeur de la *Civiltà Cattolica*, de ce message : « Dites au Père de se rassurer. Il n'a rien avancé que le Pape lui-même n'ait proclamé avant lui dans plusieurs de ses Lettres apostoliques. J'approuve tout ce qu'il a dit à Lourdes. »

L'Évêque dont l'intervention avait provoqué cette réponse était certainement bien intentionné, mais on peut regretter qu'il n'ait pas été aussi perspicace que Mgr Gallagher. Un vote électoral n'est pas seulement un acte politique, c'est, avant tout, un acte mixte d'une immense portée morale et religieuse et patriotique, dont l'électeur aura à

rendre compte au tribunal de Dieu. Voter sciemment pour un anticlérical ou un franc-maçon qui combattrait certainement l'Église, serait de la part d'un catholique un péché mortel. Or n'est-ce pas le devoir des pasteurs d'éclairer les fidèles sur une question de conscience qui intéresse leur salut éternel ?

Si une mentalité plus clairvoyante avait prévalu en notre pays en 1901 et les années suivantes, si un peu plus de liberté avait été laissé à la parole sacrée, qui n'allait pas si loin à beaucoup près que celle du curé de Royal Oak, bien des événements que l'on déplore aujourd'hui n'auraient peut-être pas eu lieu, et ce qu'a dit un prélat américain sur la Russie se serait sans doute vérifié pour la France, tandis que...

Quoi qu'il en soit de cette digression, ce qui, du point de vue de notre étude, est le plus significatif, c'est que le Père Coughlin n'a pas trouvé de meilleur patronage pour sa réforme sociale que celui de sainte Thérèse de Lisieux. Chacun de ses sermons commence par cette invocation : « *Et maintenant, Petite Fleur, montre ton pouvoir.* »

Et le pouvoir de la Petite Fleur, descendu dans l'âme de son apôtre, s'exerce sur un océan de passions humaines, dont il est appelé à calmer les tempêtes, à quoi il ne réussit pas toujours. La douce Carmélite ne signerait probablement pas toutes les hardiesses, ni surtout toutes les violences incrépatoires de son interprète yankee, mais elle est avec lui quand il prêche la justice, la charité et la pureté.

Chacun de ses sermons, qu'on appelle là-bas son « Heure d'or radiophonique », lui coûte environ 25.000 francs, mais lui rapporte quatre ou cinq fois plus par les dons volontaires de ses auditeurs. Il n'en profite pas pour lui-même, car il vit frugalement avec son père et sa mère dans une modeste maison. Il a quarante-six ans en 1936. Il a fait construire une tour de cinquante mètres qui sera vraisemblablement le clocher ou le beffroi d'une immense basilique de sainte Thérèse. Elle lui sert en attendant de gratte-ciel où il a installé ses bureaux et les services de ses cent cinquante secrétaires. Mais la basilique s'élève rapidement. Elle a déjà coûté plus de quinze millions de francs. Encore quelques petites oboles américaines du même ordre, qui sont déjà en marche, et elle sera terminée. Le Ku-Klu-Klanx n'avait pas prévu celle-là !

La crise économique aux États-Unis, avec ses dix millions de chômeurs, a accumulé beaucoup plus de ruines et de misères que chez nous. Or, chose remarquable, c'est au moment où elle a commencé à sévir avec le plus de violence que le Père Coughlin se sentit inspiré d'en combattre les causes morales, en annonçant bien haut que seul le retour à l'Évangile, sous le signe de sainte Thérèse, la pourrait conjurer.

Écoutons, nous aussi, le message de la « Petite Fleur ». Du trône de grâce où l'ont élevée l'amour de Dieu et la confiance des hommes, elle nous dit de sa voix fraternelle : « O peuples, si vous souffrez, c'est parce que Jésus ne règne ni dans vos lois, ni dans vos cœurs ; parce que vous obéis-

sez à une infinité de petits rois et de petites reines, vos vices et vos passions, qui vous tyrannisent et vous mordent comme les scorpions dont Roboam menaçait les Israélites (3 Rég. xii, 11). Si vous persistez à repousser votre roi légitime, le Roi d'amour qui ne veut que votre bonheur, vous souffrirez encore bien davantage, car, loin de lui, c'est l'esclavage et la honte, la tristesse, la guerre et la mort. Si vous voulez vivre, revenez à Lui, par la prière et le repentir.

« C'est ma petite voie, la voie étroite de l'Évangile, mais elle s'élargit bientôt en paix et en beauté ; elle devient la voie royale, par laquelle les peuples remontent des vallées ténébreuses du péché aux cimes ensoleillées de la civilisation chrétienne. C'est ainsi qu'en priant, en aimant, en chantant, on remonte aux étoiles. »

Merci, chère petite sainte, nous écouterons votre message, mais, pour nous y aider, faites tomber sur ce monde en folie, au lieu des fleurs du mancenillier qui endorment les frivolités, au lieu des pluies de soufre et de feu apocalyptiques, méritées par les nations apostates, cette pluie de roses que vous nous avez promises, roses de la foi et de la charité, de la concorde et de la paix, qui chassent les miasmes du péché et de la mort.

CHAPITRE II

LA CRISE DE LA FOI

La Crise-Mère.

La crise de la foi est la crise-mère qui engendre toutes les autres. Par la foi, nous entendons ici non seulement la croyance à la parole de Dieu, mais toute la religion que cette croyance contient en germe. Quand on commence à douter volontairement, la religion faiblit, et l'ordre moral et social qui repose sur elle menace de s'écrouler. C'est pourquoi la crise de la foi est la plus redoutable. Peu de gens, même parmi les bons chrétiens, réalisent pleinement ce lien de causalité qui fait dépendre l'ordre social, et donc le bonheur des peuples, de l'ordre religieux.

La crise de la foi a deux étapes : l'incrédulité et l'impiété qu'il nous faut parcourir successivement.

Première étape : l'Incrédulité.

L'incrédulité — que nous pouvons appeler aussi

l'irréligion — en tant qu'elle s'oppose à l'impiété, est une attitude négative plutôt qu'agressive à l'égard de Dieu. C'est simplement l'absence de religion. C'est l'état d'une âme ou d'une société qui prétend se passer de Dieu et qui le nie, sans cependant aller jusqu'à l'attaquer ou à l'insulter directement. C'est un athéisme qui se pique d'être correct et courtois, de respecter toutes les croyances et surtout toutes les incroyances. Il affecte à l'égard de la religion une sereine indifférence, parfois même une neutralité amène et bienveillante. C'est déjà sans doute une insolence envers le Créateur, car, après lui avoir tiré son coup de chapeau, l'athée sort du temple, la tête haute, pour aller se griser d'indépendance au grand air de la libre pensée. C'est l'âme ou la société sans Dieu, mais ce n'est pas encore, du moins ouvertement, l'âme ou la société contre Dieu.

Quelle est la cause de cette attitude ? L'athée prétend que c'est l'incompatibilité de la foi et de la raison, du dogme et de la science. Mais les aveux de ceux qui en sont revenus, des signes nombreux échappés à ceux qui y persévèrent, les exemples des grands savants croyants, tels que Descartes et Pascal, Ampère et Pasteur, prouvent que la cause de la rupture est bien souvent l'incompatibilité de la passion avec la foi qui en condamne les excès. L'incrédulité, considérée dans sa genèse et ses motifs secrets, n'est pas ordinairement d'ordre intellectuel, mais d'ordre passionnel. C'est le cœur qui fait mal à la tête, comme dit le proverbe populaire. La Bruyère a écrit justement : « Je voudrais voir un homme sobre, modéré,

chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a pas de Dieu ; il parlerait du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point. »

Deuxième étape : l'Impiété.

Mais la passion ne s'arrête pas d'ordinaire à ce premier stade de l'incrédulité ; sa seconde étape c'est l'impiété, et le passage de l'une à l'autre est fréquent. L'irréligion garde en effet difficilement sa neutralité de bon ton à l'égard de Dieu et de la foi. D'indifférente elle devient combative et sectaire. De la négation de Dieu elle passe à la haine de Dieu. Ne cherchez pas trop comment on peut haïr un être qu'on sait ne pas exister : cela c'est de la logique, et la logique n'est pas le fait de la passion.

La devise de l'impiété est donc : Guerre à Dieu ; transposition du mot de Voltaire : *Écrasons l'Infâme !* Son arme est à deux tranchants : le sarcasme et le mensonge. Le sarcasme tue par le ridicule dont il couvre les choses les plus saintes ; le mensonge est peut-être encore plus corrosif, et l'on sait qu'il reste toujours quelque chose de ses attaques.

Ce glissement de la première à la seconde étape est encore tout naturel. Une belle théologie nous dit que le bien est diffusif de lui-même : *bonum sui diffusivum*. Il en est de même du mal. Si le bien est la lumière qui rayonne dans l'espace, le mal est le chancre qui étend constamment ses ravages dans l'organisme où il s'est installé. C'est

un fait psychologique que l'homme est presque toujours le prosélyte plus ou moins ardent de ses idées saines ou malsaines. Si le chrétien convaincu est l'apôtre de l'Évangile, l'athée est l'apôtre de l'athéisme ; il cherche à détourner les âmes de la foi.

Racine a bien exprimé cette loi psychologique dans la scène d'Athalie, où Abner, parlant de l'apostat Mathan, dit à Joad :

Ce temple l'importune et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Le temple est ici toute la religion. Elle rappelle à l'athée le Dieu qui condamne ses vices et il se retourne violemment contre elle et contre lui. Elle est comme un remords extérieur qui lui dit tout haut ce que sa conscience lui dit tout bas, et il voudrait étouffer sa voix. Aussi une politique sans Dieu peut bien exister en théorie ou pendant quelque temps, mais en fait elle s'avère bientôt presque toujours une politique contre Dieu. Jadis la franc-maçonnerie, en bannissant l'enseignement religieux des écoles, jura ses grands dieux ou, si l'on veut, ses grands diables, que la neutralité la plus loyale y serait observée, mais plusieurs orateurs, enfants terribles de la Veuve, déclarèrent que cette promesse n'avait eu qu'un but, leurrer les catholiques, et ne serait jamais exécutée.

Voilà la genèse idéologique de l'impiété. C'est à elle qu'aboutit fatalement la crise de la foi dont le point de départ est l'incrédulité. Voici maintenant les ravages qu'elle fait de nos jours.

La virulence de la crise.

La crise de la foi a toujours existé, puisqu'il y a toujours eu des hommes irréli- gieux et des impies. Mais jamais, semble-t-il, elle n'avait atteint le degré de virulence qu'elle présente de nos jours. Combien de malheureux s'efforcent d'effacer de leur âme et de leur front le signe de leur baptême ! Combien négligent ou refusent de faire baptiser leurs enfants ! Combien ne mettent jamais les pieds à l'église, là où ils ne l'ont pas encore renversée !

On va même bien plus loin dans cette voie que les pharisiens qui ont crucifié Notre-Seigneur. Non seulement ils croyaient en Dieu, mais ils prétendaient l'honorer en observant la loi de Moïse et en chantant les cantiques de David dans le Temple. S'ils ont condamné Jésus à mort, c'est parce que, n'admettant pas sa divinité, ils regardaient comme un blasphème la filiation divine qu'il s'attribuait. Saint Paul nous dit que, s'ils y avaient cru, ils n'auraient jamais crucifié le Roi de gloire (1). Ils ont voulu, en le faisant mourir, châtier une impiété et venger l'honneur de Dieu. Leur péché ne fut donc pas l'athéisme ni l'irreligion, mais la mauvaise foi avec laquelle ils rejetèrent un Messie qui condamnait leurs passions.

On va plus loin que les persécuteurs païens. Eux aussi respectaient la divinité qu'ils confondaient avec leurs faux dieux et particulièrement avec le

(1) I Cor., II, 8.

Dieu-État dont tous les autres n'étaient guère que les symboles administratifs. Ils prétendaient punir l'outrage que les chrétiens faisaient à cette divinité complexe en refusant d'adorer les idoles. Loin d'être eux-mêmes des athées, ils accusaient les disciples de Jésus du crime d'athéisme qu'ils avaient en horreur. Il y avait dans ces âmes de païens, à côté des vices abominables qu'engendrait l'idolâtrie, un fond de religion dévoyée qu'on chercherait vainement dans un grand nombre de nos contemporains. La mentalité des persécuteurs modernes dans notre Occident catholique, encore qu'elle n'aille pas jusqu'aux chevalets et aux ongles de fer, que l'opinion publique ne permettrait pas, du moins pour le moment, est bien plus perverse que celle des persécuteurs anciens. Ceux-ci voulaient maintenir et défendre le culte de Dieu qu'ils croyaient menacé par le christianisme ; ceux-là veulent supprimer le christianisme, précisément parce qu'il est le culte du vrai Dieu. D'ailleurs ils ont montré qu'ils ne craignent pas de recourir à l'échafaud, à la fusillade et à d'autres supplices, là où ils peuvent braver ou entraîner l'opinion publique, comme en Russie et au Mexique.

L'athéisme n'a existé dans l'antiquité qu'à l'état erratique et exceptionnel. Il était considéré comme un cas pathologique qui excitait la pitié et le mépris, ou comme un crime que punissaient les lois de l'État. C'est parce qu'ils attribuaient ce crime à Socrate que les magistrats d'Athènes le condamnèrent à boire la ciguë.

L'athéisme ne s'est constitué en système philosophique déclaré et en corps public à ciel ouvert

qu'après la crise de la Renaissance et du protestantisme. Au XVII^e siècle, le Père Mersenne comptait 50.000 athées dans Paris. Au XVIII^e siècle, leur nombre s'accrut énormément, grâce aux écrits d'Helvétius, d'Holbach, de Volney et de Diderot.

On va plus loin que Voltaire et Jean-Jacques Rousseau qui, malgré leur opposition à la religion révélée ou chrétienne, professaient dans leurs ouvrages la religion naturelle. Ils avaient trop de bon sens pour nier Dieu et regardaient les athées comme des fous. Ils ont même écrit des pages vigoureuses pour les réfuter.

On va plus loin que la Révolution et la Terreur, plus loin que Robespierre et ses amis qui pratiquaient pour eux-mêmes et prescrivaient à la République le culte de l'Être suprême, architecte de l'Univers. Les grands ancêtres seraient aujourd'hui conspués comme de vils réactionnaires par leurs Epigones. Ceux-ci n'ont-ils pas excommunié Jaurès avec fracas parce qu'il avait fait baptiser sa fille à l'eau du Jourdain ?

Les athées pullulent aujourd'hui par millions. Et ce qu'il y a de plus inquiétant, c'est qu'ils se sont organisés en comités de propagande, en sections d'assaut, en partis politiques puissants, résolus à imposer leurs idées par la force, tels que le communisme et les différentes Internationales. La crise spirituelle s'aggrave tous les jours. Et, malheureusement, elle est universelle, ainsi que nous l'allons constater. Comment s'étonner dès lors que les crises matérielles s'abattent en un déluge de calamités sur le monde. La terre défie le ciel. Le ciel relève le gant.

Un tour d'horizon sur l'athéisme. En Amérique.

Un tour d'horizon rapide va nous permettre de relever le niveau actuel de l'irréligion dans les différents pays.

Aux États-Unis il y a de nombreuses sociétés qui ont pour but la guerre à Dieu. Elles ont contaminé plus de vingt Universités. La plus florissante est celle qu'on appelle : « *Les Quatre A* », à cause des initiales de son titre : « *Association Américaine pour l'Avancement de l'Athéisme* ». Les deux meneurs, Charles Smith et Freeman Hopwood éditent un hebdomadaire dans lequel ils portent chaque dimanche un coup mortel à Dieu, ce qui prouve que celui-ci a la vie dure.

Smith prétendait en 1927 qu'il y a aux États quarante millions d'individus qui vivent pratiquement comme si Dieu n'existait pas, et une élite — pour ne pas dire une écume — de cent mille athées militants, enragés contre Dieu. Hopwood annonce qu'il va instaurer « le règne de la raison pure sur les ruines de ce cloaque de superstitions asiatiques qu'on appelle la Sainte Bible ». Il a grande confiance d'y arriver bientôt, car « il y a, nous dit-il, soixante pour cent des savants d'Amérique qui sont agnostiques et athées ». Les *Quatre A* s'efforcent d'imposer aux États-Unis tout un programme de laïcisation à outrance, à faire frétiler de joie les ombres de Combes et de Lénine.

Au Brésil, la crise religieuse a toujours affecté

une couleur philosophique. Ce fut la terre d'élection du positivisme. Auguste Comte y était et y est encore, dans de nombreux milieux, considéré comme un oracle.

Mais le pays où l'impiété a atteint son paroxysme est le Mexique, auquel nous consacrerons plus loin quelques pages spéciales.

En Europe.

Le termite athée n'exerce pas moins de ravages en Europe. Il ronge petit à petit toutes nos vieilles institutions. Les loges maçonniques sont les actives termitières, d'où les fourmis blanches du Grand-Orient s'élancent sur tout l'Occident pour grignoter de leurs mandibules notre civilisation chrétienne. Ces mandibules sont les lois liberticides, les écoles sans Dieu, les revues de propagande matérialiste, les manuels antireligieux qui attaquent l'âme de l'enfant.

Chacune des nations européennes a son centre et ses organes de libre pensée. Mais l'*Internationale des Libres penseurs* a réuni ces forces dans un front commun contre la religion. Elle a son siège à Bruxelles, mais se ramifie partout et compte environ cent mille membres. Elle compte parmi ses principaux alliés la *Fédération nationale des Libres penseurs de France et des Colonies* ; l'*Union des Monistes d'Allemagne* ; l'*Association de la Presse rationaliste* et la *Société nationale séculière d'Angleterre*. Un congrès de leurs partisans se réunit tous les deux ans à Bruxelles et

proclame au milieu des batteries d'allégresse que l'athéisme avance dans le monde, tandis que les Congrès catholiques de leur côté constatent que Dieu ne recule pas.

Certains pays méritent ici une mention particulière, soit à cause de la violence avec laquelle y sévit l'irréligion, soit à cause de l'influence que leur attitude peut avoir sur le reste du monde.

En France : les poux du ciel.

A peu près comme partout, l'irréligion en France n'a jamais atteint la majorité. La masse de la nation est encore chrétienne ; elle a même à sa tête une élite excellemment noble et belle, qui a prouvé sa foi en donnant à Dieu un grand nombre de saints, de missionnaires et de martyrs ; la France, a dit Pie XI, est une mère de saints, *mater sanctorum*. Le peuple aime les cloches et prouve ses véritables sentiments en remplissant ses églises, les plus belles du monde, dès qu'il a un peu de liberté.

Mais, à peu près comme partout encore, la majorité se laisse dominer par une minorité d'incroyants, parce qu'il répugne à son tempérament de recourir à la violence contre l'impiété, tandis que celle-ci l'emploie couramment soit pour s'emparer du pouvoir par la révolte et l'assassinat, soit, quand elle l'a en mains, pour l'exercer par la persécution.

La faute n'en est pas aux principes de cette majorité, car, mieux compris et mieux appliqués, ils

lui permettraient de réprimer la violence par l'exercice énergique de l'autorité. C'est elle-même qui est coupable, il faut bien le reconnaître. Ce qui lui manque, c'est l'organisation, c'est la fière revendication de ses droits, c'est le sens politique. Contrairement au précepte du Sauveur, elle a trop souvent la simplicité de la colombe, sans avoir la prudence du serpent. Le Christ dirait encore à son adresse que « les fils de la lumière sont moins habiles que les fils de ce siècle ». Elle sait mourir, ce qui est beau, mais ne suffit pas : elle ne sait pas toujours vivre de la vraie vie politique chrétienne qui est cependant un devoir pour une nation et fait partie intégrante de sa vie morale et religieuse. Et c'est ce qui explique que, grâce à l'audace des méchants et à la timidité des bons, la France, qui compte tant d'excellents catholiques, a fait souvent figure de nation impie, sous la grande Révolution, sous la Commune et sous le Com-bisme, disons le mot, sous le règne de la Franc-Maçonnerie.

Pas n'est besoin de rappeler ici la frénésie diabolique qui, en 1793 et en 1871, a fait couler à torrents le sang des prêtres et des meilleurs Français, sans épargner les femmes, les enfants et les vieillards ; ni l'odieuse tyrannie qui, de Jules Ferry à Waldeck-Rousseau et à Combes, a fermé les couvents et les écoles catholiques et volé les biens des Congrégations.

Quand la guillotine sanglante ou sèche eut fini de fonctionner, l'athéisme recourut à d'autres armes contre l'Église. Tout le long du XIX^e siècle, une littérature venimeuse, qui se liait à celle de

Voltaire et qui se prolonge, quoique plus cauteleuse, de nos jours, n'a cessé de battre en brèche le christianisme.

Voici Proudhon qui s'écrie : « Dieu, c'est le mal. » Voici Flourens qui clame : « La haine de Dieu est le commencement de la sagesse. » Voici Le Dantec avec son traité de l'*Athéisme*, où il avoue ingénument qu'il ne saurait donner aucune bonne raison, aucune preuve philosophique de son irréligion, parce que c'est un instinct chez lui plutôt qu'une conviction scientifique. « Je suis athée comme je suis Breton, parce que je suis, même intellectuellement le produit des convictions ambiantes. »

On a comparé ces beaux esprits qui montent à l'assaut du ciel aux Titans de la fable que foudroya Jupiter. Mais c'est leur faire beaucoup d'honneur, car ils n'ont pas la taille de ces géants. Ils font plutôt penser à ces avions légers qui se sont modestement appelés « *poux du ciel* », et que leur légèreté expose à bien des catastrophes. Les poux du ciel de l'athéisme sont bien plus imprudents et ils ne nous font trembler que pour eux-mêmes. Ils finissent toujours par capoter, au moins dans le ridicule.

L'un d'eux, Sébastien Faure, développe dans ses conférences douze preuves, ni plus ni moins, de l'inexistence de Dieu. La plus théâtrale est celle-ci. Il prend son auditoire à témoin qu'il défie solennellement Dieu de le foudroyer, et, comme Dieu ne daigne pas lui répondre du tac au tac par un coup de tonnerre, sans doute parce qu'il en a d'autres en réserve, le petit pou du ciel déclare

d'une voix tonitruante et avec un grand coup de poing sur la table : « Vous voyez bien que Dieu n'existe pas ! » C'est péremptoire, n'est-ce pas ?

Un autre pou du ciel, Lorulot, n'est pas moins bouffon dans ses envolées oratoires contre le Christ et l'Église. Les Sans-Dieu ont fondé en 1925 à Paris un *Institut antireligieux*. Ils publient un bulletin, *l'Athée militant*, et un journal, *La lutte antireligieuse et prolétarienne*, qui tirait à 15.000 exemplaires au début de 1935. Un autre journal, bien plus répandu, *L'Humanité*, reçoit chaque matin de Moscou une pâtée matérialiste avec des boîtes de caviar. La pâtée est pour les lecteurs, le caviar, arrosé de champagne, pour les rédacteurs.

Patience, patience, petits poux du ciel. Un jour Dieu vous répondra. Vos ailes n'ont pas l'envergure de celles de Lucifer, que le Très-Haut envoya jadis culbuter au fond des enfers. C'est là que vous trouverez, vous aussi, plus de douze preuves de l'existence de Dieu, si vous ne faites pénitence avant votre mort. Le ciel et l'enfer sont les seuls lieux où il n'y a pas d'athées. Ici-bas Dieu est patient, parce qu'il est éternel. Mais il a son heure, et quand le Lion de Judas, comme il s'appelle lui-même, secoue sa crinière, les poux du ciel, qui prétendaient le dévorer, tombent en vrille et vont rejoindre Lucifer dans la fournaise. *Quomodo cecidisti, Lucifer ?*

En Allemagne : le Néopaganisme.

Au pays d'Hæckel et de Nietzsche, l'impiété

redouble de violence. Alfred Rosenberg ne se contente pas de verser des flots de bile sur l'Église catholique, comme Luther, mais il blasphème à jet continu contre le Christ que respectait Luther. Le christianisme est, selon lui, une religion qui, en prêchant le renoncement et la résignation, émascule l'humanité et empêche une race de s'épanouir en force et en beauté. Seule la force a des droits et seule elle est féconde. Une race supérieure, telle que la race allemande, doit dominer les autres, mais pour cela elle doit s'affranchir de l'Évangile, qui a longtemps étouffé ses aspirations, et revenir au culte des dieux guerriers dont la légende a bercé son enfance. La croix gammée qui symbolise la force doit chasser la Croix du Christ qui symbolise la faiblesse. C'est l'Évangile du nazisme et du racisme allemand. Ainsi parle le Zarathoustra germanique.

Il est vrai que le 4 mai 1932 Hitler a dissous les organisations Sans-Dieu, parce qu'elles sentaient trop le communisme soviétique, son ennemi politique. Mais il approuve Rosenberg, l'ennemi de Dieu et du Christ, comme le plus pur spécimen du germanisme. Il l'a sacré officiellement *praeceptor Germaniae*. Il a prôné comme le manuel autorisé de la jeunesse allemande le *Mythe du XX^e siècle*, ouvrage de Rosenberg qui n'est qu'un long cri de guerre et de haine contre l'Église catholique. Les évêques d'Allemagne ont condamné et réfuté ce pamphlet dans un document solennel, paru sous ce titre : *Études sur le Mythe du XX^e siècle*.

Si la nouvelle religion des nazis n'était que le

retour à une mythologie barbare, dont l'Évangile avait délivré l'humanité, ce serait déjà une monstrueuse impiété, après tant de siècles de christianisme, mais en réalité, c'est pire encore, car, en la personne de Thor et de Wotan, les vieux Germains croyaient adorer Dieu, tandis que les sectateurs modernes de ces idoles prétendent, comme ils le disent bien haut, diviniser les Forces de la nature, surtout la Force homicide et dévastatrice, et jeter le vrai Dieu à terre du haut des nuages où chevauchent les sanglantes Valkyries. Mais alors comment concilier cette apothéose de la nature avec l'ostracisme décrété par Hitler contre les Sans-Dieu de Moscou ? Ne cherchons pas trop ; nous sommes au pays des antinomies de Kant et d'Hégel, où l'on a proclamé l'identité des contraires. Hitler excommunie l'athéisme soviétique et bénit l'athéisme germanique.

En Russie : Haine et Cruauté diaboliques.

C'est dans la Russie bolcheviste que l'impiété a atteint son point culminant. Elle n'y était que trop préparée par son état religieux au temps du tzarisme. Bien que sa religion eût gardé la foi au Christ et la validité des sacrements, elle rejetait l'autorité du Pape et quelques-uns de nos dogmes : elle était donc schismatique et même, sur plusieurs points, *nettement hérétique*.

Elle s'appelait orthodoxe. Nous lui donnons nous-mêmes ce nom qui est entré historiquement dans toutes les langues ; mais il est bien entendu

ou, si l'on veut, sous-entendu pour nous, que ce mot est détourné de son véritable sens et que la religion russe est, au point de vue de la théologie catholique, une religion hétérodoxe et schismatique. Nous ne chercherons pas à blesser nos frères séparés en leur lançant ces mots à la tête, mais le désir très louable de les attirer à la vérité ne doit pas nous fermer les yeux à l'erreur. La charité ne doit pas obscurcir la foi.

Leur religion n'a pas tari chez eux la source du salut, car d'une part elle a ses sacrements d'où découle la grâce salvifique et d'autre part Dieu verse la vie surnaturelle aux âmes de bonne foi et de bonne volonté, et il y en a beaucoup même au sein des hérésies matérielles. Mais ce n'est pas par l'hérésie que les âmes sont sauvées, c'est en dehors d'elle, par la foi et la grâce que Dieu laisse filtrer à travers ses erreurs.

Mais une religion ainsi mutilée n'a plus la source de la sainteté. Elle défend mal ses adeptes contre l'incrédulité et l'immoralité. Le pape était en général très ignorant ; les fidèles avaient un sens religieux profond, mais entaché de superstition ; une effroyable corruption des mœurs régnait dans la haute société, que la tournée des grands-ducs entraînait dans son sillage. Les Universités professaient universellement l'athéisme. Le savant si catholique Jean Bruhnes nous a jadis raconté, au retour d'une mission scientifique française dont il avait fait partie, que les professeurs des facultés avaient été stupéfaits de voir en lui et dans ses amis des croyants : quant à eux, ils se vantaient de ne croire ni à Dieu ni au diable. « Nous pensions,

disaient-ils, qu'il en était de même partout, et surtout en France, le pays de Voltaire. » Jean Bruhnes leur fit remarquer que Voltaire lui-même, pour si impie qu'il fût, n'était pas athée, et qu'il a même vigoureusement combattu l'athéisme, puis il leur cita Cauchy, Biot, Ampère, Pasteur, Lapparent, Branly et Termier qui étaient franchement catholiques, ce dont ces Russes distingués ne revenaient pas.

A ces tares de la vieille Russie il faut joindre l'oppression que le gouvernement impérial fit peser pendant plus d'un siècle sur la Pologne catholique et les horribles tortures par quoi il s'efforça de lui arracher la foi. Ce fut le péché mortel du tzarisme, la marque de Caïn au front des Romanof, le crime qui devait attirer le châtement divin sur leur dynastie et leur empire.

Ainsi débilitée par le schisme, persécutrice de la vraie foi, rongée par l'athéisme dans ses hautes sphères intellectuelles, désarticulée dans ses foules amorphes et grégaires, la Russie ne pouvait trouver dans son orgueilleux isolement religieux la force nécessaire pour résister à l'attaque de grand style de l'athéisme. Elle était une proie toute désignée au satanisme révolutionnaire. Lénine le savait et jouait à coup sûr.

Jamais depuis que le monde est monde, la terre n'avait vu un pareil déchaînement de haine contre Dieu, un assaut aussi titanesque du ciel. Si Dieu s'est incarné dans le Christ, on dirait que Lucifer s'est incarné en Lénine, Staline, Trotsky, Jaroslawsky, Zarianow, Zinovief, Dzerjinsky, Tchitcherine, Boukharine, Préobrajensky, Lunatcharsky,

Joffe, Radek Rakowsky et consorts. Ce sont des possédés du démon qui ont passé ou qui passent leur vie à éructer contre Dieu des blasphèmes à faire frémir l'enfer. Dieu n'existe pas pour eux, c'est entendu, et cependant, comprenne qui pourra, c'est toujours l'ennemi, l'infâme, le monstre altéré de sang humain.

Notons pour mémoire que les fondateurs du bolchevisme étaient presque tous des Juifs, ou avaient du sang juif dans les veines. Lénine, il est vrai, était slave par son père, mais sa mère était juive, et c'est elle qui l'a élevé et lui a inspiré la haine du christianisme. Les Romains disaient que les fils tiennent plus de leur mère que de leur père, de même que les filles tiennent plus de leur père que de leur mère, *filii matrizant, filiae patri-zant*, et cela semble vrai du point de vue physiologique comme du point de vue psychologique. Voilà un principe qui jette une certaine lumière sur l'âme terrible de Lénine. Kérensky, qui a préparé les voies au régime soviétique, était dans le même cas. Sur les 75 premières vedettes qui ont instauré le bolchevisme en Russie, on a dit que 70 environ étaient de race israélite.

Nous ne concluons pas de ce fait qu'il faut approuver les pogroms et les violences antisémitiques d'Hitler, mais qu'il faut être prudent et avoir les yeux bien ouverts, quand il s'agit de confier le pouvoir à des Juifs. Il y en a beaucoup parmi eux qui sont non seulement de bonne foi, mais justes, honnêtes, charitables. Les Papes, alors qu'ils étaient souverains temporels de Rome, les ont souvent pris sous leur protection. D'ailleurs

la plupart de ces persécuteurs russes n'avaient plus la foi mosaïque dans leur cœur, puisqu'ils se proclamaient athées, mais, si les croyances périssent, le sang ne change pas, et la race reste la même, avec ses préjugés antichrétiens qui ne font que croître et embellir au souffle du matérialisme.

Quoi qu'il en soit, le principal fondateur du bolchevisme, Lénine, est un des hommes les plus diaboliques, les plus impies, les plus froidement cruels, qui aient paru sur la terre. Imbu des principes de Karl Marx, il professait le matérialisme et l'athéisme les plus crus. Il aurait avec volupté coupé la tête à des millions de chrétiens. Il écrivait dès 1909 : « *La religion est l'opium du peuple.* Cette sentence de Karl Marx est la pierre angulaire de toute la philosophie marxiste dans la question religieuse. Le marxisme considère toutes les religions, toutes les Églises contemporaines, comme des *instruments de la réaction bourgeoise destinés à abrutir la classe ouvrière* et à perpétuer son exploitation. » Il disait encore : « *Le marxiste doit être matérialiste, c'est-à-dire ennemi de la religion...* »

Lunatcharsky, ministre de l'Instruction publique déclarait en 1925 : « *De toute mon âme je souhaite aux athées tous les succès dans leurs luttes contre le fantôme répugnant de Dieu qui a causé un mal si diabolique à l'humanité entière au cours de l'histoire.* »

Dans la revue illustrée *L'Athée à l'usine* (n° du 4 janvier 1923) une gravure représente un ouvrier juché en haut d'une échelle un marteau à la main ; au-dessous de lui des clochers, des minarets, des

coupoles gisent renversés et des cheminées d'usine fument. Il veut s'élever jusqu'aux nuages d'où émergent, grimaçants de terreur, Jéhovah, Allah, Dieu le Père, Jésus, un Dieu païen, et il s'écrie : « Nous en avons fini avec les tsars de la terre, maintenant nous nous occupons de ceux du ciel (1). »

La même revue met dans la bouche d'un ange cet odieux blasphème : « Ce Dieu le Père que vous adorez, c'est cet affreux vieillard, à la trogne avinée, stupide sous ses lunettes... Voyez ces exhalaisons qui montent vers lui en forme de colombe, et, tout autour, anges et saints se bouchent le nez tandis que les hommes s'enfuient : c'est là le mystère que vos papes appellent la procession du Saint-Esprit. Vous, hommes, vous pouvez vous retirer, mais nous anges, nous devons supporter cette odeur pendant l'éternité. »

Une caricature, représentant les Noces de Cana, exhibe un Christ offrant des verres de vodka aux convives, la Vierge en goguette flirtant avec l'époux, des convives égrillards aux attitudes équivoques.

Plus loin, on voit le corps du Christ, d'où sortent ses entrailles, dévoré par des hommes et des femmes acharnés sur lui comme des rats sur un cadavre : c'est l'Eucharistie. Dans sa *Bible pour*

(1) *Dieu chez les Soviets*, par Georges Goyau, Paris, Ernest Flammarion, p. 72. Nous empruntons à ce beau livre, si fortement documenté, un grand nombre des faits qu'on va lire, ainsi qu'à la brochure *Les Sans-Dieu*, éditée à Genève, librairie Jacques Le Fort, 22, Corralerie, en 1934, et à la plaquette du journal *A la Page*, supplément du n° 263, librairie de la Bonne Presse, Paris, 5, rue Bayard.

fidèles et infidèles, Jaroslowsky définit ainsi le même sacrement : « Une hostie de craie qui permet de manger désossé le corps du Sauveur. »

On a joué sur tous les théâtres une pièce intitulée : *Dieu jugé*. Dieu comparait devant un tribunal, il est accusé et convaincu des coquinerie les plus abominables.

Dans une autre caricature, un ouvrier est courbé comme un âne sur lequel va monter un gros capitaliste et Jésus tient à celui-ci l'étrier.

La propagande athée est fiévreuse. Le journal *Sans-Dieu* qui paraît six fois par mois tirait en 1933 à 600.000 exemplaires. Une revue qui a le même titre tire à 300.000 ; le *Sans-Dieu à l'Usine* à 250.000 ; *l'Athéiste*, combattant mensuel, à 50.000. Vingt-quatre journaux *Sans-Dieu* sèment la bonne doctrine dans les seize langues des minorités nationales.

Un *Manuel antireligieux pour les ouvriers* a eu en 1930 un premier tirage de 247.000 exemplaires, et un autre *pour les paysans* de 274.000. Il existe 80 musées antireligieux, dont celui de Moscou reçoit 300.000 visiteurs par an. On y exhibe toutes les cruautés et toutes les turpitudes attribuées à la religion.

Mais c'est surtout la jeunesse et l'enfance des deux sexes que couve la sollicitude athée. On prouve aux enfants d'abord que Dieu n'existe pas, et ensuite qu'il est l'auteur de tous les crimes. On leur apprend à cracher et à tirer des coups de fusil sur les crucifix et les icones que l'on garde encore dans les musées des horreurs.

On donne à ces petits une éducation sexuelle

polissonne, accompagnée d'initiations pratiques, dans des écoles géminées, si bien que d'innombrables écolières ont dû être admises à la « Maternité ». Un archimandrite russe nous disait il y a quelque temps : « Hélas ! notre pauvre jeunesse russe est avariée au moral et au physique pour cinq cents ans ! » Espérons que ce pronostic ne se réalisera pas, car Dieu est bon et il a fait les nations et les races « guérissables » (1).

Ce ne sont pas d'ailleurs les seuls Russes réfugiés à l'étranger qui nous donnent des détails atroces sur la marche parallèle de l'impiété et de l'immoralité au paradis des Soviets, ce sont ses journaux officiels, tels que la *Pravda* et les *Isvestia* qui laissent échapper des aveux navrants sur la corruption des mœurs au pays d'élection de l'athéisme.

(1) Le livre de la Sagesse (I, 14) contient cette petite phrase : *sanabiles fecit nationes*, dont la traduction littérale obvie semble être : Dieu a fait les nations guérissables. Mais si l'on se reporte au texte grec, on constate que telle n'est pas la pensée de l'auteur inspiré. Le mot « *nationes* » de la Vulgate traduit mal l'original (*geneseis*) qui signifie tous les êtres vivants. Dieu les a créés *sanabiles*, ce qui ne veut pas dire guérissables, mais sains, à l'abri de la corruption et de la mort, car il n'est pas l'auteur de ces maux introduits par le péché. On ne peut donc s'autoriser de ce texte pour prouver que les nations sont guérissables. Mais on peut et on doit dire qu'elles le sont, car elles se composent d'âmes dont Dieu ne veut pas la mort, mais la vie et la conversion, quand elles ont péché, *ut convertatur et vivat*. Or la résurrection des âmes entraîne naturellement celle des nations qu'elles constituent. D'ailleurs un autre texte sacré affirme nettement que les nations sont guérissables. C'est l'allégorie de l'arbre de vie planté dans la Jérusalem céleste et dont les feuilles ont ce pouvoir : *folia ligni ad sanitatem gentium* (Apoc. xxii, 2). — Cf. Bainvel, *Les Contresens bibliques*, p. 105, Paris, Lethielleux, 1895.

Quand l'impiété rencontre une résistance dans les consciences, elle entre en fureur et se fait persécutrice. Des études impartiales, appuyées sur les documents les plus authentiques et les témoignages les plus respectables ont raconté les atroces supplices que les tyrans de Moscou ont fait subir au clergé orthodoxe comme au clergé catholique.

Nous empruntons les détails qui suivent à un article de Serge de Chessin dans la *Revue universelle* (décembre 1920) :

« Les cellules du bastion Troubetzkoy sont remplies d'ecclésiastiques décharnés par la famine. Le Père Ladyguine, particulièrement estimé à Pétrograd, a été muré pendant des mois à la forteresse, squelette vivant auquel, plus tard, les remords du peuple ajouteront une auréole de martyr. Bien des fois, Trotsky exigea l'incarcération du patriarche Tikhon, tenu aux arrêts domiciliaires, mais, devant ce suprême défi à l'Église, le *tzik* a toujours hésité à donner satisfaction au fils du rabbin Bronstein.

« L'époque des catacombes ressuscite en plein xx^e siècle : par centaines, papes et moines sont jetés aux bêtes — des bêtes devenues des hommes rouges. Dans la seule région de Kouban, pendant l'occupation bolcheviste, la liste mortuaire ne comprend pas moins de quarante-trois prêtres. En 1918, quatorze archevêques ont péri, la plupart au milieu de paillasseries sanglantes, dans une frénésie de sadisme exaspéré. Hermogène, évêque de Tobolsk, est noyé après deux mois de bagne. Andronique, archevêque de Perm, est promené à

travers la ville, les yeux crevés, le visage lacéré à coups de couteau, avant d'être mis à mort. Le corps du prêtre Raspoutine, massacré à Pinéga, est abandonné en pâture aux chiens. Sur celui de l'archevêque d'Ekaterinbourg, Grégoire, les Chinois s'acharnent avec plus de férocité encore que des chiens affamés, tailladent, dépècent, hachent en morceaux le cadavre et mêlent à la terre, sous leurs bottes, une épouvantable bouillie humaine. Dans la région du Don surtout, le crime a revêtu les formes monstrueuses des représailles qui suivraient la victoire de Satan... Au prêtre Dmitrievsky, les bourreaux amputent le nez, une oreille après l'autre, le tiennent lié à genoux pendant la torture, enfin lui tranchent la tête. Le Père Valinovsky expire sous les verges. Le curé de Plastonosvkaïa agonise lentement, la gorge déchirée à coups de griffes... Et voici la croix profanée qui redevient le gibet infamant de jadis : le prêtre Potajovsky est crucifié (1) ; trois autres prêtres, dans le gouvernement de Kherson, connaissent la passion du Sauveur. Le Père Nikitzky, âgé de 60 ans, est forcé de prononcer la prière qui précède la communion, d'ouvrir la bouche et, en guise du sacrement, une balle lui fracasse les mâchoires.

« La révolution se lance à la curée du Christ. On torture Dieu dans la chair des prêtres. Et, comme Dieu échappe à la baïonnette, on cherche à l'atteindre à travers les Évangiles brûlés sur les places publiques. On l'expulse des églises à la manière d'un bourgeois chassé de sa maison. Dieu

(1) Enquête de la Commission instituée par le général Denikine.

est jeté à la rue pour faire place au garage de Trotsky, dans le couvent de Tchoudof, et surtout aux *tanzoulki*, bals publics, dans les enceintes sévères du couvent Pokrovski, de la laure de Saint-Alexandre Nevsky, où la pègre bolcheviste se tremousse aux nasillements des gramophones. Plus d'une fois les soldats de Denikine ont découvert des basiliques déchues à l'état d'écuries, les chevaux caparaçonnés de chasubles avec des croix balançant sous la queue. Et trop souvent, au Saint des Saints, derrière l'iconostase, un délire scatologique a rempli d'excréments les vases sacrés, empâté d'ordures les moindres objets du culte avec une patience de maniaque, transformé l'abside en égout.

« Sur les débris des autels souillés, les démons de la révolution célèbrent leurs messes noires. Des pelotons s'alignent devant les icones et fusillent le Christ, la Vierge, les saints en effigie. A leur place, on encadre les serviteurs de Belzebub : Trotsky, au profil de bouc noir, le facies mongole de Lenine, la tête crépelée et simiesque de Zinovief, le masque rabbinique de Sverdlof. S'il reste une icône intacte on troue la bouche du saint ou de l'apôtre pour enfoncer une cigarette dans la broussaille peinte de la barbe blanche. A l'église de Lioutchnaïa, saint Nicolas fumait ainsi, absurde, comme égaré sous la mitre d'or ocellée de gemmes. Et, dans le tabernacle empuanti, parmi les déjections humaines et les caricatures de Dieu, le sabbat commence. Des prêtres enjuponnés comme des femmes, mais la croix toujours sur la poitrine, tournoient, hallucinantes femmes à barbe, dans un

cercle de possédés qui piquent de la baïonnette et claquent du fouet... Les clairons rugissent, les mains battent la mesure pour scander les entrechats et rythmer les blasphèmes : c'est le bal de l'antéchrist. C'est comme une haleine d'enfer qui incendie les cerveaux, les pousse à réclamer de diaboliques carnavals. A la chapelle de Migoulinskaïa, des communistes célèbrent le mariage d'un prêtre et d'une jument ; côte à côte avec la fiancée à la crinière enrubannée du voile nuptial, le prêtre est placé devant l'évangile ; un officiant burlesque présente des icones et des croix aux naseaux du cheval, et, à la fin, le prêtre est mis en pièces par ses garçons d'honneur. »

Un des crimes les plus atroces de cette longue persécution qui dure depuis dix-huit ans a été le supplice d'un prélat catholique, Mgr Budkiewicz, le vendredi saint 1923. Je voudrais citer ici tout le chapitre V du livre de M. Georges Goyau, *Dieu chez les Soviets*, chapitre d'une émotion d'autant plus poignante qu'on la sent plus contenue. Je le résume.

Ce fut un crime symbolique, volontairement sacrilège, en quelque sorte rituel, destiné à singer et à bafouer la mort du Christ, une offrande à Satan en mémoire du sacrifice du Calvaire.

Ce qui l'a rendu plus odieux, c'est qu'il fut conçu et exécuté pour remercier le Pape de sa générosité envers les enfants de la Russie. Ces malheureux mouraient de faim par millions en l'hiver de 1922-1923, et les Lenine et les Trotsky et les Staline, ne faisaient rien pour eux, préférant verser des flots d'or à la propagande de l'athéisme

et trouvant tout naturel d'acheter le bonheur de la cité future par des vies innocentes immolées au Moloch de la faim.

C'est alors que retentit de Rome le *Misereor super turbam*, jadis jailli du cœur du Christ devant une multitude elle aussi affamée. Pie XI offrait aux Soviets de leur envoyer neuf prêtres catholiques et trois frères pour nourrir les petits enfants. Les Soviets ne pouvaient refuser sous peine d'encourir l'indignation du monde entier. Ils acceptèrent à contre-cœur. Les douze se mirent à l'œuvre et pendant douze mois nourrirent 160.000 enfants par jour.

Mais les sections communistes trouvèrent intolérable de devoir quelque chose au Pape, et, dès janvier 1923, adressèrent aux chefs une pétition, demandant que l'on mît à mort un prêtre catholique, *n'importe lequel*, le prochain vendredi saint. La date, intentionnellement choisie, était d'une haute inspiration satanique. Le crime ? Pas d'autre que d'être prêtre catholique, de représenter Dieu et le Christ. Le but ? Pas d'autre que de bafouer le Sauveur et de torturer le cœur d'un Pape bienfaiteur de la Russie.

L'idée sourit à Lénine et à ses amis. Le dimanche des Rameaux, la parodie de la Passion commença. Un sanhédrin, siégeant à Moscou, composé principalement de Juifs, comme l'ancien, fit comparaître Mgr Cieplak, évêque de Pétrograd, Mgr Budkiewicz, son assistant, et quelques autres prêtres catholiques. Il condamna les deux premiers à mort. Les Soviets reculèrent cependant devant l'exécution d'un évêque, et Mgr Cieplak fut en-

voyé en Sibérie où le froid et les tortures se chargeraient de son martyre. On retint Mgr Budkiewicz, plus obscur.

Le vénérable prélat fut jeté dans un cachot souterrain au milieu d'une tourbe de bandits. Le soir du vendredi saint, il en fut extrait, dépouillé de ses vêtements, traîné par les oreilles au corps de garde, accueilli par les rires et les ignobles injures des soldats rouges. Une de ses oreilles lui fut arrachée, et un revolver introduit dans le trou béant lui fit sauter la cervelle. Les bourreaux de Moscou l'avaient emporté en barbarie sur ceux du Calvaire ; et Lenine et ses amis sablèrent joyeusement le champagne ce soir-là en pensant au Pape.

La persécution ne s'est pas arrêtée au clergé, elle s'est étendue à tous les fidèles, et non seulement aux intellectuels et aux bourgeois, mais aux ouvriers et aux paysans. Le bolchevisme avait prétendu affranchir les pauvres moujiks de la tyrannie du régime tzariste ; il les a soumis à une servitude cent fois plus atroce ; il les a forcés d'apostasier sous les peines les plus sévères.

Et ce n'est pas seulement le christianisme qu'on leur demandait d'abjurer, c'était la religion naturelle et la croyance en Dieu. On ne disait plus aux chrétiens, comme au temps de Galère et de Dioclétien : « Reniez le Christ », mais « Reniez Dieu, sans quoi, vous serez écorchés vifs, enterrés vifs, brûlés vifs, frigorifiés vifs », et comme beaucoup restaient constants dans leur foi, ce sont des milliers de malheureux qui ont subi ces tortures avec des raffinements de cruauté asiatique innommables.

Un des caractères les plus originaux de l'impiété soviétique, c'est son prosélytisme. Elle aspire à englober l'humanité tout entière. Elle dépense des sommes énormes pour instaurer avec la dictature du prolétariat un régime économique et social nouveau, mais elle a aussi pour but l'extinction de la religion et le triomphe du matérialisme. Elle s'acharne aujourd'hui sur la malheureuse Russie, bouillon de culture préparé par le schisme aux bacilles de l'athéisme. Mais tous les peuples y passeront à leur tour. La formidable image de l'Apocalypse se réalisera : d'un coup de son immense queue, le Dragon fera chavirer dans l'abîme le tiers des étoiles, à moins que Dieu ne se lève pour terrasser de nouveau l'Archange révolté : *cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum.* (Apoc., XII, 4).

Nous sommes portés à croire que des peuples catholiques comme la France sont immunisés contre le virus antireligieux des Soviets. Le souvenir de la grande Révolution devrait nous rendre plus humbles. Nous espérons que Dieu nous épargnera le malheur dont nous menacent le journal *L'Humanité* et les communistes, tels que Marcel Cachin, aux gages du bolchevisme ; mais nous ne sommes pas sûrs qu'ils ne s'empareront pas quelque jour du pouvoir. Et alors ce sera la persécution sanglante comme à Moscou, ou une guerre civile effroyable dont on ne peut prévoir l'issue. L'exemple du Mexique nous montre que le triomphe du bolchevisme et de l'impiété est possible partout ; il s'en est fallu de bien peu que l'Espagne ait été entraînée en 1931 et 1934 dans

l'orbite soviétique, et l'horizon y semble encore plus sombre en 1936.

Des braves gens qui veulent se rassurer à tout prix prétendent que la Russie s'assagit depuis quelque temps, et que, bientôt, elle reviendra à un état d'esprit plus lucide, en se rapprochant des États capitalistes. Il y a là, malheureusement, une erreur d'optique, comme celle de l'autruche qui cache sa tête sous son aile pour ne pas voir le chasseur. La vérité est tout autre.

Le bolchevisme est une entreprise antireligieuse colossale qui a pour *unique but* de chasser Dieu de la société. La lutte contre le capitalisme d'en haut n'est pour lui qu'un moyen pour s'emparer du capital et constituer à son profit un capitalisme d'en bas bien autrement vorace. L'intérêt du prolétariat n'est qu'un prétexte mensonger, car, après s'être appuyé sur les prolétaires pour s'élever, il les laisse dans une affreuse misère et, s'ils ne sont pas satisfaits, il les fait taire par le knout ou la fusillade.

S'il donne aujourd'hui un coup de barre à droite vers les États capitalistes, c'est une manœuvre. Il ne cherche qu'à se procurer les ressources dont il a besoin pour continuer et intensifier sa lutte antireligieuse et antisociale. L'anéantissement de la religion est sa raison d'être ; il n'y renoncera jamais spontanément ; il ne fera jamais avec Dieu qu'une paix hypocrite.

D'ailleurs, tout en faisant risette aux peuples chrétiens, dont il espère obtenir les bonnes grâces, ou la tolérance, ou les capitaux, il intrigue chez eux en sous-main ; il les trahit. Les États-Unis,

plusieurs pays de l'Amérique du Sud et l'Angleterre s'en sont plaints. D'autres gouvernements plus ou moins complices, parce qu'ils sont dominés par la Franc-Maçonnerie, se taisent et laissent ainsi saper chez eux l'ordre, le patriotisme et la religion. O secte satanique, que de crimes on commet sous ton inspiration !

En Espagne : Explosions d'anticléricalisme.

Un des pays d'Europe sur lesquels les Soviets ont le plus compté pour le triomphe de leurs idées anarchistes et antichrétiennes est l'Espagne. On peut s'en étonner au premier abord. Convertie par saint Jacques et fière du patronage de Notre-Dame del Pilar, l'Espagne n'est-elle pas une grande nation catholique, indéfectiblement attachée à sa foi ?

Elle a en effet vécu longtemps sur cette réputation, et certes, elle l'a méritée à bien des titres dans les siècles passés. Elle a donné à l'Église des légions de saints admirables, notamment saint Vincent martyr, saint Herménégilde, saint Léandre, saint Isidore, saint Ildefonse, saint Dominique, saint Vincent Ferrier, saint Ignace, saint François Xavier, saint François de Borgia, saint Pascal Baylon, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint Pierre Claver, saint Alphonse Rodriguez et bien d'autres. Elle a produit de magnifiques écoles de théologie et envoyé en Amérique et en Orient d'innombrables missionnaires dont beaucoup ont subi un glorieux martyre.

Malheureusement l'Espagne a bien changé depuis le xvii^e siècle. Au xviii^e, au xix^e et de nos jours, elle a été activement travaillée par la Franc-Maçonnerie, et sa réaction religieuse n'a pas été aussi vigoureuse ni aussi efficace qu'on aurait pu l'espérer. Au grand étonnement de la chrétienté, les fréquentes révolutions qui l'ont bouleversée ont été marquées par de véritables explosions d'impiété.

Sous le faible Ferdinand VII, la secte s'empare du pouvoir avec le ministre Riego. Les Jésuites sont expulsés et leurs biens confisqués. Plusieurs évêques doivent s'expatrier ; l'un d'eux, l'évêque de Vich, vénérable vieillard de 75 ans, est fusillé le 16 avril 1823 ; vingt-quatre prêtres et moines tombent assassinés entre Barcelone et Montserrat.

En 1835, sous le règne de Marie-Christine, le choléra décime le royaume. Aussitôt la rumeur infâme, perfidement répandue par les Loges, accuse les moines d'avoir empoisonné les puits. Le peuple voit rouge. Le 17 juillet 1835, il égorge à Madrid 50 franciscains, 15 jésuites et plusieurs autres religieux. Le sang des prêtres coule dans toutes les provinces.

En 1868, nouvel accès de fièvre anticléricale. La reine Isabelle est obligée de s'enfuir en France. Le gouvernement de Serrano qui lui succède se proclame officiellement athée.

En juillet 1909, sous Alphonse XIII, éclate à Barcelone une Commune, semaine sanglante, dont l'anarchiste Ferrer est l'instigateur : 68 églises et couvents sont brûlés ; 153 personnes massacrées,

dont le plus grand nombre sont des prêtres, des moines et des religieuses.

Certes l'Espagne avait encore une forte proportion de vaillants chrétiens, mais périodiquement submergée par un débordement d'irréligion, les pieds dans le sang des prêtres, elle sentait pâlir autour de son front l'auréole de nation catholique.

Cette décadence n'avait pas échappé à l'œil de Moscou. La Russie soviétique entretenait des conspirateurs à Barcelone, Madrid, Séville, Oviedo et dans les principales villes. Elle minait sourdement le pouvoir royal, comptant bien détruire le trône et l'autel.

En vain Alphonse XIII essaye-t-il d'enrayer l'anarchie. La Révolution gronde autour de lui. Il abdique en 1931. Le gouvernement qui prend sa place, malgré la présence de deux catholiques Alcala Zamora et Miguel Maura, est en majorité anticlérical. Il laisse les éléments de désordre se déchaîner librement. Le 11 mai 1931 et les jours suivants, à Madrid et dans les provinces, deux cents établissements religieux avec leurs riches bibliothèques et les trésors d'art qu'ils contenaient sont incendiés et détruits, et la nouvelle République témoigne aux vandales une indulgence qui ne mérite qu'un nom, celui de complicité.

Les deux tiers des Cortès sont animés des mêmes sentiments. Ils accueillent par des bravos frénétiques les injures les plus haineuses qui tombent de la tribune contre le christianisme. La niaiserie de M. Homais cousine avec la fureur jacobine dans les discours parlementaires et les journaux. Un combisme plus violent que celui dont la France

s'est à peu près affranchie depuis la Grande Guerre inspire la nouvelle Constitution. La Séparation de l'Eglise et de l'Etat est décrétée le 13 octobre 1931 avec des dispositions si radicales que celle de la France (du 9 décembre 1905) peut paraître très généreuse auprès d'elle.

Les Jésuites qui sont la bête noire des sectes antireligieuses, parce qu'ils sont toujours sur la brèche pour la défense de la foi et de la papauté, sont de nouveau expulsés le 13 octobre 1931 et dépouillés de tous leurs biens. Le monastère de Loyola sur lequel planait tant de gloire, et son magnifique sanctuaire, où le cœur du pays basque battait avec celui de saint Ignace, sont déserts. Un morne silence a succédé aux mâles accents des montagnards qui nous ont jadis fait tressaillir dans ces belles vallées catholiques,

Du pic de l'Ustaritz aux bords de l'Urola,

La persécution s'est étendue des congrégations religieuses au clergé séculier. Le vénérable cardinal Segura, archevêque de Tolède, et les évêques de Vittoria et de Malaga ont dû prendre le chemin de l'exil. La plupart des couvents ont été fermés, des crucifix de grande valeur et d'autres objets d'art précieux ont été brûlés sur les places publiques, au milieu de blasphèmes et de cris sauvages. Qu'aurait dit sainte Thérèse d'Avila de cette danse du scalp autour de ce Christ dont la vue lui arrachait des cris sublimes d'amour ? Aurait-elle reconnu l'Espagne si chrétienne de son temps ?

Toutefois les catholiques tentaient de se ressai-

sir et obtenaient çà et là quelques avantages. Il n'en fallait pas tant pour exaspérer le socialisme et son allié le communisme. Le 8 septembre 1934, ils décrètent la grève générale. Bilan de la journée, trop modeste à leur gré et sur lequel Ferrer aurait fait la moue : six cadavres et dix-huit blessés. Le même mois, la police découvre dans les Asturies des dépôts d'armes, bombes, fusils, cartouches. La Révolution veut renverser le cabinet Samper et déclencher le chambardement général. Le nouveau cabinet Lerroux montre plus d'énergie que le précédent.

Les communistes ripostent dès le début d'octobre 1934 par un nouveau soulèvement dans les Asturies. Ils s'emparent de plusieurs villes. A Oviedo, ils font sauter les monuments, tentent d'incendier la cathédrale, et massacrent des prêtres. Ils commettent les mêmes atrocités dans plusieurs autres villes. Cent dix gardes civils sont assassinés à Sama. Une quarantaine de prêtres et de religieux sont égorgés ou brûlés vifs, après avoir été arrosés de pétrole. Plusieurs religieuses, coupables d'avoir nourri des orphelins et soigné des malades, subissent le même traitement.

La répression l'a heureusement emporté. Les villes tombées au pouvoir des insurgés leur ont été reprises. Le bolchevisme a été arrêté, mais il avait été bien près de triompher. Depuis ce temps-là l'ordre règne à peu près, mais l'équilibre est loin d'être rétabli *tras los montes*.

L'athéisme espère bien revenir à la charge dans de meilleures conditions et en finir avec le christianisme. Aussi est-il permis de trembler quand

on pense que l'un des soutiens de l'ordre public, avec lequel les catholiques ont été obligés de composer, le radical Lerroux, est un athée et a proclamé qu' « un peuple peut vivre sans loi, sans gouvernement et sans Dieu ». Le communiste Largo Caballero nous annonce pour demain l'avènement d'un soviétisme espagnol sanglant, dont il compte bien être le Lenine.

La petite sainte Thérèse de France étant très occupée dans son pays et dans les missions, espérons que la grande Thérèse espagnole, sa mère, prendra en main les intérêts de sa patrie, jadis si catholique et si belle, et qu'une nouvelle *reconquista*, reprenant les traditions de Pélage et du Cid Campéador, chassera la horde des Sans-Dieu, cent fois pires que les Maures écrasés à Las Navas de Tolosa et plus tard expulsés de Grenade.

Au Mexique : Monstres d'impiété.

Après la Russie, le pays où l'impiété s'est déchainée avec le plus de rage est le Mexique. Les lauriers de Lenine et de Staline empêchaient de dormir certains énergomènes qui se sentaient une âme de tyran. Le singe des Andes a voulu rivaliser de cynisme avec l'ours blanc de la Baltique et il l'a égalé.

Le plus abominable de ces bandits fut le président Plutarque-Elie Callès. Il est Juif, comme les principaux fondateurs du bolchevisme russe et comme Bela-Kun qui terrorisa la Hongrie.

Né d'un Juif syrien et d'une Indienne, Callès est naturellement franc-maçon, élu au 33^e degré. Il a été, de 1926 à 1929, le bourreau des catholiques mexicains. Quoique communiste et soi-disant ennemi du capitalisme, c'est le plus éhonté capitaliste de son pays. Il est possesseur d'immenses propriétés qu'il a volées dans l'État de Mexico, à Saint-Louis de Potosi et dans la Nouvelle-Léon : on estime sa fortune à un milliard 500 millions. Avec une face bestiale, un regard méchant et faux, une bouche épaisse, c'est à la fois un viveur et un assassin qui ne compte plus ses crimes. Image parfaite des Lenine, Trotsky et Staline, comme eux, il est violemment impie. Il a dit un jour : « *Je suis l'ennemi personnel du Christ.* »

Avant la persécution, il y avait au Mexique trois mille prêtres pour quinze millions de catholiques, sur un territoire quatre fois grand comme la France. Aujourd'hui 334 seulement ont été autorisés à rester dans des paroisses démesurément étendues, de sorte que la plupart des fidèles ne peuvent plus entendre la messe, ni recevoir les sacrements. Et encore ces pasteurs tolérés sont-ils soumis à la surveillance la plus tracassière. Sous le moindre prétexte, ils sont accusés de violer les lois laïques, d'entretenir le fanatisme de leurs ouailles et sévèrement punis.

Les 2.600 autres prêtres auxquels tout ministère sacerdotal est interdit sont traqués et obligés de se cacher pour célébrer le Saint-Sacrifice. S'ils sont surpris en flagrant délit d'un sacrement quelconque, ils sont jetés en prison et souvent condamnés à mort. L'un d'eux, Don Francisco Vera,

pauvre curé de campagne, découvert au moment où il allait dire la messe à Guadalajara fut immédiatement fusillé, revêtu de ses ornements sacrés. Le Père jésuite Pro et son frère, Humberto Pro, accusés d'avoir participé à un attentat contre le général Obrégon, dont ils étaient complètement innocents, sont également arrêtés et fusillés avec l'ingénieur Ségura et le jeune typographe Juan Tirado, le 23 novembre 1927. Plus de 20.000 personnes ont été ainsi mises à mort dont 300 prêtres et 200 membres de la Jeunesse catholique.

Un grand nombre de laïques ont été jetés en prison et ont péri dans d'atroces supplices : les uns ont été flagellés jusqu'au sang, d'autres condamnés à courir sur des charbons ardents, et on les fusillait au vol. En face des démons à face humaine qui blasphémaient Dieu et s'enivraient de sang chrétien, il y eut une magnifique légion de martyrs. Ils mouraient en poussant ce cri d'amour : *Vive le Christ-Roi !* Le Pape venait de proclamer la royauté de Notre-Seigneur. Les martyrs du Mexique la proclamèrent en mourant pour ce divin Roi.

Callès ayant été battu par ses ennemis politiques en 1929 eut pour successeurs à la présidence de l'État le général Cardenas, moins sanguinaire que lui, mais tout aussi impie, et peut-être plus dangereux, parce que plus hypocrite. Admirateur fanatique du communisme russe, il a multiplié les vexations à l'égard de l'Eglise. D'ailleurs le sang n'a pas cessé de couler sous sa présidence. Son but, comme celui de Callès, est l'anéantissement du christianisme, à l'instar de la Russie soviétique,

avec laquelle il a partie liée. L'exercice du culte catholique est pratiquement interdit. Les séminaires ayant été supprimés et leurs biens confisqués, le clergé, empêché de se recruter, est condamné automatiquement à disparaître.

D'ailleurs si Cardenas n'ordonne pas lui-même la tuerie comme Callès, il encourage plusieurs de ses lieutenants qui s'en chargent et s'en acquittent impunément. Lorsque le tigre du Bengale a une fois goûté de la chair humaine, il n'en veut plus d'autre : on l'appelle alors *man-eater*, mangeur d'hommes, et il en dévore en moyenne 2.000 par an dans les Indes. Le Mexique a eu son tigre *man-eater* dans Garrido Canabal, qu'on appelle communément « le Cannibale » dans son pays. Ayant goûté le sang chrétien, il ne peut plus s'en passer. Gouverneur de l'État de Tabasco, ami et protégé de Cardenas, il peut tuer et torturer à son aise. Il est tabou.

Voici son dernier exploit. Le 15 juillet 1935, à Villahermosa, capitale de Tabasco, il donna l'ordre à ses « Chemises rouges », groupe de Sans-Dieu dont il est le fondateur, de tirer à coups de mitrailleuse sur des étudiants catholiques : quatre furent tués, et d'autres grièvement blessés. Un carnage semblable eut lieu le même jour par son ordre dans la ville voisine de Monterrey, où deux jeunes gens, Victor-Manuel Gonzalès et Francisco Gonzalès, furent sauvagement assassinés. Le gouvernement mexicain n'en continua pas moins à affirmer qu'il n'y a pas l'ombre de persécution au Mexique, et la presse fait dans presque tous les pays la conspiration du silence en sa faveur.

En vain le Saint-Siège a-t-il protesté, en vain l'Épiscopat des États-Unis et les Chevaliers de Colomb ont-ils dénoncé cette persécution à l'indignation du monde civilisé et de tous les honnêtes gens, le gouvernement mexicain affirme bien haut qu'il respecte la liberté religieuse et ne fait que défendre les lois laïques. Il ne se contente pas de s'excuser, il accuse. Il se dit calomnié par un clergé fanatique et ignorant, furieux de voir le peuple arraché à son despotisme.

L'Amérique et l'Europe, satisfaites de cette affirmation, contredite par des milliers de témoignages authentiques, restent indifférentes. On dirait un mot d'ordre parti de quelque officine ténébreuse, devant lequel les gouvernements soumis, la grande presse généreusement arrosée et l'opinion publique trompée, s'inclinent humblement. Il ne serait pas difficile de repérer cette officine et de démasquer ses batteries d'allégresse, mais on tremble devant elle.

La responsabilité du gouvernement des États-Unis semble particulièrement engagée en cette affaire. Il s'est toujours donné comme le modèle et le champion de la tolérance religieuse ; il s'est toujours attribué un droit de regard, et même de police, sur toutes les choses de l'Amérique, sur tout ce qui peut troubler l'ordre et entacher l'honneur du Nouveau-Monde. Il n'aurait qu'à froncer le sourcil, à adresser un avertissement poli, mais sérieux au Mexique, et le sang cesserait de couler, et les fauves et les singes des Andes s'enfuiraient dans leurs forêts. Mais non, il ne bronche pas ; il tolère, il encourage même, par ses complaisances

et ses amitiés diplomatiques, les horreurs qui se passent à ses portes.

Tout récemment, novembre 1935, les Chevaliers de Colomb ont de nouveau adjuré le gouvernement américain d'intervenir en faveur des victimes. Le président Roosevelt a répondu par une lettre qui ne lui fera pas honneur devant la postérité. Il feint de croire qu'on lui demande une intervention politique et militaire, ce qui n'est pas vrai, et il déclare qu'il s'en tient et s'en tiendra toujours au dogme de la non-intervention. La persécution religieuse est regrettable et lui déchire le cœur, mais il ne remuera pas le petit doigt pour la faire cesser, parce que c'est une question de politique intérieure qui ne regarde que les Mexicains. Qu'ils se débrouillent entre eux !

Franklin Roosevelt cite à ce sujet un message de son prédécesseur et homonyme, Théodore Roosevelt au Congrès de 1904, où on lit ces lignes : « C'est ordinairement beaucoup plus sage et plus utile de nous occuper de nos affaires et de travailler à notre propre amélioration tant morale que matérielle, ici chez nous, que de chercher à améliorer les conditions des autres peuples. »

M. Carmody, chef suprême des Chevaliers de Colomb, a livré cette lettre à la publicité et l'a fait suivre d'un commentaire judicieux. Ce n'était pas une action militaire qu'il avait demandée. « Les Chevaliers de Colomb, dit-il, n'avaient qu'une chose en vue : exhorter notre gouvernement à montrer envers le peuple mexicain si cruellement opprimé *le même intérêt humanitaire et la même sympathie qu'il a tant de fois montrés*

dans le passé envers d'autres peuples moins malheureux. Je suis profondément déçu de voir que le président adopte une telle attitude, et qu'il ait déclaré ne rien vouloir faire pour alléger les misères et les souffrances cependant si grandes de ce malheureux peuple. »

M. Carmody fait ensuite remarquer au président que sa citation de Théodore Roosevelt est incomplète, que celui-ci ne refusait pas une intervention morale et humanitaire, comme l'indique la suite du même message, car il stigmatisait énergiquement le massacre des Juifs de Kishinef et chargeait son secrétaire d'État John Hay, de protester officiellement auprès du gouvernement tzariste contre cette iniquité. C'est la même attitude que l'on demande à Franklin Roosevelt vis-à-vis des bourreaux mexicains, et il ne bronche pas.

On pourrait ajouter que, récemment encore, l'Amérique n'a pas toujours eu les mêmes scrupules, car elle n'a pas hésité au moins une fois à intervenir, précisément au Mexique : seulement il s'agissait d'aider le révolutionnaire Obrégón à écraser le général Huerta dont Washington ne goûtait pas les sentiments catholiques. Les États-Unis lui envoyèrent pour dix millions de dollars de munitions de guerre. On n'en demande pas tant au président actuel en faveur des chrétiens persécutés. Ah ! s'ils étaient des révolutionnaires, il est probable que l'attitude du puissant oncle Sam ne serait pas la même. En attendant, deux poids et deux mesures. Tous les égards pour les bourreaux et pas de pitié pour les victimes !

Et ce ne sont pas seulement des égards que

l'on a pour Callès, Cardenas et Canabal, c'est de l'enthousiasme que l'ambassadeur américain Daniels affiche bruyamment pour leur œuvre. Il signait récemment une déclaration où ces hommes aux mains rouges étaient prônés comme les libérateurs de leur pays. Tous les honnêtes gens aux États-Unis comme au Mexique en ont été écœurés. Nous avons vu plus haut comment le célèbre Père Coughlin, en leur nom à tous, a craché son mépris à cette basse flagornerie et en a fait rejaillir la responsabilité sur le président lui-même qui approuve et sourit.

A l'heure où nous écrivons, la crise d'impiété et d'injustice fait toujours rage au Mexique. Et il n'y a à lui résister que la mansuétude des martyrs qui continuent à mourir en s'écriant : Vive le Christ-Roi ! et à sourire, comme saint Étienne, au milieu de leurs supplices, à la douce vision du Seigneur Jésus : *Domine Jesu, suscipe spiritum meum !*

Pour les Juifs persécutés.

Qu'on nous permette d'ouvrir ici une parenthèse qui ne nous éloignera qu'en apparence de notre enquête sur l'athéisme et nous ramènera par un détour naturel au malheureux Mexique.

On sait avec quelle violence le nazisme allemand, sous l'inspiration du chancelier Hitler, sévit contre les Juifs. Il les a privés de leurs droits civils, leur a rendu impossibles toute fonction publique, tout commerce, toute industrie. Il les

a abreuvés d'outrages ; il a interdit aux sujets du Reich le mariage avec les Israélites, afin, prétend-il, de préserver de la souillure judaïque la pureté du sang aryen ou germanique. La vie est devenue si pénible aux Juifs que beaucoup d'entre eux, et, parmi eux, plusieurs grands savants, ont dû s'expatrier.

Dans une interview, accordée en novembre 1935 au représentant du journal parisien *Excelsior*, Hitler a prétendu justifier son intolérance en disant que « tous les agitateurs bolchevistes qui troublent l'Allemagne sont d'origine juive ». S'il en est ainsi, il a certes le droit de punir ou d'expulser, à ce titre, mais à ce titre seulement, les Israélites qui sont convaincus de ce méfait, mais il ne doit pas englober dans la même peine ceux de leurs frères qui en sont innocents. Or, il ne fera croire à personne que tous les sémites d'Allemagne sont des ogres altérés de sang aryen.

Il ne doit surtout pas poursuivre en eux la race ou le sang, car c'est le sang d'Adam qui coule dans les veines des Sémites comme des Aryens, d'après l'enseignement de la Bible dont les protestants et les catholiques, comme les Juifs, admettent l'autorité sacrée. Et quant aux races, ayant la même origine, malgré les différences que les siècles ont établies entre elles, elles sont toutes égales devant Dieu qui les a créées et devant la raison. A tout le moins, leur doit-on la justice. Seuls les individus sont coupables et doivent être punis dans la mesure où ils le sont.

C'est d'après ce principe d'équité et d'humanité qu'ont eu lieu en Amérique, en Angleterre et en

France, des meetings de protestation indignée contre l'intolérance du racisme hitlérien. Cette protestation était légitime et louable, et les catholiques ont le droit de s'y associer plus encore et pour des raisons plus hautes que les incroyants.

Mais — et c'est là où nous en voulions venir — comment se fait-il que ces incroyants ne se dressent pas avec la même indignation contre la persécution mille fois plus cruelle dont les croyants sont l'objet en Russie et au Mexique ? Ils flétrissent avec raison, les traitements infligés en Allemagne aux Israélites, mais pourquoi aucune voix ne s'est-elle élevée parmi eux contre les supplices atroces infligés aux chrétiens par les bolchevistes de Moscou et de Mexico ? Est-ce bien le droit, la justice et la liberté qu'ils défendent contre Hitler, alors qu'ils laissent, sans broncher, bafouer et violer abominablement ces mêmes principes par Lénine et Staline, Callès et Cardenas ? N'a-t-on pas le droit devant cette différence d'attitude de prononcer les mots de collusion et d'hypocrisie ?

Est-ce que le monde entier n'aurait pas dû se soulever pour crier son dégoût aux bourreaux, sa pitié et son admiration aux victimes et traduire ces sentiments en actes efficaces ? Nos pères, partant pour la croisade, n'avaient pas des crimes aussi abominables à réprimer. Tous les hommes de cœur et d'honneur, tous ceux qui ont le souci de la justice, devraient s'unir pour réclamer la liberté en faveur de toutes les victimes : liberté pour les Chrétiens de Russie et du Mexique comme pour les Juifs d'Allemagne.

Satan et le satanisme.

C'est un étrange phénomène que cette humanité, si belle et si laide, si généreuse et si perverse ! Comment peut-elle réunir ces deux extrêmes, l'héroïsme des martyrs et la haine furibonde de leurs bourreaux ? Comment des êtres qui ont la même nature, la même chair, le même sang, dont les âmes sont sorties semblables des mains divines, peuvent-ils former deux groupes aussi antagonistes ? Quels fluides contraires les ont dissociés et entraînés aux deux pôles infiniment distants du bien et du mal ?

Deux mots expliquent ce mystère : l'amour et la haine. L'amour que Dieu inspire fait les saints et les martyrs ; la haine que souffle Satan fait les impies et les persécuteurs. Le monde se divise en deux camps, les fils de Dieu et les fils du diable, selon le texte terrible de saint Jean, *filii Dei et filii Diaboli* (I Joan, III, 10).

Mais nous sommes ici en plein mysticisme surnaturel. Que les justes soient les enfants de Dieu, beaucoup l'accordent, quoique peu le comprennent ; mais que les méchants soient les fils de Satan, c'est ce que nombre de chrétiens ont peine à réaliser ; ils ne voient là qu'une hyperbole. Et cependant l'action de Satan dans le monde est un dogme de foi et un fait historique indéniable. Elle seule nous permet de comprendre certaines déviations de l'action humaine.

La passion, impatiente du joug divin, suffit à expliquer l'irréligion, et même jusqu'à un certain point,

et dans ses premières ruades, l'impiété, car on conçoit très bien qu'elle se cabre contre une autorité qui s'oppose à ses emportements. Mais elle n'explique pas à elle seule la frénésie à laquelle l'impiété se porte parfois contre Dieu, ni les tortures qu'elle fait subir aux fidèles du Christ. Il y a là une fureur qui n'est pas à la mesure de l'homme, et dont aucune psychologie ne peut rendre compte : seule une suggestion diabolique la peut inspirer

« Halte-là ! s'écrient les oies du Capitole libre penseur. L'action du diable ! Encore une idée mystique, et de l'espèce la plus enfantine et la plus arriérée ! Le diable aux pieds fourchus ! Nous voilà reportés à la mentalité du Curé d'Ars ou même à celle du moyen âge, qui, dans tout ce qu'il ne comprenait pas, voyait la main de Dieu ou la griffe de messire Satanas ! Mais le Roi des enfers est une puissance détrônée par la libre pensée ! »

Plaise à Dieu que le Roi des enfers soit en effet détrôné et son sceptre à jamais brisé ! Mais nous avons quelques raisons divines et même humaines de croire qu'il règne encore sur beaucoup d'âmes et pour commencer sur les niais qui le nient comme M. Homais. Jésus, qui était un grand penseur et même la pensée infinie incarnée, appelait Satan le Prince de ce monde. Il l'a combattu, non pas comme une abstraction ou un symbole, mais comme une personnalité vivante et la plus agissante d'ici-bas. Il a déclaré qu'il était venu en ce monde pour combattre et dissoudre l'œuvre du Diable, c'est-à-dire le satanisme.

Satan est le plus puissant des souverains après Dieu. Il commande à des millions de sujets qui sont ses dupes et ses esclaves sur la terre, sans compter ceux qui sont ses victimes dans l'enfer. Idée mystique ? Oui, sans doute, mais la plus positive et la plus certaine des réalités. Nous l'affirmons, nous chrétiens, sur la foi du Christ, notre maître, et, de plus, nous y voyons la seule explication plausible de certaines monstruosité morales. La mentalité infantine et arriérée que la libre pensée attribue aux croyants à l'endroit du Démon, c'est elle qui en est atteinte, quand elle nie la réalité la plus éblouissante de l'histoire après Dieu, à savoir : Satan et le satanisme.

Satan n'a pas traversé l'étape de l'irréligion ; il est arrivé d'emblée à celle de l'impiété et de la haine de Dieu. Il n'a jamais été athée, car il a trop de raisons de reconnaître l'existence et la puissance du Très-Haut dont lui, le Très-Bas, a repoussé l'amour. Il s'est brûlé les ailes à la flamme qu'il a voulu dérober au ciel. Il a donc la foi, non pas la foi libre, joyeuse et méritoire comme la nôtre, mais la foi naturelle, involontaire et forcée par l'évidence fulgurante de son objet, celle qu'ont tous les démons, dont saint Jacques nous dit qu'ils frémissent d'être obligés de croire, *daemones credunt et contremiscunt*. Tandis que les justes au ciel et sur la terre fléchissent avec amour le genou au nom de Jésus, les anges déchus le fléchissent avec rage, courbés sous l'ordre inflexible de l'Éternel : *omne genu flectatur...*

Mais comment Satan montre-t-il sa haine contre Dieu ? Ne pouvant l'assouvir directement sur lui,

il la retourne contre les hommes, images et enfants du Père céleste. Si jadis, aveuglé par son orgueil, il a voulu détrôner Dieu, il est bien revenu de ce rêve insensé. Il n'espère plus être le Roi du ciel, et non satisfait d'être le Roi de l'enfer, c'est-à-dire le plus abject et le plus désespéré des démons, il aspire à être le Roi de la terre. Il prétend régner ici-bas sur les hommes par le péché, afin d'en peupler sa cour au fond de l'abîme et dépeupler d'autant la cour du Roi des cieux. Il a, lui aussi, si l'on peut dire, le zèle des âmes à sa manière.

Singe du Créateur, suivant le mot de Tertullien, il prend la contre-partie de toutes les œuvres divines. Il a son Église à lui, une Église à rebours, celle des sociétés secrètes qu'il inspire et que Pie IX appelait la Synagogue de Satan. Il a ses apôtres qui travaillent pour lui et s'efforcent de chaparder les âmes pour les lui offrir. Il est donc le grand instigateur de la crise de la foi qui sévit dans le monde, le chef d'orchestre de ce concert de blasphèmes qui s'élève jusqu'au ciel, musique infernale à faire frémir les voûtes éternelles, si elles n'étaient inébranlables. Tandis que nous chantons dans nos églises l'hymne du Christ-Roi : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*, les Lucifériens, au fond de leurs arrière-loges, jettent à l'Esprit des ténèbres des acclamations triomphales, odieuse parodie de nos cantiques : *Lucifer vincit, Lucifer regnat, Lucifer imperat*. Ils scandent de leurs batteries d'allégresse les invocations répugnantes de Proudhon à Satan : « Viens, ô Satan, le chéri de mon cœur... » et les sombres Litanies de Carducci : « A toi, Satan, principe éternel

des choses, Dieu de la beauté et de la vie, Dieu de la révolte et de la liberté. »

Joseph de Maistre a écrit que la Révolution avait été satanique dans son principe ; l'impiété, telle qu'on l'observe aujourd'hui dans plusieurs pays, l'est jusque dans ses manifestations publiques. On a élevé en Russie des statues à Julien l'Apostat et à Judas, dont l'Évangile nous dit que Satan était entré dans son cœur, *intravit in eum Satanas* (Joan, XIII, 27).

On en a élevé une à Satan dans un parc d'Amérique, non comme une œuvre d'art, mais comme un objet de culte. Le propriétaire de cette statue, luciférien déclaré, invita un jour Émile Combes à venir l'inaugurer, persuadé que l'homme d'État, connu pour son anticléricalisme, accepterait avec plaisir. Mais celui-ci eut l'esprit de refuser. Il avait le sens de la mesure et n'aimait pas le grotesque en plein air. Il avait d'ailleurs d'autres moyens moins cyniques, mais plus habiles de servir Satan.

L'avenir de la Foi et de l'Incrédulité.

Dieu seul connaît la statistique présente et future de l'athéisme. Lui seul lit sur les fronts humains le signe du Christ ou le signe de Bélial, invisibles à nos yeux mortels. Mais ce qui semble probable c'est que le nombre des athées s'accroît et s'accroîtra de plus en plus dans les siècles prochains, ce qui ne veut pas dire que le nombre des bons chrétiens diminuera ; car ce n'est pas au détriment

de la religion catholique que l'incrédulité s'enrichira. Voici pourquoi.

Les fausses religions, telles que les idolâtries et les hérésies sont fortement torpillées d'un côté par le scepticisme et de l'autre par la science et la religion catholique. Elles se délitent, elles s'effritent ; leurs adhérents vont grossir les rangs soit de l'incrédulité, soit de la vraie foi. Nous assistons à un phénomène étrange quoique très logique. Ces fausses religions sont des *demi-erreurs* parce qu'elles ont gardé une part plus ou moins grande de la religion naturelle, telles que l'Islam et les paganismes, ou même de la religion révélée, telles que les hérésies et les schismes, mais elles n'ont pas assez de lumière ni de force pour résister aux assauts soit de l'erreur, soit de la vérité qui montrent leurs points faibles et leurs contradictions. Elles se vident peu à peu de leur contenu et se videront encore bien davantage dans l'avenir.

Voilà un phénomène qui simplifie brutalement le problème religieux. L'humanité tend à se diviser en deux camps : elle va de plus en plus vers l'erreur radicale, l'athéisme et ses différents avatars, libre pensée, agnosticisme, positivisme, panthéisme, ou vers la vérité absolue, c'est-à-dire vers la religion catholique. Lenine l'a prédit, assure-t-on. Il aurait déclaré qu'un jour viendra où il n'y aura plus dans le monde que l'Église catholique et le matérialisme athée dont le bolchevisme sera l'organe politique. Nous croyons qu'en cela il a vu clair. Le monde, dans un avenir plus ou moins éloigné, n'aura plus que des athées et des catholiques : dans quelle proportion ? Dieu seul le sait.

Plus que le Christ et ses fidèles d'un côté, et l'Antéchrist et ses âmes damnées de l'autre. Et cette vue semble bien rejoindre les prophéties de l'Évangile sur la fin des temps, où il n'y aura plus en face que Dieu et la Bête, et où la Bête, après s'être enivrée du sang des martyrs, sera finalement vaincue, enchaînée et précipitée dans l'abîme.

Vision du Père Beauregard.

Le triomphe du Méchant est complet aux yeux de ses adorateurs, lorsqu'à leurs hymnes diaboliques se joint, accompagnement déchirant, mais délectable à leurs oreilles, le râle des martyrs, car le satanisme a le goût des persécutions. Anatole France a écrit un livre intitulé : *Les dieux ont soif*. Ce titre convient très bien au dieu de l'enfer qui a soif du sang chrétien. Le satanisme qu'il inspire à ses suppôts prend plaisir à torturer les croyants qui refusent de renier Dieu et le Christ. Martyrs de la Russie et du Mexique, quand vous expiriez naguère au milieu des supplices, c'était Satan qui s'acharnait sur vous, furieux de voir vos âmes s'échapper victorieuses de vos corps pantelants.

La haine de Dieu n'a pas partout atteint ce degré d'acuité ; elle doit chez nous compter avec une opinion mondaine modérée qui garde encore un mince vernis de christianisme. Il y a plusieurs années, un des coryphées de l'athéisme, Viviani, lui aussi un pou du ciel qui se croyait de la taille des Titans, se flattait à la tribune française de faire taire les étoiles, ces grandes bavardes qui

s'entêtent à parler de Dieu entre elles dans l'immensité. Il n'avait pas le vol assez puissant pour les atteindre, ni le souffle assez fort pour les éteindre. Il a paru devant Dieu, il est jugé, et les étoiles continuent à dialoguer sur la beauté de Dieu du fond de leurs guérites d'azur : *stellae dederunt lumen in custodiis suis*. Les émules de Viviani, héritiers de son éteignoir, savent bien que les étoiles sont pieuses et que rien ne pourra les laïciser. Aussi, ils se contentent, ce qui est plus facile et plus habile, de crever les yeux de la foi et de la raison aux foules, qui osent encore les lever vers les astres pour y lire le nom du bon Dieu.

La conspiration antichrétienne est si bien ourdie qu'on se demande comment la religion pourra y échapper et si nous ne sommes pas à la veille de quelque 93. En 1777, un prédicateur célèbre, le Père Beauregard, prêchait à Notre-Dame de Paris, lorsque, saisi tout à coup, semble-t-il, de l'esprit de prophétie, il s'écria : « Des jours mauvais se préparent. Je vois dans un proche avenir une créature éhontée se dresser sur cet autel à la place du tabernacle, et des impies qui lui offrent un encens sacrilège. » C'était la déesse Raison qu'il annonçait ainsi quinze ans à l'avance. Je ne suis, moi, ni prophète ni fils de prophète, mais ce que je sais bien, c'est que les jours mauvais peuvent revenir et que, si une créature doit se dresser un jour sur nos autels, ce ne sera pas la déesse Raison, mais la déesse Folie, échappée de l'enfer pour détrôner Dieu et jeter les peuples les uns contre les autres dans un spasme de guerre et de révolutions interminables.

L'avenir religieux de la France.

Il faut espérer que pareil malheur n'arrivera pas à l'humanité ni, particulièrement, à notre pays. Mais nul n'en peut répondre. Pas de pessimisme qui serait un manque de foi et de confiance en Dieu, mais pas d'optimisme béat, qui serait une présomption. Satan ne détruira pas l'Église universelle qui a des promesses d'immortalité, mais plus d'une fois, il a réussi à chasser d'un pays la foi qui se réfugiait dans un autre. Si l'impiété s'implantait parmi nous par la terreur, ce serait une immense douleur pour l'Église, mais ce ne serait pas la mort pour elle. Ce serait, hélas ! la mort pour la France.

Et c'est cependant le sort que les ennemis de la religion nous réservent. Ils veulent faire de toi une nation apostate, ô Fille aînée de l'Église, ô France des croisades, des missions et des grands gestes de Dieu, *gesta Dei per Francos*. Une France apostate ! Qu'en dites-vous, ô Clovis, ô Charlemagne, ô saint Bernard, ô saint Louis ? Qu'en dites-vous, ô Geneviève, ô Clotilde, ô Jeanne d'Arc, ô Marguerite-Marie, ô Bernadette, ô Thérèse de l'Enfant-Jésus ? La reconnaîtrez-vous sous la défroque de Voltaire ? Une France apostate, la reconnaîtrez-vous, ô saintes cathédrales, élevées par les mains d'une France chrétienne et qui avez vu tant de générations s'agenouiller sur vos dalles, et se relever pour chanter leur *credo* et jeter à tous les échos le cri de la Loi salique : « Vive le Christ

qui aime les Francs ! » Laissez-vous les vanda-
les mutiler la belle nation qui fut votre œuvre
et qui reste votre amour ?

Eh bien non, cela ne sera pas, et nous ne devons
pas désespérer. La France a encore trop d'éner-
gies surnaturelles, trop d'amour pour le Christ et
pour Notre-Dame. Tant qu'elle aura une gourde
pour boire, elle ne se laissera pas arracher son
Dieu ni sa Vierge d'ivoire. N'est-ce pas, Gré-
goire, fils de tant de siècles chrétiens, héritier
de tant de martyrs ?

D'ailleurs, si la crise de la foi est violente, grâce
à Dieu, elle n'est pas générale en notre pays.
Beaucoup d'âmes restent fermes dans la foi, sui-
vant le précepte de l'Apôtre, *estote fortes in fide*.
Les vents qui soufflent de l'enfer font bien des
ravages et déracinent bien des arbres, mais il y a
des chênes et des cèdres têtus dont les racines se
cramponnent d'autant plus solidement au sol que
la tempête tord leurs branches avec plus de rage.
Il y a de même des âmes de prière qui prient pour
ceux qui ne prient pas, des âmes de sacrifice qui
s'immolent pour ceux qui s'amusent, des mission-
naires qui abandonnent leur famille pour servir
Dieu et leur prochain plus généreusement. Les
monastères se peuplent encore, comme aux plus
beaux jours des siècles de foi. La France prie tou-
jours, chante toujours son *credo*, récite toujours
son chapelet, fait toujours son chemin de croix, et
s'agenouille toujours à la Sainte Table. Avec le
chapelet, la croix et l'Hostie une nation ne meurt
pas.

Il y a donc là une grande espérance. La piété

des uns rachète l'impiété des autres. Mettez dans un plateau de la balance divine une loge maçonnique où vocifère la haine, et dans l'autre un monastère où chante l'amour, c'est l'amour qui l'emportera.

Sainte Thérèse et la crise de la Foi.

Elles sont légion les âmes saintes qui arrêtent le bras de Dieu prêt à nous frapper, légion sur la terre et encore plus au ciel. Parmi elles, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus occupe une place à part. Je dis une place à part et non pas la première, car il ne nous appartient pas d'assigner des rangs à la sainteté ni de distribuer des prix dans le palmarès des élus. Mais nous pouvons comparer entre eux leurs bienfaits et les gloires dont ils jouissent sur la terre. Or sainte Thérèse est bien la plus populaire des saintes de notre temps, celle dont les grâces et les miracles ont le plus attiré l'attention et la reconnaissance de la chrétienté durant ces dernières années. Il y a là un mystère dont le monde subit le charme sans se l'expliquer.

Elle n'a rien apporté de nouveau dans la doctrine catholique, et d'ailleurs les mots de nouveauté et de novateur sonnent mal dans une Église de tradition. Mais ce qu'elle a dit est tombé comme la rosée du ciel sur une terre qui avait soif, sur un siècle déshabitué des mâles vérités de la foi. Et elle l'a dit d'une manière nouvelle, avec un accent si doux et si fort qu'il a fait partout dresser les oreilles, tressaillir les cœurs et réveillé

les consciences endormies : *non nova sed nove*.

Elle n'a même pas inventé sa « *petite voie* », si justement fameuse et si appréciée de l'Église, puisque Jésus l'avait ouverte, bien avant elle, dans sa vie semi-claustrale et semi-séculière de Nazareth, puisqu'il y avait appelé les petits, *sinite parvulos venire ad me*, et que des multitudes d'âmes humbles s'y étaient engagées à sa suite, dans le cloître et même dans le monde, en faisant grandement les choses les plus simples. Mais Thérèse a mis l'accent sur cette grandeur de la simplicité ; elle a embelli et embaumé cette voie de tant de grâces, elle en a si bien aplani les aspérités, *aspera in vias planas*, qu'elle lui a donné son nom. Sa petite voie est devenue la grande avenue Sainte Thérèse dans la cité chrétienne. De nombreuses caravanes d'âmes éprises d'idéal se sont mises à sa suite et lui ont dit : « Entraînez-nous après vous, chère petite sainte, nous courrons à l'odeur de vos parfums, *trahe nos, post te curremus in odorem unguentorum tuorum*.

Soit, dira-t-on, tout cela lui donne une belle place dans la mystique et l'ascétique chrétiennes qui ne nous intéressent guère, mais que vient-elle faire ici dans la vie sociale et internationale du monde ? Elle vient nous rappeler que les mêmes lois de justice divine régissent les peuples et les individus, et que l'abandon de la foi est pour eux le plus grand des malheurs. Il les éloigne de Dieu, et, loin de Dieu, ils souffrent dès ici-bas. Nous sommes faits pour vous, Seigneur, s'écriait saint Augustin, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Vous êtes notre centre,

notre vie, et hors de vous nous étouffons, nous pantelons, comme le poisson rejeté par la tempête sur le sable. L'apostasie est une insolence envers Dieu, et Dieu ne se laisse pas insulter ni moquer impunément : *Dominus non irridetur*. La vie d'une société sans Dieu, par les calamités qu'elle s'attire, est un avant-goût amer de la géhenne éternelle, une peine du dam anticipée. Voilà les vérités que nous prêche sainte Thérèse ; c'est un cri d'alarme, c'est-à-dire un cri d'amour, qu'elle ne nous jette que pour nous sauver.

Mais, en même temps qu'elle nous adjure de revenir à Dieu, elle lui demande de nous ramener à Lui. Elle nous aime, elle a pitié de ceux qui souffrent, de ceux qui doutent et qui pleurent, de ceux qui cherchent leur âme perdue. Elle dit au Christ : « Pardonnez, Seigneur, à ceux qui vous crucifient et qui se crucifient eux-mêmes sur un Calvaire de péché. Ils ne savent ce qu'ils font ! S'ils vous connaissaient, ô Dieu d'amour, ils détacheraient respectueusement votre Corps de la croix où ils vous ont cloué, ils baiseraient en pleurant les plaies qu'ils vous ont faites, en vous disant ce mot : *Miserere*, auquel vous ne résistez pas. »

Et voilà comment la mystique chrétienne, représentée par sainte Thérèse, plane au-dessus de la vie des peuples, et pourquoi une petite Carmélite de nos jours, qui n'aurait pas le droit d'entrer dans les Parlements ni dans les Congrès de la Paix, est une grande figure internationale, vénérée dans les cinq parties du monde, auprès de laquelle pâlisent celles des sages et des législateurs.

La Patronne des Missions et de la Russie.

Sainte Thérèse est particulièrement qualifiée pour remédier à la crise de la foi. Elle est en effet la patronne des missions, c'est-à-dire la propagatrice de la foi chez les infidèles, et la patronne de la Russie, c'est-à-dire la préservatrice de la foi dans la grande nation la plus contaminée par l'athéisme.

Pie XI lui a décerné le premier de ces titres en souvenir de l'ardente sollicitude avec laquelle elle s'intéressait aux travaux des missionnaires. Mais le même Pape lui a aussi confié l'âme russe. En effet la Commission pontificale pour la Russie a rédigé, par son ordre et sous son inspiration (19 août 1929), une prière pour demander à la Petite Sainte de délivrer nos malheureux frères du communisme et de la persécution. Il a indulgencé cette prière et prescrit de la réciter tous les jours dans le couvent et le sanctuaire de Lisieux.

Ces deux décisions du Pape s'enchaînent. La première appelait la seconde. Si sainte Thérèse s'intéresse à la conversion des infidèles, à plus forte raison désire-t-elle la persévérance dans la foi des fidèles qui en ont reçu le bienfait, et le retour à Dieu des fidèles égarés. L'infidélité des idolâtres, bien qu'infiniment regrettable, est due à l'ignorance et involontaire, tandis que la déchristianisation d'une nation est une apostasie incomparablement plus coupable. C'est pourquoi tous les saints, comme Dieu et Notre-Seigneur, désirent

autant et plus la préservation de la foi chez les chrétiens que la propagation de la foi chez les païens. Avant de songer à des conquêtes, il faut défendre et garder son domaine.

C'est ce que demande pour la Russie cette touchante prière qui monte tous les jours du Carmel de Lisieux vers le ciel.

« Sainte aimable et compatissante, daignez soulager nos frères russes, victimes d'une longue et cruelle persécution antichrétienne. Obtenez-leur la persévérance dans la foi, le progrès dans l'amour de Dieu et du prochain et dans la confiance envers la Très Sainte Mère de Dieu. Préparez-leur de saints prêtres, réparateurs des sacrilèges contre la Sainte Eucharistie et des blasphèmes. Faites refleurir, surtout dans la jeunesse, la pureté angélique et les vertus chrétiennes, afin que ce noble peuple, libéré de toutes les servitudes et revenu spontanément à l'unique bercail, que le Cœur aimant du Christ ressuscité confia tout entier à saint Pierre et à ses successeurs, goûte enfin la joie de glorifier, dans la communion de la Sainte Église catholique, le Père et le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

CHAPITRE III

LA CRISE DE LA MORALE

Un monde qui meurt en riant.

Au milieu des agitations politiques et sociales qui précédèrent la chute de l'empire romain, la Ville Éternelle, en proie à une crise d'hystérie ne pensait qu'à jouir et à s'amuser. Le sol tremblait sous les pas des Barbares qui violaient ses frontières, et son peuple réclamait à grands cris sa pitance quotidienne de pain et de jeux du cirque, *panem et circenses*. Remplir son ventre et repaître ses yeux de la vue du sang, c'était sa principale préoccupation. Le volcan grondait, fumait, crachait sa lave, et le peuple dansait tout autour.

Alors un moine gaulois, nommé Salvien, se dressa sur son rocher de Lérins, où il passait son temps dans la prière et l'étude. Debout au milieu des flots, il voyait les folies du monde déferler autour de lui, plus violentes que les vagues de la Grande Bleue. Frémissant d'indignation il prit son stylet et écrivit cette épitaphe d'une ironie

vengeresse pour le tombeau où descendait la gloire romaine : « *Populus romanus moritur et ridet*, le peuple romain se meurt et il rit. »

Quand on considère les mœurs de nos jours, ne peut-on dire que l'humanité, elle aussi, se meurt en riant ? Et l'on se demande si, bientôt, un historien, errant parmi les ruines fumantes de nos cités, n'inscrira pas sur un chapiteau ou sur un fût de colonne brisée cette épitaphe de notre siècle : L'Europe est morte dans un éclat de rire ?

Le rire d'un moribond fait mal. Ce ne peut être que le délire d'un fou, un accès de gaîté macabre entre deux râles. Mais n'est-ce pas ce rire que nous entendons dans le tourbillon festoyant, val-sant et de plus en plus endiablé de notre société, rire entrecoupé de sanglots et qui pourrait bientôt finir dans le grand hoquet de la guerre et de la mort.



Toutefois Salvien ne désespérait pas, et, par delà la nuit qui tombait lentement sur Rome, il saluait une immense aurore, une société régénérée, issue de la conversion des Barbares.

Eh bien, nous non plus, nous ne devons pas désespérer, car, quelles que soient les ténèbres qui envahissent le monde, il y a toujours des aurores pour les fils de la lumière. Le divin soleil qui plonge à l'horizon du soir reparaît chaque matin à l'horizon opposé avec sa beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, versant des torrents de clarté sur la chrétienté qu'il rajeunit.

Et non seulement nous devons espérer, mais

nous devons travailler à la réalisation de notre espérance et à la reconstruction de la cité de Dieu. Espérer, travailler, reconstruire, voilà notre mission, à nous chrétiens, abonnés de la lumière et de la vie. Espérer, travailler, reconstruire, voilà l'histoire de l'Église, l'éternelle recommenceuse, à travers les siècles.

Dans l'étude précédente, nous avons vu de quelles calamités la crise de la foi menace notre génération. Mais nous avons vu aussi à la lumière de l'Évangile, et sous le signe de sainte Thérèse, quel paratonnerre nous avons dans la prière pour écarter la foudre. Maintenant, nous allons étudier la crise de la morale à la même lumière, sous le même signe, avec les mêmes craintes et les mêmes espérances ; car, si le déluge ne cesse de monter, nous avons une arche dont notre sainte Carmélite tient le gouvernail ; nous avons mieux encore, nous avons le pouvoir de faire lever l'arc-en-ciel qui nous préservera du déluge de feu et de sang, mérité par les sociétés sans Dieu.

Pas de morale sans Dieu.

Pour guérir une maladie, il faut en connaître la cause qui permet d'en découvrir le remède. La cause de la crise de la morale, c'est la crise de la foi. C'est l'irréligion qui engendre l'immoralité.

Toute loi suppose un législateur. La morale est une loi qui gêne la passion, et qui, précisément, en tant que morale, n'a pas de force armée pour veiller à son exécution. Mais, à défaut de gen-

darme, elle doit avoir pour elle au moins l'autorité d'une signature. L'homme qui sent gronder la passion dans son cœur et dans ses sens voudra savoir au nom de qui et de quoi on lui commande de la réprimer. Il voudra voir la signature au bas du décret qu'on lui oppose, et il en a le droit, car c'est bien le moins qu'il sache à qui il doit obéir, et sur quel autel il doit immoler son cœur.

Si la loi porte le nom de Dieu, et si l'intéressé reconnaît ce Dieu comme son auteur, s'il le respecte comme son maître, s'il le craint comme son juge, s'il l'aime comme son père, en un mot, s'il est sincèrement et profondément religieux, il s'inclinera devant ce nom auguste, il dira au plus fort de la tentation : « Silence, mon cœur ! Silence, mes lèvres ! Silence, ma passion et mes sens ! Dieu parle, il est mon maître, et je lui obéis. »

Mais si ce décret ne porte pas le nom de Dieu — et c'est le cas de la morale laïque, du devoir abstrait et purement philosophique — ou si ce nom ne dit rien à l'esprit ni au cœur de l'intéressé, il prendra votre papier, le déchirera et vous en jettera les morceaux à la figure, en vous disant qu'une loi sans législateur n'est pas une loi, et surtout qu'une loi suprême, telle que la loi morale, sans un législateur suprême, tel que Dieu, n'a aucune obligation dans cette vie ni aucune sanction dans l'autre. La logique sera ici d'accord avec la passion et la renforcera.

Il vous dira encore avec raison : « Tous les hommes sont mes égaux par nature, par leur sujétion à l'erreur, à la maladie et à la mort. Aucun n'a donc le droit de me commander et de pénétrer

dans le for intérieur de ma conscience. Aucun ne peut mettre la main sur mon cœur et lui dire : « Ne bats pas si vite. Refoule ces larmes. Étouffe ces soupirs. Arrache cette fibre saignante de tes affections dangereuses ou coupables. » Seul, celui qui aurait créé mon cœur, s'il existait, pourrait me demander ces sacrifices, que seul il pourrait me donner la force d'accomplir. Mais puisqu'il n'existe pas, comme vous me l'avez enseigné, ô mes maîtres, je n'ai pas de supérieur. Ma loi à moi c'est mon bon plaisir, c'est ma passion. Ni Dieu, ni maître ! » Tout cela est fort sensé et voilà comment l'athéisme conduit logiquement à l'anarchie et à l'immoralité.

Et voici un autre fait qui montre combien la religion est nécessaire à la rectitude et à la beauté de la vie. Alors même que nous aurions assez de raison ou de foi pour admettre l'autorité du Législateur, aurions-nous assez de force morale pour obéir à la loi quand elle est contraire à notre passion ? Ah ! la passion est violente et nous sommes faibles ! Avec la lumière qui éclaire l'esprit, il faut la grâce qui soutient la volonté. C'est Dieu qui l'accorde à la prière, mais comme l'athée repousse systématiquement la prière et la grâce qui en découle, il reste seul désarmé entre la voix éraillée de sa conscience qui n'a aucune autorité, si elle n'apparaît pas comme la voix de Dieu, et les hurlements de ses passions qui cherchent à l'entraîner, comme s'en plaignait saint Augustin, « par sa robe de chair ». Elles lui crient : « Allons, viens avec nous ; embarquons-nous pour Cythère où Vénus nous appelle. » Et il s'embarque pour

l'île de volupté. Et vogue la galère ! Et à diable vat !

L'idée de Dieu est nécessaire à la sainteté du mariage. Sans doute l'amour mutuel des époux est une garantie naturelle de leur fidélité. Mais il ne suffit pas ; il faut qu'il trouve au-dessus de lui la force de résister aux tentations. La fleur d'amour est bien jolie, mais elle est bien frêle, quand elle ne plonge ses racines que dans la chair et le sang. Elle ne survit pas toujours aux tièdes haleines printanières qui l'ont fait éclore ; elle n'atteint pas toujours la saison des fruits, « le temps des cerises », comme dit la chanson. Elle se dessèche au vent de l'égoïsme. Il faut que vous passiez sur elle pour la vivifier, ô brises de la grâce ; que vous tombiez sur elle pour la rafraîchir, ô rosée de la prière ; que vous lui donniez votre splendeur, ô rayons du soleil éternel.

L'idée de Dieu n'est pas moins requise pour maintenir la justice et la loyauté dans les rapports des hommes, dans le commerce, dans l'industrie, dans la gestion des finances publiques et privées. La simple notion du devoir abstrait, sans l'obligation que lui confère l'autorité d'un maître transcendant, ne suffit pas. L'abstraction n'est comprise en matière de morale que des vieux philosophes aux sens rassis qui, tranquillement assis à leur bureau, s'amuse à construire de petits systèmes métaphysiques, aussi branlants que leurs vieilles dents dans leurs gencives.

L'impératif catégorique c'est de la philosophie en chambre pour les Kant attardés. Mais il s'évanouit au grand air de la vie. Les systèmes fondés sur la seule abstraction s'écroulent comme châteaux

de cartes au premier vent des passions. La pauvre bonne femme qui obéit à Dieu a plus de philosophie sous son bonnet que le vieux philosophe derrière ses lunettes d'or, parce que Dieu c'est la vérité et la vie. L'abstraction est stérile ; son giron sénile n'a jamais enfanté une vertu que sur le papier, jamais sauvegardé une pureté en péril, jamais suscité un dévouement ni un sacrifice, jamais empêché une débauche ni un vol ni une violence.

Et voilà comme une société sans Dieu devient fatalement une société sans mœurs, et comment l'immoralité est directement proportionnelle à l'irréligion. Le spectacle que nous offre le monde de nos jours en est la preuve.

Déliquescence des mœurs et criminalité.

Il y a toujours eu des vices et des scandales. Nous connaissons les infamies qui s'épalaient dans les fêtes orgiaques de l'Orient, de la Grèce et de Rome, sous le nom de Saturnales, de Bacchanales, de Lupercales et de Priapées, dans les nuits de Corinthe et de Babylone, sur les rives voluptueuses de Lesbos et de Cythère, dans les festins d'Héliogabale et de Caracalla, sur les théâtres où s'exhibait l'histrion impérial Néron. Je ne crois pas que nous ayons atteint, du moins sur toute la ligne, l'abjection des mœurs païennes, mais il semble bien que nous l'ayons égalée et même dépassée sur plusieurs points. Le dévergondage des mœurs a atteint avec l'impiété, et grâce à elle, un étiage inconnu

jusqu'ici au moins dans les sociétés chrétiennes.

Tout d'abord la carence de l'autorité divine a fait surgir des théories essentiellement dissolvantes. On revendique, sous des noms fallacieux, de prétendus droits de la nature qui ne sont que des licences, droit de vivre sa vie, c'est-à-dire de mépriser celle des autres, droit à l'amour libre, c'est-à-dire droit de profaner l'amour et d'en changer comme de chemise, droit au divorce, à l'adultère, à la restriction de la natalité, c'est-à-dire au sabotage de la famille, et, en contradiction flagrante avec ces droits égoïstes, le droit monstrueux pour l'État de s'immiscer dans le mariage, de faire de la famille un haras, de l'homme un animal reproducteur, de le soumettre d'office et par la force à l'eugénisme et à la stérilisation, pratiques honteuses récemment condamnées par le Pape et, dans le pays même où on les préconise, par la noble protestation des évêques d'Allemagne.

Des ouvrages soi-disant philosophiques, des revues soi-disant médicales, des congrès soi-disant scientifiques développent ces théories et les répandent dans les masses. Et c'est sous couleur de santé publique et de pureté raciale qu'on les applique çà et là.

Les passions qui entraînent l'homme au vice sont déjà assez violentes. Si on y ajoute une propagande d'idées et de systèmes qui s'efforce de les légitimer, rien ne va plus, rien ne peut plus en endiguer le torrent.

A ces enseignements s'ajoutent des excitations moins scolastiques qui ont plus d'emprise sur la foule. Nous avons en France une littérature fai-

sandée, vaste champ d'épandage aux relents pestilentiels, que l'étranger ne nous envie pas, dont il nous a souvent fait honte, en refoulant sa fange vers nos frontières. Le roman décrit des amours de fauves à face humaine auxquels le cinéma et le théâtre donnent le mouvement, la parole et la vie. Dans nombre de salons, la conversation est au diapason des mœurs, émaillée de grivoiseries, pimentée de sous-entendus équivoques, épicée de propos égrillards, à peine gazés d'un peu de malice et d'esprit.

La polissonnerie court les rues. De nombreuses affiches sur les murs, rien que par leurs titres, sont des provocations à la luxure, on pourrait presque dire des attentats à la pudeur. Les plages à la mode sont un étal de chair humaine, sous couleur de bains de soleil et de sport hygiénique. Le nudisme est une invitation à la valse du stupre, à effaroucher la vertu d'un garde champêtre. L'Esprit immonde dont parle l'Évangile se promène en roi par le monde, conduisant en laisse la *Bestia* de l'Apocalypse, qu'il montre pour rien aux badauds et aux pervers.

Partout où fléchit l'idée de Dieu, la désorganisation de la famille va en s'aggravant. Que de faux ménages qui se dénouent comme ils se sont noués par un caprice, avec cette différence que le premier était fait de sourires et de serments d'amour plus ou moins mensongers, tandis que le second éclate en haines et en malédictions très sincères ! Que de remariages de divorcés qui ne sont que des adultères patentés ! Les belles promesses de fidélité, jurées à l'heure exultante des fiançailles, s'en-

volent par les portes et fenêtres largement ouvertes de l'amour libre.

Que deviennent les enfants dans ces tristes foyers ? Trop souvent fruits du vice, toujours ses témoins dès le bas âge, ils n'ont que du mépris, quand ce n'est pas de l'aversion, pour des parents dont ils connaissent les misères intimes, les querelles et les haines. Et arrivés à leur tour à l'âge des passions, ils marchent sur leurs traces et vont ordinairement plus loin. Et nous avons ainsi des générations d'apaches, et la société deviendra une jungle où l'homme sera un tigre pour l'homme.

Les drames du poison, du vitriol, du poignard, avec accompagnement de coups de pistolet, sont le dénouement ordinaire de l'inconduite. La criminalité proprement dite, celle du vol et du meurtre, va croissant avec les progrès de l'éducation sans Dieu. Quand on découvre un assassinat, le proverbe populaire dit : cherchez la femme. Mais cela veut dire : cherchez la luxure, et moi je dis : derrière la luxure, cherchez l'irréligion. C'est par l'irréligion que la décomposition morale bat son plein dans la famille comme dans la société et attire les châtements divins.

La dénatalité, la famille et la patrie.

Dans nombre de foyers la vie se mesure au compte-goutte. Sans doute il y a dans les conditions de la vie matérielle des difficultés cruelles qui rendent pénible l'accomplissement du devoir conjugal. Mais pénible n'est pas impossible. Le devoir

est toujours possible avec l'esprit chrétien et la grâce de Dieu. Mais, en la carence de l'esprit chrétien, c'est d'ordinaire l'égoïsme qui prédomine et qui est la cause de la dénatalité. On ne veut plus d'enfants pour n'avoir pas à renoncer à un train de vie qui flatte la vanité et les sens, pour avoir plus de bien-être et de luxe. On trouve que le berceau est un meuble encombrant et coûteux. On n'en fait pas l'emplette ou bien, quand il a servi une ou deux fois, on le relègue au grenier. Monsieur lui préfère une auto de grande marque et Madame une rivière de diamants ou un collier de perles.

La patrie en souffrira : mais qu'importe ! Il faut bien que l'on s'amuse, n'est-ce pas ? Plus de bras pour cultiver sa terre : qu'importe ! Plus de poitrines pour la défendre : qu'importe ! Après nous le déluge ! Pauvre patrie ! c'est elle qui payera. L'égoïsme révolutionnaire la veut supprimer : l'égoïsme bourgeois la lui sacrifie.

Un des meilleurs moyens pour une nation d'éviter la guerre c'est d'avoir de nombreux enfants. Par eux elle est forte et, si elle est forte, elle sera redoutée et respectée. Ses voisins ne l'attaqueront pas ; ils connaissent le proverbe : « Qui s'y frotte s'y pique. »

Un docteur allemand, Rommel, a écrit cette parole terriblement vraie : « Quand une nation grandissante en coudoie une clairsemée qui, par suite, forme un centre de dépression, il se produit un courant d'air vulgairement appelé « invasion », phénomène pendant lequel la loi et la morale sont provisoirement mises de côté. » L'effondrement de la natalité provoque fatalement la guerre et

amène la défaite et la disparition d'un peuple.

Ce fut le cas de l'empire romain. Il sacrifia ses enfants au Moloch du plaisir et fut obligé, pour défendre ses frontières et maintenir son autorité dans le monde, de recourir à des mercenaires. Or, quand les mercenaires deviennent conscients de leur force et de la faiblesse de la nation qui achète leur service, ils se retournent contre elle ; ou ils désertent, ou ils font cause commune avec l'ennemi. Des Romains auraient défendu Rome de tout leur cœur, tandis que des Thébains, des Gaulois, des Germains, n'avaient aucun goût de se sacrifier pour elle et de combattre leurs frères, les Barbares.

La France voudrait-elle illustrer cette thèse en lui fournissant un nouvel argument par sa chute ? On le dirait en vérité. Avant la guerre de 1870, elle comptait plus d'un million de naissances par an. Le nombre en diminue constamment de nos jours. Dans peu d'années, nous n'en aurons plus que 500.000 et, dans un demi-siècle, si la dénatalité se poursuit à la même cadence, la France n'aura plus que vingt-cinq millions d'habitants, à côté de nations aux dents longues qui en auront le double ou le triple. Une petite nation qui a un joli pays et de grandes richesses est une irrésistible tentation et une proie assurée pour un peuple fort qui a faim. Or, il y a, non loin de la France, des peuples qui ont un appétit formidable. Plus de colonies pour elle ; elle ne pourra plus les exploiter. Le Japon aura l'Indo-Chine. D'autres pays qui ont besoin d'expansion se partageront l'Algérie et notre magnifique domaine africain. Et

pourquoi s'arrêter en si beau chemin, quand on ne trouve plus d'armée devant soi capable de repousser l'invasion ? Nous savons fort bien celles de nos provinces sur lesquelles certains de nos voisins ont jeté leur dévolu. Superbe gâteau des rois à se partager entre amis ! Et je crois voir le prophète sortir de sa tombe et nous dire ce qu'il disait jadis à son peuple : Tu l'as voulu, ô Israël, « ta perdition vient de toi : *Perditio tua Israel !* » Une frontière de berceaux vaut mieux qu'une frontière de baïonnettes.

Voilà un problème social sur lequel la petite Sœur Thérèse jette une lumière inattendue. Oh ! elle ne vient pas nous faire une belle conférence sur les méfaits du malthusianisme. C'est là un mot barbare qu'elle ne connaissait peut-être pas. Mais sa naissance elle-même nous est une leçon de choses. Elle était la neuvième enfant d'une famille profondément chrétienne. Si ses parents avaient été des égoïstes, ne recherchant que leur bien-être, s'ils s'étaient arrêtés en chemin dans l'accomplissement du devoir conjugal qui est à la fois religieux et patriotique, nous n'aurions pas eu notre sainte Thérèse, et c'eût été un grand malheur pour la France et pour toute la chrétienté.

Pour combattre ce fléau, il faudrait remonter à sa cause. La crise de la natalité est une crise de moralité. On a proposé bien des remèdes, dont quelques-uns seraient excellents, s'ils étaient appliqués d'une manière intelligente ; mais ils ne l'ont pas été jusqu'ici. Le fussent-ils, ils ne suffiraient pas. Il faut inculquer aux foules l'idée du devoir et du sacrifice. Mais cette idée suppose celle de

Dieu. Que Dieu rentre donc dans les foyers, et les berceaux refleuriront comme par enchantement.

L'enseignement universitaire en France.

Les lois sectaires par lesquelles la Franc-Maçonnerie a fermé un grand nombre d'écoles catholiques et imposé un enseignement soi-disant neutre, mais officiellement athée, ont été une cause très active de démoralisation pour l'âme sans défense de l'enfant. Plusieurs des plus fougueux laïciseurs ont d'ailleurs reconnu l'impuissance radicale de l'athéisme à construire et à faire accepter une morale efficace.

Mais, avant de constater les tristes fruits de l'école sans Dieu, la loyauté nous fait un devoir de reconnaître que, à côté des professeurs, des instituteurs et des institutrices qui professent ou même enseignent l'athéisme, il en existe un certain nombre dans l'Université qui ont gardé et qui rayonnent inconfusiblement la foi chrétienne. S'ils ne peuvent enseigner la religion, ils montrent qu'ils la respectent et s'efforcent d'élever le niveau moral de leurs élèves, tout en observant une neutralité dont leur statut professionnel leur fait une obligation.

Un groupe de ces professeurs fut fondé en 1911 par Joseph Lotte. Leur trait d'union s'appela d'abord le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*. Lotte et Péguy y publiaient des articles d'une haute inspiration chrétienne, lorsque la mort vint, pendant la guerre, leur arracher la

plume des mains. Ce bulletin a pris en 1929 le nom de son fondateur. Le *Bulletin Joseph Lotte* reflète l'esprit profondément religieux de ses rédacteurs et de ses lecteurs. Le *Comité d'Union des Catholiques de l'Enseignement public* dont il est l'organe a un prêtre de Saint-Sulpice, M. Paris, pour aumônier. Il organise chaque année depuis 1922 des *Journées universitaires* dont les membres se réunissent pour prier ensemble et discutent des questions qui intéressent leur foi catholique.

Nous devons également signaler l'important *Groupement d'instituteurs et institutrices catholiques de l'enseignement public*, qui a pour organe un *Bulletin national*, publié chez Beauchesne, et qui s'inspire aussi nettement de l'esprit de l'Évangile.

En 1916, de vaillantes femmes, séduites par l'héroïne du roman de René Bazin, *Davidée Birot*, résolurent d'imiter son attachement au devoir quotidien, sa charité humble et courageuse et sa droiture dans la recherche de la vérité. Elles lui empruntèrent son nom ; elles le donnèrent comme titre à la lettre-circulaire qui les unissait et qui s'est développée au delà de toute prévision. C'est aujourd'hui le Bulletin très intéressant, et très répandu « *Aux Davidées* », qui exprime, entretient et élève leur idéal.

Elles auraient le droit de prendre pour devise le mot de saint Paul : *ministerium meum honorificabo*, je ferai honneur à mon ministère, car elles s'efforcent de ne le céder à personne sur le terrain du devoir professionnel, tout en gardant à Dieu la première place dans leur cœur et dans leur vie. Elles y ont d'autant plus de mérite qu'en se mon-

trant fièrement humbles chrétiennes, elles savent que, bien souvent, elles se coupent l'accès à l'avancement.

Il existe quatre autres groupements qui, sans être spécifiquement religieux, répudient énergiquement l'idée révolutionnaire et comptent parmi leurs membres d'assez nombreux catholiques :

1° *La Fédération nationale des groupements professionnels d'instituteurs*. Adhérents : 20.000. Organe : *l'École publique* ;

2° *L'Union corporative des Instituteurs*. Organe : *l'École française* ;

3° *Les Jeunes Instituteurs et Savants de France*. Organe : *l'Éducation nationale* ;

4° *L'Union nationale des Membres de l'Enseignement*. Fondateur : M. Jacques Chevallier, professeur de philosophie à l'Université de Grenoble.

Plusieurs éminents universitaires, tels que MM. Jean Guiraud, ancien professeur d'histoire à l'Université de Besançon ; Gilson, professeur au Collège de France et Maurice Blondel, professeur de philosophie à l'Université d'Aix, sont aussi connus pour la sincérité de leurs sentiments chrétiens que pour la haute valeur de leurs œuvres scientifiques.

Cependant, de l'excellent esprit personnel qu'un certain nombre de maîtres apportent à leur enseignement, il ne faudrait pas conclure que l'esprit de l'École officielle en général est excellent et même inoffensif. Et cela pour plusieurs raisons que MM. Gilson et Jean Guiraud (*La Croix*, 19 janvier 1935) ont clairement exposées.

La première est que les maîtres chrétiens ne sont

qu'une petite minorité en face du *Syndicat* (dit) *national* qui est socialiste et de la *Fédération unitaire*, qui est communiste : deux groupements où foisonnent par milliers des athées violemment antireligieux et révolutionnaires.

La seconde raison est que ces athées violent ouvertement pour la plupart la neutralité, en attaquant la religion devant leurs élèves, tandis que les maîtres chrétiens sont tenus de l'observer, d'abord par loyalisme universitaire, puisqu'ils en ont pris l'engagement en acceptant leurs fonctions ; ensuite par respect pour les consciences sans défense des enfants que leurs parents juifs, protestants ou libres penseurs n'envoient à l'école que parce qu'ils comptent sur cette neutralité ; et enfin, en raison de la surveillance étroite exercée sur eux et qui, légalement, ne pourrait tolérer le moindre prosélytisme religieux.

M. Gilson écrit judicieusement : « Ne croyons pas qu'un catholique qui entre dans l'enseignement de l'État, y fasse pénétrer le catholicisme avec lui... Une école catholique est faite pour donner un enseignement catholique ; une école de l'État est faite, en principe, pour donner un enseignement qui soit neutre ; si vous y entrez, vous devez observer la règle du jeu.

« Mais, direz-vous, les autres ne l'observent pas ! Justement, vous catholiques, l'observerez, et c'est pourquoi la partie ne sera jamais égale entre vous et vos adversaires. Eux peuvent dire qu'ils ne croient à rien, parce que cela est rationnel, objectif et neutre ; mais vous, vous ne pouvez pas professer en classe qu'il faut suivre l'enseignement

de l'Église, parce que ce serait une atteinte « intolérable » à la liberté de conscience des enfants et des familles qui vous les confient.

« Je ne vous dis donc pas de ne pas entrer au service de l'État ; j'y suis moi-même ; je vous demande simplement, si vous y entrez, de ne pas décorer votre activité du titre d'apostolat catholique ; car vous serez un catholique professeur, mais non pas un professeur catholique, et ce n'est pas la même chose. »

M. Guiraud qui cite M. Gilson partage son avis, mais il y apporte deux légers tempéraments. Il fait remarquer que la neutralité n'interdit pas à un maître chrétien de prêcher par son exemple, en pratiquant sa religion sans respect humain comme sans ostentation ; et ensuite que, dans les hautes classes de l'enseignement secondaire, devant des intelligences capables de réagir, la loi de neutralité peut « se détendre quelque peu ».

Mais le bien que font ainsi des « catholiques professeurs » est fort restreint dans l'immensité de l'enseignement universitaire, et ne peut neutraliser le virus de l'athéisme officiel. Il ne doit surtout pas servir de prétexte pour proclamer que l'enseignement libre est inutile et qu'on pourrait fermer les écoles chrétiennes. Nous allons voir en effet quel mal fait l'éducation sans Dieu.

École sans Dieu, école d'apaches.

Le plus grand mal de notre époque, le ver rongeur de la société, c'est l'école sans Dieu, car, de l'aveu d'un grand nombre de ses plus fameux

souteneurs que nous citerons, elle ne peut former que des générations d'apaches.

Dans certains pays, comme la Russie et le Mexique, l'athéisme à l'école est poussé jusqu'au blasphème et à la haine de Dieu. On y enseigne aux enfants que la religion est une sorcellerie grossière, et une tyrannie criminelle, que les prêtres font peser sur les esprits faibles. On leur apprend à briser les crucifix et à fusiller les icones. Des gravures imprimées à Moscou, avec l'*imprimatur* des Soviets, nous montrent des adolescents un genou à terre tirant sur ces fétiches.

En France, l'école laïque de Jules Ferry et de Paul Bert, de Compayré, de Buisson et de Combes, est officiellement neutre, mais cette neutralité est une hypocrisie, comme l'ont reconnu plusieurs forcenés, enfants terribles de la Franc-Maçonnerie. L'impiété n'est pas de service commandé, mais elle a été encouragée par certains ministères et tolérée par les autres. Parfois, sur les plaintes indignées des parents, on a fait semblant de sévir contre les imprudents qui exagéraient, mais, d'ordinaire, on ne faisait que les déplacer et souvent, avec de l'avancement. Certains couplets infâmes sur *le Christ à la voirie* et *la Vierge à l'écurie* et des sarcasmes voltairiens contre la Pucelle d'Orléans, retentissent encore douloureusement au fond de nos mémoires.

La neutralité, même en la supposant sincèrement observée, serait déjà antireligieuse et malfaisante, car, pratiquement, taire le nom de Dieu, c'est le nier. Il y a de ces silences qui sont éloquents et compris de tout le monde.

Le libre penseur Henri Maret écrivait : « *Ne pas enseigner la foi, c'est la nier. Personne ne s'y trompe, pas même les enfants.* » Il disait encore : « *La neutralité dans l'enseignement est une de ces énormes balourdises qui sont la spécialité de notre époque. Demander à un instituteur ou à un professeur d'être neutre, c'est exactement comme si, lorsqu'un orateur monte à la tribune, vous lui disiez : « Vous savez, parlez à votre aise, mais déclarez que vous vous en fichez pas mal et que vous n'avez aucune opinion sur le sujet que vous traitez... La neutralité, c'est de la tartuferie au 17^e degré.* »

Le socialiste Marcel Sembat a écrit lui aussi : « *Donner à l'enfant des connaissances sans lui enseigner la foi, c'est la lui ôter. L'école sans Dieu est l'école contre Dieu. Nous n'y pouvons rien. C'est la force des choses.* »

L'inspecteur Dufrenne : « *La conséquence... de ce même enseignement (laïque et neutre) sera de rendre impossible la croyance en Dieu.* »

Le recteur d'académie Payot : « *La neutralité est impossible ; il est impossible à un esprit affranchi des religions confessionnelles de prononcer un mot qui soit vraiment neutre.* »

D'autres pontifes de l'école laïque ont reconnu, en des heures de lucidité et de franchise, que la neutralité n'avait été inventée et insérée dans la loi que pour endormir les inquiétudes ou les indignations des familles chrétiennes encore nombreuses, et qu'il était temps de laisser tomber ce masque.

Le plus retentissant de ces aveux est celui du

F. . Viviani, ministre franc-maçon : « *On vous parle de la neutralité scolaire. Mais il est temps de dire que cette neutralité n'a jamais été qu'un mensonge diplomatique et une tartuferie de circonstance. Nous l'invoquions pour endormir les scrupuleux ou les timorés. Mais maintenant il ne s'agit plus de cela. Jouons franc jeu. Nous n'avons jamais eu d'autre dessein que de faire une université antireligieuse d'une façon active, militante, belliqueuse.* »

Viviani est encore plus célèbre par cette tirade qu'il laissa tomber le 8 novembre 1906 du haut de la tribune et qui révèle sur un ton satanique le but encore plus satanique poursuivi par la Franc-Maçonnerie dans la laïcisation de l'enseignement :

« *La troisième République a appelé autour d'elle les enfants des paysans et des ouvriers, et, dans ces cerveaux obscurs, dans ces consciences enténébrées, elle a versé peu à peu le germe révolutionnaire de l'instruction.*

« *Cela n'a pas suffi. Tous ensemble, par nos pères, par nos aînés, par nous-mêmes, nous nous sommes attachés dans le passé à une œuvre d'anticléricalisme et d'irréligion.*

« *Nous avons arraché les consciences humaines à la croyance. Lorsqu'un misérable, fatigué du poids du jour, ployait les genoux, nous l'avons relevé, nous lui avons dit que, derrière les nuages, il n'y avait que des chimères. Ensemble, et d'un geste magnifique, nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus ! Voilà notre œuvre, notre œuvre révolutionnaire.* »

C'était l'époque où Jaurès disait aux libres pen-

seurs de la Chambre qu'après avoir fait taire la chanson qui endormait la douleur humaine, ils devaient lui substituer l'idéal plus substantiel du socialisme. C'était l'heure des magnificences oratoires et des délires poétiques qui, sous la conduite de Viviani et de Jaurès, emportaient les Titans de l'incrédulité à l'assaut des étoiles.

Mais quelle conclusion et quelle consolation les ouvriers, à commencer par les enfants, ont-ils tirées de ces dithyrambes ? Tout simplement et très logiquement, que, s'il n'y a ni Dieu, ni ciel, ni enfer, il n'y a pas de loi morale, car toute loi suppose un législateur et des sanctions ; par suite que l'homme n'a qu'un but ici-bas, arracher à la vie quelques lambeaux de jouissance, par n'importe quel moyen, débauche, vol ou assassinat, et que le droit et le devoir sont d'effrontés mensonges. Il s'ensuit que, logiquement, l'école sans Dieu ne peut qu'accroître l'immoralité et la criminalité.

Sans doute certains enfants devront à un tempérament plus rassis et à une mentalité plus honnête, héritage de nombreuses générations chrétiennes, de ne pas tirer toutes les conséquences désastreuses de l'athéisme. Mais ceux dont le naturel est plus fougueux et les instincts plus pervers, n'ayant aucun frein spirituel qui les retienne, dès qu'ils seront jetés dans la vie et grisés par l'air de la liberté, glisseront vite sur la pente du vice et du crime. Et ce sera le fruit de l'enseignement athée reçu à l'école.

Déjà vers 1895, dans son beau livre : *Les Prisons de Paris*, M. Guillot, ancien juge d'instruction, montrait par des statistiques très serrées que

depuis une vingtaine d'années, c'est-à-dire depuis la fondation de l'école athée, la criminalité avait quadruplé, passant de 5.000 à 20.000 jeunes vauriens.

« Il ne peut échapper à aucun homme sincère, écrivait-il, quelles que soient ses opinions, que cette effrayante augmentation de la criminalité chez les jeunes gens a coïncidé avec les changements apportés dans l'organisation de l'enseignement officiel. Ce doit être pour la conscience de ceux qui ont cru trouver le progrès dans cette voie nouvelle, un lourd souci que de voir la génération actuelle se distinguer par sa perversité brutale. » Il serait difficile de dresser en des termes plus modérés un réquisitoire plus sévère contre les législateurs de l'école laïque.

Vers la même époque, l'astronome Camille Flammarion écrivait : « Les gouvernements, quels qu'ils soient, font fausse route en supprimant systématiquement l'idée de Dieu dans leurs manuels d'éducation. Il serait difficile d'être plus sot que nos modernes professeurs d'athéisme. Il n'y a pas de conscience sans un idéal divin. On a semé cette graine de matérialisme depuis vingt ans surtout et on récolte aujourd'hui des *apaches* et des *anarchistes*. »

Malheureusement les législateurs de l'école athée et leurs successeurs semblent bien incapables du remords que leur supposait généreusement M. Guillot. Depuis 1895, la criminalité a encore monstrueusement augmenté. Ils voient d'un œil sec les crimes se multiplier et, dans toutes les législatures depuis quarante ans, loin d'amender

les lois sectaires, qu'ils appellent laïques, ils les déclarent lois fondamentales du régime et *intangibles*.

S'il n'y avait que les catholiques à dénoncer les méfaits de l'éducation sans Dieu, on pourrait peut-être les soupçonner de partialité ; mais nous avons les aveux d'un grand nombre d'incroyants. Si nous disions que l'école laïque officielle, est une pépinière d'apaches, on pourrait y voir un propos de réactionnaires contre une institution d'État ; mais ce sont, si étrange que cela paraisse, les fondateurs eux-mêmes et les parrains de l'enseignement athée qui parlent ainsi.

Un professeur de philosophie dont l'autorité est encore grande dans l'Université, Alfred Fouillée, qui était cependant positiviste, a écrit : « *L'école sans Dieu est une des causes principales de la criminalité croissante dans la jeunesse.* » Comment expliquer cet aveu de la part d'un incroyant, sinon par l'évidence des méfaits qui ont écœuré son honnêteté ?

On n'a pas oublié les tragiques exploits de la bande à Bonnot (Carouy, Garnier, Raymond « la Science », etc.). Un avocat fort peu clérical, Zévaës, chargé de défendre aux assises l'un de ces assassins, ne craignait pas de remonter à la source de leurs crimes. Il s'écriait : « Est-ce que nous n'avons pas tous une part de responsabilité dans les actes que ces hommes ont commis ? Carouy fut un croyant, c'est-à-dire un homme qui avait besoin de se rattacher à une autorité morale. Et, sans reprendre ici la phrase désormais célèbre dans laquelle un homme d'État français disait que

« nous avons éteint les lumières du ciel », est-ce que nous ne nous sommes pas efforcés de détruire toutes les bases de la croyance ? *Est-ce que nous ne nous sommes pas penchés sur les hommes qui étaient à genoux pour leur dire : « Derrière le ciel que vous implorez, il n'y a que des chimères » ? On a dit que l'anarchie était la philosophie de la misère, moi je dis que c'est la misère de la philosophie. »*

Mais alors, radicaux et socialistes, pourquoi vous obstinez-vous à enseigner, avec l'irréligion, l'anarchie qui menace vos coffres-forts et vos vies ?

Un des plus forcenés laïcisateurs de l'école, vénérable vénéré dans toutes les Loges, directeur de la très maçonnique Ligue des Droits de l'homme et du citoyen, le F. . . Ferdinand Buisson, faisait dans *L'Action nationale* (décembre 1908, p. 12 à 17) certaines déclarations importantes sur son œuvre scolaire : « C'est l'expérience la plus hardie que jamais peuple ait faite sur lui-même (*la Russie et le Mexique sont allés depuis lors beaucoup plus loin*), car nous nous sommes privés de ce résidu impalpable de religiosité diffuse, que la petite démocratie helvétique et la grande république américaine ont soigneusement gardé. »

Voilà pour le dogme que l'on chasse, mais la morale que l'on prétend encore enseigner, que vaut-elle ? Buisson avoue ingénument qu'elle laisse à désirer : « *Combien est encore rudimentaire et dérisoire, malgré nos soins et tant de millions, l'éducation morale donnée par la nation à la masse de ses enfants !...* Le dernier rapporteur du budget l'a dit justement : « Chez nous l'enfance est mora-

lement abandonnée. » Cela est vrai, à la lettre, de l'adolescence ouvrière et paysanne. »

Et que devient cette adolescence au sortir de l'école ? C'est ici le bouquet de l'article du F. . . Buisson. « Le rêve est brutalement interrompu par la vie réelle qui commence : c'est celle de l'atelier pour le travail, celle du cabaret et de la rue pour la distraction. Il s'en dégage une force infinie de contre-éducation qui défait en quelques mois l'œuvre frêle de l'école. Elle les enlace, les séduit, les grise, les déniaise, hélas ! et trop souvent les corrompt. *Étonnez-vous ensuite que de ces millions d'éducatons tronquées, arrêtées net au moment où commence vraiment celle de nos lycéens, il sorte, la misère et le vice aidant, quelques milliers d'apaches.* »

Le socialiste athée Maurice Allard ne mâchait pas les mots lui non plus quand il faisait à la Chambre, le 20 janvier 1910, cet examen de conscience sur la morale scolaire : « *En tuant Dieu, il est incontestable que vous avez fait disparaître toute morale une et nécessaire. Avouez-le franchement, Dieu tué, il n'y a plus de morale ni une ni nécessaire... Puis (à treize ans) vous envoyez l'enfant à l'usine. Que se passe-t-il alors dans sa petite cervelle ? Avec cette petite cervelle, qui ne peut encore ni réfléchir ni résister, cet enfant devient un apache. Et vous cherchez aujourd'hui les causes de la criminalité ! Mais c'est vous qui faites l'apache !* » (Journal officiel du 21 janvier 1910, pp. 222-223).

Apaches ! Encore des apaches ! On dirait un refrain, et ce sont les Buisson et les Allard, les

grands virtuoses de l'école athée, qui le chantent à la tribune ou dans leurs revues. Il est même difficile de comprendre la mentalité qui les accule à ces aveux.

Et voici un autre examen de conscience encore plus émouvant, que celui d'Allard suggérait à la même époque à un autre anticlérical, Gustave Téry. Professeur de philosophie, parlant de ses élèves, il écrivait : « Je dois l'avouer : tous les ans, lorsque j'achève mon cours de morale (et d'autres professeurs de philosophie m'ont fait la même confidence) j'éprouve le même embarras, pour ne pas dire la même angoisse... Assurément, s'il ne s'agissait que de préparer nos élèves à l'inepte bachot, nous ne serions pas en peine ; mais quand on songe que ces jeunes hommes, qui ne savent rien ou presque rien du monde, vont dans quelques semaines être libres, c'est-à-dire lâchés sans guide dans une société en pleine anarchie, on se demande ce qu'ils deviendront...

« Comme on donne une boussole au marin, on voudrait donner à ces enfants qui partent à la découverte de la vie, une règle de conduite, quelques principes clairs, nets et sûrs.

« Oh ! tant qu'il ne s'agit que d'exposer les divers systèmes entre lesquels oscille depuis trois mille ans la conscience humaine, ce n'est qu'un jeu ; et s'il faut ensuite faire la critique de ces systèmes, démontrer qu'aucun d'eux ne satisfait la raison, rien de plus aisé.

« Mais le moment de conclure est venu. Le professeur doit répondre à cette question simple et terrible : Il faut faire ceci, il faut faire cela, mais

pourquoi faut-il ? C'est à cette heure véritablement émouvante que le professeur sent avec mélancolie toute l'inanité de son œuvre. Il a détruit, mais il est impuissant à reconstruire. Sa critique n'a eu d'autre résultat que d'émietter et de dissoudre dans l'esprit de ses élèves des croyances naïves, irréflechies, mais salubres et fécondes — ce que Vinet appelait « le préjugé du bien ». — Que va-t-il mettre à la place ? Des formules, des mots, rien.

« Allard a raison, et je lui sais gré de l'avoir dit avec cette folle franchise : « Dieu tué, il n'y a plus de morale. » Nous ne sommes plus que des grains de poussière qu'un vent glacé disperse dans la nuit. »

On a dit pompeusement jadis, au beau temps du spiritualisme universitaire de Cousin et de Jules Simon : *« Ouvrir une école, c'est fermer une prison. »* Il faut aujourd'hui déchanter. C'était vrai, et ce l'est toujours, d'une école vraiment chrétienne. Ce l'était déjà beaucoup moins de l'école spiritualiste qui admettait encore Dieu, mais rejetait sa révélation. Ce ne l'est plus du tout de l'école athée. L'ouvrir, c'est ouvrir une prison.

Des prisons ? Il n'y en aura bientôt plus assez pour contenir ces nourrissons de l'école laïque que leurs pères nourriciers, les Buisson, les Allard, les Zévaës, les Gustave Téry, regardaient comme des apaches en herbe. Dès lors, ne vaudrait-il pas mille fois mieux faire en même temps l'économie des prisons et des écoles athées, en fermant celles-ci pour n'avoir pas à ouvrir celles-là ?

Sans doute en théorie. Mais en pratique personne ne songe à abolir directement l'enseignement de

l'État. Ce serait impossible, et il faut être possibiliste. En fait ne pourrait-on pas simplement supprimer le budget des Écoles, quelques milliards, ce qui serait une coquette économie pour les contribuables, et laisser aux communes le soin d'assurer l'instruction de leurs enfants ? Les pères de famille auraient le droit de choisir les instituteurs qu'il leur plairait, à charge pour eux d'en assurer le traitement, comme de bâtir, d'entretenir ou de louer les locaux. Catholiques ou libres penseurs ils ne pourraient refuser de faire ce sacrifice à leurs convictions en faveur de leurs enfants. Ce serait la liberté, et l'on verrait ainsi de quel côté penche la population, vers la religion ou vers l'irréligion.

Où allons-nous ?

En face des scandales qui s'étaient partout, de la corruption des mœurs et des crimes de plus en plus nombreux dont nous menace l'école sans Dieu, on se demande parfois où nous allons. La réponse est malheureusement très simple.

Où allait l'humanité aux jours de Noé, quand Dieu disait d'elle avec dégoût : « Elle est chair, *caro est* » ? Elle allait au déluge qui devait l'engloutir.

Où allaient Sodome et Gomorrhe, quand le ciel s'embrasait sur leurs têtes ? Entraînées par le courant charnel, elles allaient à la catastrophe qui a fait d'elles un désert d'asphalte, de soufre et de désolation.

Où allaient les grands empires de Ninive et de

Babylone, de Thèbes et de Memphis, de Carthage, de la Grèce et de Rome ? A travers les orgies de l'orgueil et de la luxure, elles allaient aux guerres et aux cataclysmes où a sombré la splendeur de leurs civilisations.

Quand Dieu a dit d'une génération : « *Caro est, elle est chair* », c'est un stigmat qui la marque pour la mort. Certes, la chair est respectable ; elle est même destinée à la sainteté et à une gloire éternelle, mais c'est à la condition d'être soumise à l'esprit, soumis lui-même à la loi de Dieu. Associée comme instrument aux œuvres de l'esprit, elle est élevée par lui à des hauteurs spirituelles et en quelque sorte spiritualisée, *corpus spirituale*, comme dit saint Paul. Sur les ailes de la grâce, elle monte encore plus haut, à des hauteurs divines où elle est presque divinisée. Mais si elle absorbe ou étouffe l'esprit, que reste-t-il de l'homme ? Il ne reste qu'elle, il n'est plus que chair, et le déluge de boue devient le déluge de sang.

Tout se paye dans le temps ou dans l'éternité. Tous les crimes sont châtiés tôt ou tard, à moins qu'ils ne soient volontairement expiés par le repentir. Pour les âmes, il y a l'au-delà qui les attend, terrible ou bienheureux. Pour les nations, il n'y a pas d'au-delà : c'est ici-bas que se règle leur compte, car elles n'entrent pas en tant que nations dans l'éternité ; elles n'ont ni ciel à espérer ni enfer à redouter. Leur ciel et leur enfer, leur récompense et leur châtiment, sont sur la terre.

Parmi les fléaux qui s'abattent sur les nations apostates, il en est qui découlent automatiquement de leurs passions et de leurs crimes. Elles se châ-

tient, peut-on dire, elles-mêmes, comme certain personnage de Térence, l'*Héautontimoroumenos*, le Bourreau de soi-même.

C'est évident pour la guerre. Les peuples s'en plaignent et en accusent Dieu, et ce sont eux qui se l'infligent, en s'attaquant les uns les autres, par leur ambition et leur cupidité. C'est le Catoblépas, l'animal monstrueux de la fable, qui dévore ses propres pattes.

C'est aussi évident pour les suites de la natalité. Par elle la patrie se diminue, se rétrécit comme la peau de chagrin de Balzac et, ainsi que nous l'avons vu, il vient un jour où elle est trop faible pour se défendre contre le premier reître qui passe.

Mais ces crimes, en dehors de leur action funeste naturelle, attirent sur la société les châtiments divins, comme jadis, au temps de Noé et de Sodome. Si quelque chose peut même nous étonner, c'est que le feu du ciel, les guerres, les révolutions, les barbaries et tous les tonnerres de Dieu n'aient pas encore anéanti une humanité qui est chair comme celle du déluge et putréfaction comme celle de Sodome.

A la veille de la guerre de 1870, Ernest Hello, un voyant, passant un soir devant les Tuileries, dont les fenêtres, illuminées *a giorno*, laissaient voir des couples de danseurs tournoyer sous la clarté des lustres, tendit la main vers le palais et s'écria, tel un ancien prophète : « Que font donc les Barbares ? Qu'attendent-ils ? » Quelques mois plus tard, les Tuileries flambaient aux applaudissements des Barbares.

Mais est-ce là le sort réservé à la France de

nos jours ? Évidemment, si elle continue à s'éloigner de Dieu. Les plus terribles cataclysmes sont inévitables et même, semble-t-il, imminents, pour les peuples qui rejettent la royauté du Christ. Prenant le même chemin que Sodome, ils aboutissent fatalement au même but, s'ils ne se convertissent. Ce n'est pas un noir pessimisme ni un accès de défaitisme et de neurasthénie qui nous inspire ces craintes. C'est la claire vision des voies ordinaires de la Providence, éclairées par les tragiques lumières du passé. Il peut sembler fastidieux d'en revenir toujours à cette vieille mystique de la Bible et de l'Évangile : mais c'est nécessaire, car le même mal demande le même remède. C'est la conversion sincère des peuples qui peut seule les sauver.

Notre pouvoir : Atomes et grains de blé.

Mais cette conversion est-elle probable ? Dieu seul le sait. Ce qui est certain c'est que nous devons y travailler en nous convertissant nous-mêmes. « Mais, dira-t-on, que pouvons-nous ? Atomes perdus dans la masse du monde social, nous sommes condamnés à l'impuissance et à la stérilité. Ce serait de la fatuité de notre part de nous imaginer que nos actes et nos désirs vont modifier la marche des peuples vers leur destinée fatale et les détourner de la voie bonne ou mauvaise où ils sont engagés. »

Pardon ! Nous pouvons beaucoup sur le plan spirituel. Ce n'est pas la fatuité, c'est la foi qui

nous le révèle. Rien ne se perd, il n'y a pas d'impuissance ni de stérilité dans le monde moral ni surtout dans la sphère surnaturelle. Chaque atome dans l'univers a un pouvoir d'attraction sans lequel la gravitation universelle n'existerait pas. Chaque grain de blé a un pouvoir de germination sans lequel la moisson ne se concevrait pas. Atome intelligent, foyer libre de mouvement, si tu as raison de refuser ton impulsion infinitésimale au corps céleste dont tu fais partie, tous les atomes tes frères auront raison d'en faire autant, et le corps céleste s'arrêtera dans l'espace et sera brisé par ceux qui le suivent. Grain de blé, foyer volontaire d'une vie infime, si tu as le droit de tuer le germe qui tressaille dans tes flancs, tous les grains de blé tes frères feront comme toi ; le champ restera nu et désolé et l'homme mourra de faim. Marche donc, ô atome, et le soleil resplendira grâce à toi. Pousse tes radicelles et ta tige, ô grain de blé, et, grâce à toi, la moisson se dorera au soleil. Atome, immense est ton pouvoir, le soleil est ton œuvre. Grain de blé, énorme est ton action bienfaisante ; le pain est ton œuvre et la vie de l'humanité en dépend. Petit élément de la société, ô homme, ta prière, ta vertu, ton activité obscure, jointe à celle de tes frères, tisse la destinée des nations.

Cellules de corail.

Calculez l'œuvre des coraux et des madrépores au sein de la mer. Quelques animalcules sont un jour déposés par un remous du flot sur une roche

au fond de l'abîme ; ils s'y incrustent ; ils bâtissent de frêles cellules qui, par un lent et ténébreux travail de segmentation, se multiplient pendant des siècles, s'étendent et s'élèvent par couches successives. Un jour vient où le banc sous-marin jusqu'alors invisible affleure à la surface de l'eau. Les vents des terres voisines y transportent d'impalpables poussières d'humus, puis des germes de plantes, et, au bout de quelques printemps, c'est une île ou même un continent qui surgit, où la vie s'épanouit, où les fleurs embaument, où les oiseaux chantent, où l'homme construit ses demeures. Humbles coraux et madrépores, c'est à vous que cette colonie végétale, animale et humaine, doit sa vie ensoleillée.

C'est l'image de l'œuvre morale et sociale, à laquelle, ô mes frères d'humanité et de foi, nous devons collaborer. Travail lent et obscur, mais c'est de lui que sortira la cité de beauté que le soleil éternel viendra éclairer. La cellule que chacun de nous construit en silence est minuscule, mais ne dites pas qu'elle est inutile. Elle contribue à soutenir le monde spirituel. Il y a cependant une différence, ô petit grain de corail humain, entre ton labeur et celui du madrépore sous-marin. Celui-ci ignore l'île verdoyante dont il élabore les fondements ; il n'en retirera aucun avantage et ne la verra jamais : il est sacrifié. Toi au contraire, conscient de l'œuvre grandiose à laquelle tu collabores, tu la verras du haut du ciel s'épanouir dans les générations futures, et tu en seras récompensé dans l'éternité.

Pénitence ! Pénitence !

Mais il y a encore une autre différence entre le travail de l'esprit et celui de la matière. Dans celui-ci tout se pèse et la masse l'emporte. Dans celui-là un acte a un dynamisme transcendant et sa force se mesure à sa qualité. Dieu avait promis à Abraham d'épargner Sodome, s'il s'y trouvait dix justes : ils n'y étaient pas et la ville fut châtiée. Il y en a heureusement plus de dix dans chacune de nos villes. Des milliers de justes y marchent sur les traces de sainte Thérèse de Lisieux. Si nous sommes sauvés, c'est de là que nous viendra le salut. Des équipes de bons, par leurs prières et leurs sacrifices, peuvent contrebalancer le poids de nombreux pécheurs. Contre le tonnerre de votre justice, donnez-nous, Seigneur, le paratonnerre de la sainteté.

Dieu envoya un jour le prophète Jonas à l'immense ville de Ninive pour lui annoncer qu'elle périrait dans quarante jours, si elle ne faisait pénitence. Elle fit pénitence et obtint son pardon. Notre population vaut mieux, au moins dans sa partie chrétienne, que celle de Ninive. Nous pouvons donc compter de ce chef sur la même clémence, mais nous ne devons pas nous endormir présomptueusement sur cette espérance. Nous devons nous convertir comme Ninive si nous voulons éviter la colère divine. L'apôtre a prononcé cette parole austère : « Sans effusion de sang pas de rémission des péchés. » Heureusement, nous pouvons offrir à Dieu un sang plus pur que le

nôtre, celui du Christ Rédempteur, l'Agneau immaculé ; mais nous devons y joindre, avec nos larmes, le sang de notre cœur par l'acceptation de nos souffrances involontaires et quelques souffrances expiatoires spontanées. C'est ce que l'Eglise appelle faire pénitence.

En 1846 la Vierge descendit sur la montagne de la Salette. Assise sur une roche, elle pleurait et dit au berger et à la bergère que de grandes calamités fondraient sur notre pays, si nous ne revenions à Dieu, et elle ajouta : « Faites passer ce message à mon peuple. » « Mon peuple », mot tendre et maternel, qui désignait la France.

En 1858, Marie revenait encore parmi nous et du haut de la grotte de Massabielle elle disait à Bernadette : *Pénitence ! Pénitence !*

Hélas ! son peuple n'écoula que d'une oreille distraite ses deux messages et n'évita qu'à moitié les catastrophes de la guerre de 70 et de la Commune dont la prévision avait fait pleurer Notre-Dame.

En 1871, redescendue pour la troisième fois sur notre terre, elle disait aux enfants de Pontmain : « *Mais priez, mes enfants, mon Fils se laisse toucher.* » Encore une parole miséricordieuse pour notre pays ! Mais pour qu'elle se réalise, il nous faut prier et réparer nos péchés.

Message de sainte Thérèse.

Deux ans plus tard, en 1873, naissait à Alençon la petite Thérèse de l'Enfant Jésus. Elle a passé en faisant du bien sur la terre et elle en fait plus

encore du haut du ciel. Elle aussi nous apporte un message et le remède à la crise dont nous mourons.

« Mais, dites-vous, que peut bien nous apprendre une Carmélite ? Nous n'avons que faire de ses homélies. A quoi sert un Carmel ? Pourquoi cette réclusion de pauvres femmes qui renoncent à toutes les joies de la terre et passent leur temps à psalmodier des prières somnolentes ? La vie qu'elles mènent est une mort anticipée. Leur cellule est un sarcophage, où une auto-suggestion malade les a enfermées et réduites à l'état de momies.

Et puis elles sont inutiles au prochain. Par leur vœu de virginité, elles refusent à la patrie le tribut de vitalité qu'elles lui doivent. Si du moins elles rachetaient cette carence par des services charitables. Mais elles ne font rien et leur oisiveté, inconsciemment égoïste, est un poids mort pour la société. Aussi ce serait faire une œuvre humanitaire de leur ouvrir la cage et de les rendre au grand air de la liberté. Ce serait un acte de haut féminisme, car ce serait leur restituer les droits primordiaux de la femme, dont elles se sont privées follement sous l'empire d'un mysticisme inhumain. »

Mais non, le Carmel n'est pas une cage, car ses recluses y sont entrées et y demeurent librement. Quand la grande Révolution ouvrit les portes de celui de Compiègne et dit aux Carmélites : « Sortez et amusez-vous », elles pleurèrent, et elles ne recommencèrent à se réjouir et à chanter qu'en montant à l'échafaud.

Non, le Carmel n'est pas un tombeau et les Carmélites ne sont pas des momies. Elles vivent d'une vie supérieure, et, pour n'être pas trépidante et fiévreuse comme la vôtre, leur vie n'en est pas moins intense, ni leur âme moins vibrante. Seulement elles vibrent par en haut, tandis que vous vibrez par en bas, par vos sens et vos nerfs. Vous croyez vivre utilement pour le monde, et vous n'êtes que des vibrions qui vous consommez dans une agitation stérile ou malfaisante. Leur pensée se concentre sur des buts généreux, et les horizons éternels qu'elles contemplent sont autrement vastes que vos horizons de frivolité et de plaisir.

Le Carmel est une chaire du haut de laquelle une sainte Thérèse prêche éloquemment au monde les vertus dont il a besoin pour ne pas mourir, la foi, la pureté et, puisqu'il est pécheur, la pénitence. Son verbe à elle c'est son exemple. Des millions d'hommes ne priaient plus : elle a été pour eux une maîtresse de prière. Des millions d'hommes ne pensaient qu'à jouir : elle expiait pour eux. Et maintenant du haut de la gloire, elle leur enseigne à quelles hauteurs élève l'amour du Crucifié.

Le rôle social d'une moniale.

Ce que nous disons du Carmel est aussi vrai de tous les cloîtres, car tous s'inspirent du même esprit de l'Évangile, bien qu'ils l'appliquent de manières différentes. Loin de le dénaturer, leur

variété en révèle la beauté et la fécondité : *circumdata varietate*.

Saluez-les donc très bas, ô hommes du monde, ces humbles moniales, qui vous dépassent de toute la hauteur du ciel où elles respirent. Ce sont des âmes de lumière et de candeur. Elles mettent de l'harmonie dans ce monde troublé par la cacophonie du péché, de l'ordre dans le chaos et le déséquilibre universel. Leur vie est une vie de beauté, beauté de la droiture, de la virginité et du sacrifice, et par toutes ces beautés elles montent vers la Beauté incréée qui est Dieu, Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, dont elles devinent les adorables linéaments à travers les brumes de la foi ou dans les éclairs de l'extase, mais dont la splendeur fulgurante ne leur sera révélée que dans le face à face de la vision béatifique. En attendant elles vivent dans son rayonnement, elles sont belles de ses reflets, elles s'enivrent de son amour. Si leurs pieds posent encore sur la terre, leur âme, par toutes ses cimes, plonge déjà dans la divinité, et se fond en elle comme dans un brasier d'amour.

Ces mots vous semblent peut-être étranges, hommes frivoles, habitués au terre à terre des intérêts qui passent. Vous êtes dépayés sur ces hauteurs. L'air pur et vif de ces divines altitudes vous glace et vous effraye. Cependant ces pensées mystiques sont la vérité. Elles expriment bien les rapports réels des âmes contemplatives avec Dieu. Dieu est amour, c'est-à-dire qu'il aime et veut être aimé par-dessus tout, et ceux qui l'aiment ainsi sont les grands sages, tandis que ceux qui s'éloignent de lui sont des fous. En répondant ainsi à

l'Amour infini, ces contemplatives s'élèvent en perfection et en beauté ; elles élèvent aussi l'humanité avec elles et l'emportent frémissante dans les sphères de feu de la Beauté incréée.

Plus que le Carmel de la Galilée qui voit les tempêtes de la mer s'agiter impuissantes à ses pieds, le Carmel chrétien contemple impassible les folles agitations du monde. C'est une montagne dont la cime se perd dans le ciel. C'est le Sinaï où Dieu parle à travers les éclairs. C'est le Thabor où les âmes se transfigurent. C'est le Calvaire où elles s'immolent. C'est la montagne des aromates dont elles font monter l'encens vers le Seigneur.

Une Carmélite comme Thérèse de l'Enfant Jésus n'est pas seulement l'honneur de son sexe, c'est l'honneur de l'humanité. C'est une réponse triomphante à la question : A quoi sert le Carmel ? Quand le Carmel n'aurait produit qu'une âme comme celle-là, il aurait bien mérité du monde.

Non, le Carmel n'est pas une vie inutile, une force perdue. A côté de vous, ô hommes qui ne priez pas, pour relever le niveau de l'humanité que vous abaissez, pour rétablir en faveur du bien l'équilibre que vous rompez en faveur du mal, il faut des âmes compensatrices et réparatrices, des âmes de prière et de sacrifice, qui méprisent les vanités que vous adorez, qui ne respirent que du côté du ciel et dont le regard ne quitte pas l'éternité. Il faut opposer aux excès du mal les sublimes excès du bien.

Non, le Carmel n'est pas une oisiveté. Ces femmes que vous raillez cruellement travaillent jour et nuit à racheter vos journées et vos nuits

coupables. Et vous leur taillez sans cesse une rude besogne par vos péchés.

Non, le Carmel n'est pas un égoïsme. C'est une générosité qui s'immole pour le salut d'un monde coupable. Et en s'immolant pour vous, elle détourne de vous les châtements divins. Vous devriez l'en remercier à genoux.

Une Carmélite comme sainte Thérèse de l'Enfant Jésus prêche au monde les vertus qui le sauveraient. Quand un jeune athénien contemplait la frise du Parthénon, les merveilleuses statues de Phidias, le Jupiter olympien, l'Apollon du Belvédère, il admirait ces lignes si pures, ces formes si harmonieuses, et il devenait artiste à cette muette école du grand art. Si le monde voulait bien faire une petite retraite au Carmel, en méditant sur l'esprit de foi, de prière et de sacrifice de notre petite sainte, il s'éprendrait d'admiration et d'amour pour sa belle âme et deviendrait meilleur à cette muette école de toutes les vertus.

Dieu a envoyé à la France bien des vierges libératrices dans toutes les grandes crises qu'elle a traversées : Geneviève dans la crise des invasions barbares ; Jeanne d'Arc dans la crise de la guerre de Cent ans ; Marguerite Marie dans la crise du jansénisme ; Bernadette de Lourdes dans la crise du naturalisme contemporain. Thérèse de l'Enfant Jésus est de la lignée de ces libératrices et si nous écoutons ses conseils elle nous délivrera de toutes les crises dont nous gémissons de nos jours.

CHAPITRE IV

LA CRISE DE L'AUTORITÉ ET DE LA LIBERTÉ

I. DEUX GRANDES FORCES SOCIALES

Deux forces coordonnées : Autorité et Liberté

L'ordre public, sans lequel la vie sociale serait un enfer, suppose essentiellement l'accord de l'autorité et de la liberté. Au premier abord ces deux grandes forces semblent antagonistes et inconciliables, car il rentre dans les attributions de l'autorité de restreindre la liberté pour le bien commun dans certaines limites, et dans l'essence de la liberté de ne pas se laisser amputer de ses droits. Il semble donc qu'elles sont obligées de se mitrailler et que l'une doit être sacrifiée à l'autre.

Mais c'est là une vue superficielle de leurs fonctions et de leurs rapports, car la restriction que l'autorité impose à l'exercice de la liberté a justement pour but de protéger celle-ci. Elle ne lui enlève aucun de ses droits primordiaux, mais seu-

lement quelques droits accessoires dont elle peut se passer et dont l'exercice nuirait à la collectivité ; elle l'émonde de quelques excroissances où sa sève s'épuiserait sans profit pour elle, mais non sans dommage pour le prochain. En la limitant ainsi, elle la maintient dans l'ordre et lui permet de se développer à l'aise pour le plus grand profit de la société, car la liberté, selon saint Thomas, est la « faculté de se mouvoir dans le bien ».

Par là encore, non seulement l'autorité ne fait pas tort à la liberté, mais elle la sert et la défend contre toute attaque. Si ma liberté empiétait sur celle de mon voisin, celle-ci userait naturellement de représailles. Elles se blesseraient ou se tueraient l'une l'autre. L'autorité met l'ordre entre ces libertés rivales. C'est là sa raison d'être, sa belle et bienfaisante mission. C'est ainsi qu'en taillant un arbre fruitier, en élaguant ses branches folles, le jardinier fait affluer dans les autres une sève plus vigoureuse, et augmente leur fécondité et leur beauté.

Il s'ensuit que c'est le devoir et l'intérêt de la liberté de faciliter la tâche de l'autorité en obéissant à ses justes lois. Ces lois sont pour elle une défense contre ses ennemis et en même temps un garde-fou contre ses propres embardées. Un conflit entre elles serait fatal à l'une et à l'autre et plus encore à la société qui en ferait les frais.

Si, au contraire, l'autorité est juste et impartiale, sévère aux coquins et paternelle aux faibles, et si, de son côté, la liberté est sage et ne réclame que son dû, de cette harmonieuse collaboration découlent la paix et l'ordre du pays. Ce sont deux forces belles et fécondes à condition d'être coordonnées.

Mais quand, au lieu de s'entendre, elles tirent le char à hue et à dia, alors c'est la fondrière, où l'État s'embourbe ou se brise. La fondrière à hue, c'est-à-dire à droite, c'est la tyrannie ; la fondrière à dia, c'est-à-dire à gauche, c'est l'anarchie.

Deux forces désordonnées : Tyrannie et Anarchie.

La liberté sans Dieu dégénère en licence et en anarchie. N'admettant pas l'autorité divine qui condamne ses passions, elle rejette naturellement l'autorité humaine qui en réprime les excès extérieurs. Elle la discute par l'esprit critique ; elle la sape par la politique, en attendant de la renverser par la violence. Souvent égarée par des meneurs et des tribuns intéressés, séduite par le mirage des richesses et des plaisirs, et abusant de la force qu'elle a ou qu'elle croit avoir, elle se révolte contre le pouvoir qui la gêne et ses justes lois. C'est l'ère de l'émeute et de la sédition qui s'ouvre ; c'est la révolution qui s'avance au pas de charge avec ses fureurs et ses massacres. C'est la crise de l'autorité qui aboutit à son écroulement.

De son côté l'autorité sans Dieu dégénère en oppression et en tyrannie. Si c'est un homme qui détient le pouvoir, un roi, un empereur ou un sultan, un mikado ou un négus, et s'il n'a pas de religion, il n'admet pas de frein à son orgueil, à sa cupidité ni à ses plaisirs ; il viole les droits naturels des citoyens qu'il devrait protéger. Tout doit plier devant son caprice et il brise toute résistance, au besoin par les supplices : c'est le

tyran classique, si l'on peut dire, tel que l'histoire en montre un grand nombre.

De nos jours, il semble que ce type soit périmé par l'émancipation des foules. Voire ! Le peuple le croit : on lui dit qu'il est roi. Mais, s'il n'admet plus le tyran individuel, il subit le tyran collectif et anonyme, l'État. L'État prétend le protéger contre l'égoïsme de la bourgeoisie et l'exploitation du capitalisme ; mais il est lui-même le plus égoïste, le plus exploiteur et le plus impitoyable des capitalistes. Il s'incarne dans une assemblée d'autant plus féroce qu'elle est irresponsable, dans un Directoire, un Triumvirat, mais pratiquement et presque toujours dans un homme. Voyez Cromwell en Angleterre, Lenine en Russie, Bela Kun en Hongrie, Callès au Mexique. Ils ont été les bourreaux de leurs peuples et ont égalé ou même dépassé les tyrans de l'antiquité.

La tyrannie et l'anarchie semblent partir de deux principes contraires ; en réalité, elles naissent toutes deux de l'égoïsme, l'une de l'égoïsme des foules, l'autre de l'égoïsme de leurs chefs. La tyrannie c'est l'anarchie d'en haut, et l'anarchie c'est la tyrannie d'en bas.

Elles semblent aboutir à deux résultats opposés, l'une au triomphe de l'autorité et l'autre au triomphe de la liberté ; mais, en fait, elles aboutissent toutes deux au même désordre, au bouleversement social et à leur effondrement mutuel : tels deux chevaux emballés qui se précipitent l'écume à la bouche vers le même poteau contre lequel ils s'abattent et s'écrasent.

Il peut donc y avoir en principe deux crises,

aussi funestes l'une que l'autre, l'une de l'autorité menacée par l'anarchie et l'autre de la liberté menacée par la tyrannie. Les hommes de désordre qui arborent le drapeau noir de l'anarchie ou le drapeau rouge de l'Internationale et qui en mêlent de plus en plus fraternellement les plis, ne nous cachent pas leur intention de déchaîner la révolution sociale et la Commune ; ils nous annoncent loyalement « le grand chambardement » où ils fusilleront les bourgeois et les curés pour leur apprendre à vivre. Ils affectent d'ailleurs de redouter un coup d'État qui livrerait le prolétariat aux fureurs du fascisme et qu'il est urgent de prévenir par une insurrection consciente et organisée.

Quoi qu'il en soit de ce dernier danger, il est encore plus urgent pour les honnêtes gens d'enrayer ces deux crises et par suite d'en rechercher les causes et les remèdes.

Responsabilités en haut et en bas.

Avant tout, la loyauté demande de le reconnaître, tous les torts ne sont pas du côté des communistes, car l'ordre établi a eu, par ses lacunes et ses excès, une grave part de responsabilité dans les révoltes qui ont tenté de le renverser. Le libéralisme économique, aussi féroce que l'anarchie, a méconnu ou même nié les devoirs des classes dirigeantes envers les classes laborieuses. L'égoïsme de la bourgeoisie aidant, il a ainsi fourni aux fauteurs de révolution de 1840 et de 1848, et

surtout aux excitateurs de la Commune de 1871, un grief trop fondé que ceux-ci ont furieusement exploité.

La répression fut impitoyable, mais la société aurait dû prévenir le mal. Albert de Mun le déclarait à la Commission d'enquête parlementaire chargée d'établir le bilan de la Commune. « Je crois, disait-il, que l'on peut considérer comme les deux causes de l'insurrection, d'une part l'apathie de la classe bourgeoise et de l'autre la haine féroce de la classe ouvrière contre la société... » Le grand orateur catholique trouvait des culpabilités dans les deux camps qui venaient d'en venir aux mains. Il insistait surtout sur l'indifférence et l'égoïsme de la bourgeoisie, qui avaient entretenu la rancœur dans l'âme populaire et préparé la révolte.

Il disait encore devant la même Commission : « Il y a aujourd'hui entre les diverses classes un abîme profond qui ne peut être comblé que par le temps, par une éducation morale meilleure donnée à la classe ouvrière, et bien d'autres moyens. Je suis très éloigné de croire que la force sociale seule en puisse venir à bout. »

Albert de Mun a cité dans son beau livre : *Ma vocation sociale*, les paroles brûlantes que lui avait adressées, un soir de novembre 1871, Maurice Maignen, Frère de Saint Vincent de Paul, directeur du cercle ouvrier de Montparnasse. Montrant les ruines de la Commune, celui-ci lui avait dit : « Oui, cela est horrible, cette vieille demeure des rois incendiée, ce palais détruit où tant de fêtes éblouirent les yeux. Mais qui est respon-

sable ? Ce n'est pas le peuple, le vrai peuple, celui qui travaille, celui qui souffre. Les criminels qui ont brûlé Paris n'étaient pas de ce peuple-là... Mais celui-là, qui de vous le connaît ? Ah ! les responsables, les vrais responsables, c'est vous, ce sont les riches, les grands, les heureux de la vie, qui se sont tant amusés entre ces murs effondrés, qui passent à côté du peuple sans le voir, sans le connaître, qui ne savent rien de son âme, de ses besoins, de ses souffrances... Moi, je vis avec lui, et je vous le dis de sa part, il ne vous hait pas, mais il vous ignore comme vous l'ignorez. Allez à lui, le cœur ouvert, la main tendue, et vous verrez qu'il vous comprendra. »

Ces paroles produisirent sur de Mun une profonde impression et décidèrent de sa vocation sociale. Il voulait pour le peuple une législation plus juste, plus respectueuse de ses droits, plus attentive à ses besoins et à ses aspirations légitimes ; il voulait surtout qu'on lui montrât plus d'estime et plus de cœur. Il fallait aimer en lui un frère pour n'avoir pas à fusiller un insurgé. C'est à cette double œuvre législative et morale que de Mun consacra sa vie. Il comprenait que, faute de cette attitude affectueuse et fraternelle, l'ouvrier serait toujours ulcéré, et que la Commune renaîtrait perpétuellement de ses cendres.

Depuis lors et, en grande partie, grâce à son impulsion et à son exemple, la législation ouvrière s'est améliorée, mais elle est encore loin d'être parfaite. Des hommes d'œuvres dévoués ont exploré l'âme populaire : ils y ont découvert des virtualités de générosité et de noblesse qu'ils ne

soupçonnaient pas et qu'un peu d'amour peut magnifiquement féconder. Le mouvement jociste en particulier a montré de quelle élévation un jeune ouvrier est capable, dès qu'on a pour lui un cœur d'ami et de frère et qu'on lui fait connaître le cœur du grand ami et du grand frère, Jésus ouvrier.

Certes il y a toujours l'égoïsme qui nous guette, et là où Dieu n'est pas, il règne en maître. Il fait de la société une jungle que se disputent l'orgueil et l'envie, les tigres et les serpents, mais il y a aussi le divin Orphée, le *Christus musicus* dont la lyre charme les fauves.

II. LA CRISE DE L'AUTORITÉ

Crise impossible avec l'idée de Dieu.

La crise de l'autorité n'est pas à craindre là où règne l'idée de Dieu avec tout ce qu'elle implique de motifs et de secours spirituels. Dieu veut le bien de la société dont il est l'auteur, et, comme celle-ci ne saurait subsister sans une autorité qui la gouverne, il veut donc qu'elle ait à sa tête des chefs justes et sages. Il veut donc aussi que les sujets leur obéissent. Or le chrétien, ou même tout croyant éclairé, quelle que soit sa religion, admet ce principe et comme, par hypothèse, il reconnaît sincèrement et pratiquement l'autorité de Dieu, il reconnaît aussi par ricochet celle de l'État.

La désignation des détenteurs du pouvoir peut

se faire par voie héréditaire ou par élection : c'est là un fait contingent que Dieu, suivant le mot de l'Écriture, a laissé à la libre discussion des intéressés, *mundum tradidit disputationi eorum* ; mais ce qui relève de l'absolu, c'est que ce pouvoir, en vertu duquel les chefs d'État et les législateurs commandent et qui fait que leurs lois, si elles sont justes, obligent leurs subordonnés, vient de Dieu comme tout principe vital : *non est potestas nisi a Deo* (Rom. I, 13).

Ce pouvoir n'est pas illimité. Comme l'État a pour mission de faire respecter les droits primordiaux de la personnalité humaine, il doit commencer par les respecter lui-même. Tels sont, en principe et normalement, le droit à la vie et à tout ce qui est nécessaire à son entretien, le droit à la subsistance, à une juste rémunération du travail, à la propriété, le droit de la conscience et de la religion, le droit de la famille et particulièrement du père de famille. Il n'est pas permis à l'État d'attenter à l'un de ces droits : dans la pensée de Dieu, il a tout pouvoir pour le bien, il n'en a pas pour le mal.

S'il observe cette règle, son autorité est l'image de celle du Créateur. Le chrétien ne manquera donc pas de lui obéir. Suivant le précepte du Christ, il rend à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Il est le plus loyaliste des citoyens, le plus soumis aux justes lois de son pays. J'ajoute qu'il en est le plus noble et le plus fier, car en s'inclinant devant des hommes en qui il voit le signe de Dieu, c'est devant Dieu seul qu'il s'incline.

Avec lui, par conséquent, la crise de l'autorité n'est pas à craindre. Ce n'est pas lui qui soufflera la discorde et la haine sur les foules, qui dressera des barricades, qui organisera une commune d'énergumènes et d'assassins. Un peuple de véritables croyants est un peuple de tout repos pour un gouvernement juste et honnête.

Crise fatale en dehors de l'idée de Dieu.

La crise de l'autorité est au contraire inévitable là où ne règne pas l'idée de Dieu. Rejetant la loi divine, l'athée ne peut logiquement reconnaître la loi humaine, car un homme, si galonné soit-il de génie et de titres, ne peut lui commander en tant qu'homme, puisqu'à ce titre il est son égal. Il ne le pourrait que comme délégué d'un Être supérieur, si celui-ci existait, mais puisqu'il n'y a pas de Dieu, foi d'athée, il n'a aucun droit sur ses semblables.

Pratiquement, il est vrai, la plupart des athées reconnaissent l'autorité de l'État, sans lui demander philosophiquement ses titres, sans s'inquiéter de la logique, parce qu'ils ont intérêt à éviter ses sanctions, à jouir de la tranquillité et de la prospérité dont il est le gardien, et surtout de la manne dont il est le dispensateur. Mais c'est là une inconséquence qu'explique seul un opportunisme égoïste.

On est tenté de dire : Heureuse inconséquence ! Et sans doute elle évite à la société des catastrophes immédiates, mais en accumulant les révoltes contre

Dieu, elle prépare des châtiments plus graves pour l'avenir : bombes à retardement mais dont l'explosion n'en sera que plus effroyable. D'ailleurs, en saine raison, une inconséquence ne devrait jamais être admise, car le bon sens dit que si un principe délibérément accepté — en l'espèce l'athéisme — conduit à des conséquences mortelles pour la société, ce n'est pas elles qu'il faut condamner, c'est le principe d'où elles découlent logiquement.

« Ni Dieu ni maître » et la Logique.

L'anarchiste totalitaire qui rejette tout frein et toute loi civile est seul conséquent avec les principes de l'athéisme, car ses semblables ne peuvent lui intimer un ordre ni en vertu de leur nature ni en vertu d'une investiture divine qu'il ne conçoit même pas.

A cela, il est vrai, l'athée opportuniste répond que, si un individu n'a de pouvoir ni par lui-même ni comme délégué d'un Dieu inexistant, il peut en avoir comme mandataire de la collectivité dont il fait partie. Mais l'anarchiste peut répliquer à son tour et avec raison : « L'union de plusieurs éléments peut bien *faire apparaître* une qualité ou une vie qu'ils possèdent en germe, mais si aucun d'eux ne contient ce germe, leur union restera stérile. Un grain de blé mêlé à la terre germera, mais tous les grains de sable du monde ne produiront jamais rien. De même l'État, étant une collection d'individus dont aucun n'a par lui-même la

moindre parcelle d'autorité sur ses semblables, n'en a pas davantage et ne peut déléguer un pouvoir qu'il n'a pas. L'État sans Dieu n'est, à cet égard, qu'un tas de grains de sable, sans un seul grain de blé, une série de zéros dont la somme ou le produit égale strictement zéro.

L'anarchie se confond avec ce que saint Paul appelle la grande apostasie : elle est essentiellement une révolte contre tout ce qui est Dieu, contre tout ce qui en évoque le nom ou l'idée, suivant la forte expression de l'apôtre, *qui adversatur et extollitur supra omne quod dicitur Deus ant quod colitur* (II Thes. II, 4). On pourrait dire, qu'on nous permette l'expression, que tout ce qui sent Dieu, tout ce qui fleure la religion, de près ou de loin, le met en rage. Il rejette toute autorité — *quod colitur* — que ce soit celle de Dieu directement ou que ce soit son ombre, celle de l'homme : voilà une ombre qui lui fait peur et dont il a horreur.

L'athéisme lui a fourni une arme en lui disant qu'il n'y a pas de Dieu ; il en a conclu qu'il n'y a pas de maître. Il a pris ces deux principes, ingrédients redoutables, qu'il a triturés et unis dans cette formule d'une rigueur chimique : *Ni Dieu ni maître !* Petite devise à la dynamite qui fait pâlir les sages, soucieux de l'ordre social, les bourgeois, soucieux de leur tranquillité, les chefs d'État, soucieux de leur pouvoir, car elle ne reste pas dans les cornues de la libre pensée anarchiste, mais, manipulée par la science sans Dieu, elle peut faire sauter un beau matin la civilisation avec tous les parlements, toutes les banques et toutes les églises. Qu'elle ait tort d'assimiler ces trois monuments,

c'est clair, car si les premiers sont les temples de l'égoïsme, l'église est le sanctuaire de la justice et de l'amour ; mais le peuple l'ignore et il les confond souvent dans la même haine. Cette réserve faite, on est bien obligé de reconnaître que cette devise explosive est d'une logique aussi impeccable qu'implacable.

Logique implacable sans doute, mais infernale, logique de mort qui, partie d'un principe diabolique, aboutit à des conclusions diaboliques. C'est pourquoi l'homme que la vie appelle ne s'en peut accommoder. L'autorité est si nécessaire à la société que l'anarchiste lui-même, après avoir renversé l'autorité de l'ordre, s'efforce d'élever sur ses ruines l'autorité du désordre, c'est-à-dire sa propre tyrannie.

« Ni Dieu ni maître » et la Passion.

Ce n'est pas en effet la seule logique qui soutient et excite l'anarchie, c'est aussi la passion. L'anarchiste n'est pas un être métaphysique, ni un cerveau détraqué, c'est avant tout un cœur aigri, dévoyé, dévoré d'ambition et de cupidité : c'est un égoïsme frénétique qui n'adore ni Dieu, ni l'homme, mais qui s'adore soi-même et sacrifierait le monde entier à son intérêt et à son orgueil. Saint Paul a encore, dans le texte que nous avons cité plus haut, souligné ce trait d'autolâtrie — trait proprement satanique — *ita ut in templo Dei sedeat, ostendens se tanquam sit Deus* (II Thess. II, 4). La raison secrète, mais la seule au fond

pour laquelle il rejette la loi divine, c'est qu'elle s'oppose à ses passions en chaleur ou en rage. Mais la loi humaine, même dans une société sans Dieu, ressemble singulièrement sur ce point à la loi divine. Chargée en effet d'assurer l'ordre social, elle est bien obligée de condamner certains excès de ces passions, tels que le vol, l'escroquerie, les tripotages financiers, le meurtre et les formes de la débauche qui compromettraient la santé publique. Les candidats à ces vices ont donc intérêt à combattre les lois civiles qui gênent leur petit commerce et leurs péchés mignons, et c'est dans ce joli monde que se recrute la crapule anarchiste. L'apache est l'anarchiste dynamiteur en herbe.

Les Meneurs. Fouché, duc d'Otrante.

La passion joue encore un autre rôle. C'est l'ambition qui inspire les meneurs. Ceux-là sont les habiles. Ils poussent les ouvriers et les paysans à la révolte qui leur permettra de pêcher en eau trouble. Ils se tiennent sagement à l'écart des coups de main dangereux ; ils ne paraissent jamais sur les barricades où sifflent les balles ; mais, quand les coups de main ont réussi, ils volent au secours des vainqueurs, se dressent au milieu des cadavres et récoltent l'or et le pouvoir, là où de pauvres diables ont semé leur sang. Ils ont le filon, le bénéfice sans le danger.

Mais leur tyrannie à eux finit toujours par lasser leurs victimes. Il se lève bientôt d'autres roublards

qui profitent de leur premier faux pas pour les renverser et les remplacer. « Un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure », dit le proverbe. Comme Saturne, la Révolution mange ses enfants, et ce sont des luttes sans fin entre les anciens frères, jusqu'au jour où vient un dompteur qui les met tous d'accord en les cravachant, et devant lequel ils se prosternent humblement en mendiant leur pardon et ses faveurs. C'est l'histoire du régicide Fouché, duc d'Otrante, léchant les pieds de Bonaparte et la main de Louis XVIII. Au fond de tout meneur, il y a un duc d'Otrante en herbe.

Cependant l'anarchie et la révolte ne sont pas seules coupables. L'autorité qu'elles attaquent a sa part de responsabilité dans la crise qui la menace, quand, par sa complicité avec l'irréligion, elle supprime le frein des passions populaires avec l'autorité de Dieu à laquelle elle doit tout, quand elle patronne les théories décevantes du matérialisme qui ferment aux foules les avenues de l'éternité réparatrice. En agissant ainsi, elle creuse la tombe où elle ne tarde pas à descendre.

III. LA CRISE DE LA LIBERTÉ

Les Tyrans.

Il peut y avoir une crise de la liberté comme il y a une crise de l'autorité. La liberté peut être étouffée par l'autorité, comme celle-ci peut être étranglée par la liberté. Est-ce le cas actuellement

dans notre pays ? Plusieurs le croient ou prétendent le craindre : nous verrons plus loin si c'est là un danger imaginaire. Mais voyons d'abord en quoi consiste le mal.

Le pouvoir, que ses rênes soient réunies dans une seule main ou confiées à plusieurs, a pour but de conduire le char sur la bonne route et de lui faire éviter les précipices. Le chef d'État ne doit rechercher que le bien de son pays et non pas ses propres avantages. Il doit être juste et bon envers les plus petits. Il est, suivant la belle expression d'Homère, pasteur de peuple, et doit défendre son troupeau de la dent des loups.

Mais l'histoire nous montre que bien des princes ont été des loups plus que des pasteurs. Elle a flétri un grand nombre de tyrans, Tarquin le Superbe, Denys de Syracuse, Néron, Caligula, Pierre le Cruel, Sélim le Féroce, Yvan le Terrible, Cromwell, Marat et Robespierre, Jourdain Coupe-Tête, Carrier de Nantes et ses infâmes noyades, Glé-glé et Béhanzin, souverains du Dahomey et les horribles supplices qu'ils infligeaient à leurs sujets innocents à seule fin de s'amuser de leur agonie.

Cause de la Tyrannie.

Quelle est la cause de la tyrannie ? La cause immédiate c'est le déchaînement de l'égoïsme et des violences qu'il inspire : la cause médiate c'est l'oubli de la loi de Dieu, laquelle pourrait seule réfréner les passions. Cette cause qui engendre et développe l'égoïsme est donc la principale.

L'homme sans religion, quand il se sent fort, abuse de sa force et se croit tout permis. Le droit, la raison et encore moins la pitié, ne le peuvent arrêter. Sa règle, comme celle de la femme acariâtre de Juvénal, est son bon plaisir :

Hoc volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.

La résistance ne fait que l'irriter et le rendre plus féroce. N'a-t-il pas, pour la réprimer ses sbires, ses séides, sa garde prétorienne, ses janissaires et ses mameluks ?

Seule, la religion peut empêcher la tyrannie. Un prince chrétien ne sera jamais un Néron ; il s'efforcera plutôt d'être un saint Louis, si bon aux petits. Si, dans un moment de colère, il se laisse aller à commettre une injustice envers un de ses sujets, la religion le rappelle à l'ordre et, s'il est sincèrement religieux, il revient à résipiscence et répare sa faute. David séduit une femme et pour dissimuler sa faute fait mourir le mari Urias : c'est un meurtre odieux en vue de couvrir un adultère. Nathan lui reproche ce double péché et lui annonce les châtements divins. Le prince coupable fait pénitence. Théodose, voulant réprimer une émeute, ce qui était juste, fait massacrer des milliers d'habitants de Thessalonique, ce qui était abominable. Saint Ambroise le lui reproche publiquement et lui interdit l'entrée de son église. L'empereur se soumet humblement et fait pénitence.

Théodose avait cédé à un accès de colère, de même que David à une tentation de luxure. Certes ils furent gravement coupables, mais ils ne le furent qu'un jour, tandis que, s'ils n'avaient pas été religieux, ils auraient sans doute récidivé à la

prochaine occasion, ce qui est le propre de la tyrannie. Ils regrettèrent et expièrent un crime odieux, tandis que la tyrannie s'obstine orgueilleusement dans ses excès. Ils furent donc des hommes faibles, mais non des tyrans. Et ceci prouve que la religion n'empêche pas toujours un homme de tomber, mais l'empêche de s'enliser dans la boue ou dans le sang. Elle est donc incompatible avec le despotisme, ce qu'il fallait prouver.

Fascisme et Dictature.

En fait y a-t-il de nos jours une crise de la liberté, comme il y a une crise de l'autorité ? La liberté est-elle en danger ? Il semble tout d'abord qu'elle est fort précaire et rudement muselée dans les pays où règnent la dictature et le fascisme, comme l'Allemagne et l'Italie.

Mais nous n'avons pas le droit de les condamner de ce chef, s'il est vrai, comme il semble, que ces peuples acceptent et bénissent la volonté de fer qui les a sauvés de la démagogie, s'ils préfèrent les restrictions de la liberté que leur impose la dictature à sa destruction complète que leur apporterait l'anarchie. C'est leur droit, et nous ne pouvons les en blâmer.

Nous ne pouvons pas davantage les plaindre, s'il est vrai qu'ils se trouvent heureux de ce régime. La femme de Sganarelle aimait à être battue par son mari, sans doute parce qu'en la battant il la défendait contre des sévices plus graves, et qu'au fond sa main était peut-être moins

rude qu'elle n'en avait l'air. Si c'est le cas pour nos deux voisines, ne nous mêlons pas à leurs querelles de ménage, et ne prenons pas des attitudes de paladins, défenseurs d'un foyer qui n'est pas le nôtre.

Quant à la France, certains partis prétendent qu'elle est menacée de dictature, de fascisme, de terreur blanche par les partis de réaction, et ils s'offrent généreusement à s'emparer des leviers de commande pour la délivrer de cet épouvantable malheur. Fascisme, dictature, voilà des mots dont l'effet est irrésistible dans un meeting révolutionnaire et qui font voir rouge à la foule. En réalité, les ambitieux, humbles fourriers du communisme, qui brandissent ces épouvantails devant les travailleurs, savent fort bien que, loin d'être des ogres, les hommes de droite sont souvent des faibles, et qu'au pis aller, quand ils se décident à se fâcher tout rouge, ils ont la main moins lourde que Marat et Robespierre, que Lenine et Staline.

Ces beaux défenseurs de la liberté ne craignent rien pour eux-mêmes ; et tranquillement, ils préparent la dictature du prolétariat, bien autrement féroce que celle qu'ils dénoncent ; un fascisme d'en bas bien plus expéditif que le fascisme d'en haut, une terreur rouge bien plus sanglante que la terreur blanche, une tyrannie de la lie dont ils seront les seuls profiteurs, car le taureau populaire est une bonne bête qu'ils font mugir et lancent sur leurs adversaires, mais qu'ils envoient à l'abattoir, si elle fait mine de se retourner contre eux.

La voilà la vraie crise de la liberté. Celle-là n'est pas imaginaire. Elle a fait ses preuves. Elle

a torturé et fait mourir des multitudes de travailleurs et de paysans en Russie et au Mexique, sans parler des bourgeois et des intellectuels. Elle a pillé ou brûlé des centaines d'églises en Espagne ; elle en a chassé les religieux comme elle les avait chassés de France depuis longtemps. Elle maintient chez nous des lois laïques liberticides, ou les aggrave et les multiplie. Elle nous prépare de copieuses hécatombes. Ses victimes sont toutes désignées, et elle n'y couperont pas, si l'anarchie ne trouve pas devant elle des hommes de tête, de volonté et de cœur, capables de la mater.

IV. D'OU VIENDRA LE SALUT ?

Les Fantoques de la politique.

Mais où sont-ils les libérateurs ? Où sont-ils les hommes de caractère, capables d'une part de donner satisfaction aux légitimes revendications de la classe ouvrière et, d'autre part, de lui inculquer l'amour de l'ordre avec le respect de l'autorité ?

Certes, parmi les hommes politiques actuels, il en est qui s'efforcent sincèrement, et dans des conditions particulièrement difficiles, de faire une œuvre utile, vraiment patriotique, et de nous dégager des « mares stagnantes » dont s'effrayait l'un d'eux. Mais ce n'est pas le cas de la plupart des politiciens en vedette de nos jours, prétendus hommes d'ordre, tout aussi irréligieux, mais moins

logiques que les hommes de désordre. En tout semblables aux ministres sectaires qui ont régné sur nous depuis plus de cinquante ans, ils pratiquent la politique alimentaire qui a si bien réussi à leurs prédécesseurs et qui nous a conduits au gâchis où nous nous débattons. La France en est malade, mais eux se portent fort bien... O ministres intègres ! Quel Ruy Blas les cravachera du mépris qu'ils méritent ?

Ce sont des marionnettes qui gesticulent sur le théâtre de Guignol qu'est la tribune du Parlement ; ce sont des pantins dont la loge maçonnique, cachée derrière le paravent des intrigues de couloirs, tire les ficelles. Elle ne les renverse, quand ils sont usés et éculés, que pour les rappeler bientôt au pouvoir parce qu'ils sont dociles *perinde ac cadaver* à ses injonctions, et que la foule distraite a vite oublié les mésaventures de ses charlatans attitrés.

Tel homme d'État, président du Conseil, a été renversé douze fois, c'est-à-dire jugé douze fois par ses pairs indigne de leur confiance et incapable de gouverner le pays, et douze fois ses pairs lui ont de nouveau confié les rênes qu'ils lui avaient reproché la veille de ne pas savoir tenir.

Mais ce qui rend ces hommes néfastes, ce n'est pas tant cette incapacité périodique dont ils s'accusent mutuellement, que leur arrivisme éhonté et le maquignonage des consciences sur quoi repose leur fortune politique ; c'est leur indifférence religieuse, leur laïcisme ou leur impiété, qui attire sur eux et sur le pays qui les supporte la colère du ciel.

La Race des Sauveurs.

A côté de ces indignes et de ces incapables, Dieu peut faire surgir des hommes de sa dextre qui, avec son secours, dénoueront nos crises et relèveront le pays de Clovis et de saint Louis. Il nous a plusieurs fois envoyé des libératrices, il peut bien nous susciter des libérateurs.

J'entends bien les pessimistes qui déclarent : « Nous n'en avons pas ! » — Il serait plus juste de dire qu'ils n'ont pas encore paru, peut-être parce que nous ne l'avons pas mérité. Mais le Seigneur qui, suivant le mot du Christ, peut faire lever des fils d'Abraham d'un sol rocailleux et stérile, peut bien aussi faire germer des sauveurs d'une terre qui a produit une Geneviève et une Jeanne d'Arc, un Charlemagne et les héros des croisades, tant de génies et tant de saints.

Il y a certainement parmi nous des hommes qu'il a marqués de son signe, qu'il tient en réserve et qu'il révélera quand son heure sera venue. Mais n'oublions pas qu'en réalité l'heure de Dieu c'est la nôtre ; ce sont les hommes de cœur qui font sonner au cadran de l'histoire l'heure de la délivrance et de la liberté. Il y a parmi nous des hommes de l'étoffe dont on fait les ouvriers des grandes restaurations nationales.

Mais quelles sont les conditions nécessaires pour qu'ils s'acquittent de cette mission ? Il y a les qualités naturelles de l'intelligence et du caractère ; mais il y a aussi des qualités surnaturelles non

moins indispensables, puisqu'il s'agit d'une œuvre politique qui est avant tout morale et religieuse : c'est-à-dire l'obéissance à Dieu et à sa loi.

On lit dans la Bible que deux aventuriers juifs, jaloux de la gloire de Judas Machabée, levèrent une armée, marchèrent au combat et se firent massacrer (I Mach. v). Or l'auteur sacré fait suivre cet épisode de cette réflexion suggestive : « Ils n'étaient pas de la race des sauveurs d'Israël. *Non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel.* » C'étaient des orgueilleux qui ne cherchaient que leur gloire et leurs intérêts, et, méprisant la voix de Dieu et de son représentant, entendaient faire bande à part et agir à leur tête. Or ce sont les obéissants qui remportent les victoires, quand ce sont les victoires qui sauvent les peuples chrétiens, comme celles du Pont Milvius et des Champs Catalauniques, de Tolbiac et de Lépante, d'Orléans et de Patay. La race des sauveurs c'est la race des hommes au grand cœur, désintéressés et généreux, qui ne travaillent que pour la gloire de Dieu et le salut de leurs frères. Ces hommes nous les demandons à Dieu qui ne nous les refusera pas.

Peu nous importe le régime sous lequel ou par lequel ils sauveront le pays, pourvu qu'ils le sauvent. Oh ! qu'ils viennent, qu'ils se hâtent, ces fils de l'étoile que nous attendons comme la rosée du ciel sur notre terre assoiffée de probité et de paix. Quel que soit le drapeau qu'ils tiendront en main, ils seront les bienvenus, et la France honnête les acclamera, pourvu qu'elle reconnaisse en eux son image.

Le salut viendra-t-il de la Royauté?

Justement ! nous disent des voix de plus en plus retentissantes, voici l'étoile qui se lève, c'est LE ROI. Des esprits éminents, des jeunes gens ardents et généreux qui ne craignent pas d'exposer leur vie, des hommes très honorables qui ne sont pas tous catholiques ni même croyants, quoique la plupart le soient, sont arrivés, devant les incapacités morales et politiques du régime actuel, à cette conviction que seul le retour de la royauté sera le salut social de la France.

Malgré toutes les déceptions qu'ils ont encaissées depuis tant d'années, ils attendent inlassablement l'avènement du grand monarque. Car, disent-ils, les temps sont changés. L'heure est propice, et, au premier grondement de l'orage qui ne peut manquer d'éclater tôt ou tard, la nation cherchera un refuge là où elle a jadis trouvé sa grandeur.

Nous n'examinerons pas ici si cette espérance n'est pas une noble illusion, si l'état des esprits modernes tolérerait une restauration, ni surtout, en supposant un coup de force qui la rétablirait, si un cyclone révolutionnaire ne la balayerait pas au bout de huit jours, plus brutalement et pour plus longtemps que celle de 1848. Voilà quatre-vingt huit ans que les rois sont en exil. Pour combien de temps encore ? C'est pourquoi, dans cette étude, qui est avant tout morale et religieuse, nous ne nous placerons pas sur le terrain des réalités concrètes, trop incertaines, ni sur celui des per-

sonnalités, si augustes et si sympathiques soient-elles, mais sur celui des principes et des principes spirituels. Laissons le contingent pour n'envisager que l'absolu.

Supposons donc qu'un événement quelconque nous rende un successeur de saint Louis, sera-t-il, *du seul fait de la dignité royale*, le restaurateur de l'ordre social, dont la patrie et la religion ont tant besoin après tant de tristesses et d'alarmes ? Sera-t-il le sauveur et le bienfaiteur national attendu, *du seul fait qu'il sera Roi* ?

Il le sera assurément s'il réunit les conditions, énumérées plus haut, qui font les messies, c'est-à-dire s'il possède, avec les qualités d'intelligence politique, de volonté et de caractère que demande la charge redoutable de chef d'État, les vertus morales et religieuses que Dieu demande à tout conducteur de peuple pour bénir son gouvernement. Il ne résoudra la crise économique et financière, les crises de l'ordre public, de l'autorité et de la liberté, de la paix sociale et internationale, que s'il est capable de résoudre par les principes spirituels les crises morales dont dépendent toutes les autres. Il sera le sauveur, *non parce que roi, mais parce que roi chrétien*.

S'il ne réalise pas cet idéal, il ne fera pas mieux que nos tristes politiciens, et, dans ce cas, « ce ne serait pas la peine assurément, de changer de gouvernement ». Mieux vaudrait nous faire l'économie d'une révolution. Un roi irréligieux attirerait sur lui-même, sur sa dynastie et son pays, les pires calamités. Il y a eu de mauvais princes, des princes néfastes, dans tous les pays sans exception. Dieu

nous préserve d'un roi voltairien et même d'un roi qui s'amuse !

Un roi qui s'amuse peut être un brillant esprit, un aimable caractère, un conquérant des cœurs, surtout des cœurs féminins, mais il ne conquiert pas le cœur de Dieu de qui dépend cependant le sort des peuples. Il abaisse, par les scandales qu'il étale, l'idéal moral de la nation. Il accumule, par le jeu des effluves impondérables qui sont les forces les plus redoutables du monde, des orages qui éclatent en coups de tonnerre, renversent les trônes et laissent les peuples désemparés en proie à la guerre civile et à l'anarchie.

Nous voilà donc retombés dans cette mystique surnaturelle que ne comprend pas le positivisme racorni de nos jours. Nous ne nous en défendons pas. Nous récidivons consciemment, incorrigiblement, parce que cette mystique ou cette politique chrétienne est la vérité et la seule vérité libératrice.

Un royaliste, charmant esprit, nous disait un jour que les rois ont à l'égard du sixième et du neuvième commandement des droits ou des indulgences divins, que n'ont pas les simples mortels. Parlait-il sérieusement ? Peu importe. C'était là une très vilaine maxime. Un roi, entouré plus que d'autres de sourires troublants et affolants, a plus de peine, et par suite de mérite, à y résister. S'il y succombe, Dieu tiendra compte pour lui, comme pour tout le monde, de la violence de l'entraînement, mais il ne peut tout de même pas fermer les yeux sur ses désordres, parce que c'est un gros personnage.

Pas d'indult divin aux rois, parce que rois. Au

contraire le Souverain Juge châtiara plus sévèrement des scandales qui, tombés de plus haut, causent un mal plus profond. Le livre de la Sagesse le dit : « *Aux puissants des tortures plus puissantes, potentes potenter tormenta patientur.* » (Sap. vi, 7). Il n'y a pas deux décalogues ni deux Évangiles, l'un pour les grands, l'autre pour les petits. Le même enfer attend tous les adultères, qu'ils soient rois ou humbles sujets, s'ils ne font pénitence.

Cependant, reprennent les partisans de la monarchie pour la monarchie, celle-ci doit au principe héréditaire qui règle la succession une unité de vues et une stabilité de politique qui manquent au régime républicain et qui évitent de graves désordres. C'est exact, et il y a là un facteur d'ordre qui n'est pas négligeable : tout républicain loyal devra le reconnaître.

Cependant l'instabilité ministérielle n'est pas en soi un mal absolu, car, contenue en de certaines limites, elle peut donner plus de souplesse à l'exercice du pouvoir, faciliter les orientations nouvelles qu'exigent les conjonctures et permettre de changer de gouvernement sans changer de régime. Il ne semble pas, par exemple, que l'Angleterre en ait souffert.

En second lieu, elle n'est pas chez nous la seule cause du malaise économique et social dont nous gémissons. Il y en a d'autres bien plus graves, qui sont d'ordre moral et spirituel, et dont la royauté n'est pas nécessairement exempte.

D'autre part la stabilité du gouvernement monarchique n'est pas tout. Elle n'est d'ailleurs pas assurée contre une saute de vent de l'opinion pu-

blique. Si l'esprit d'anarchie souffle avec celui de l'irréligion, il emporte le trône, les principes héréditaires et la stabilité. Il y a même une stabilité qui serait funeste et maudite ; ce serait l'enlisement dans l'erreur, l'irréligion et l'immoralité, comme au temps où les orgies impériales et populaires amenèrent la chute de l'empire romain.

En ce qui regarde les répercussions d'un gouvernement ou d'un régime sur le bonheur du peuple, ce sont les mêmes conditions morales que Dieu impose à tous les chefs d'État, quelle que soit la forme du gouvernement dont ils ont la charge, royauté, empire ou république. Et voilà pourquoi l'Église est, en principe, indifférente à tous les régimes politiques et laisse les hommes se débrouiller dans le choix de celui qu'ils préfèrent : *mundum tradidit disputationi eorum*.

Un saint Louis, roi de France, un saint Ferdinand roi d'Espagne, un saint Edouard roi d'Angleterre, un saint Étienne roi de Hongrie, un saint Wenceslas roi de Pologne, un saint Canut roi de Danemark, valent infiniment mieux que les Présidents de République d'Europe et d'Amérique qui ont brillé au ciel de la politique depuis plus de cent ans.

Inversement, un Garcia Moreno, président de la République de l'Équateur, assassiné par un franc-maçon sur le seuil de la cathédrale de Quito, où il venait de communier le premier vendredi du mois d'août 1875, et que l'on peut considérer comme un martyr, vaut infiniment mieux qu'un grand nombre de monarques des temps passés, même des âges de foi, en France et en d'autres

pays. Je regrette de ne pouvoir citer que ce seul exemple de sainteté — non encore canonisée — parmi les présidents de république ; mais on peut dire à leur décharge qu'en dehors de quelques petits pays, ils n'existent dans l'ère chrétienne que depuis une centaine d'années, tandis que les rois ont eu près de 2.000 ans pour se sanctifier. Espérons que, dans 2.000 ans, il y aura un grand nombre de Garcia Moreno élevés sur les autels, et que la République convertie et confirmée en grâce y montera avec eux. Tout arrive.

Un chrétien peut être royaliste, impérialiste ou républicain à son gré. Mais, quelle que soit sa préférence à cet égard, ce qu'il doit désirer avant tout et demander à Dieu *comme chrétien*, c'est un chef d'État sincèrement chrétien, qui soit une conscience et un caractère, un défenseur énergique de l'ordre, un mainteneur inconfusable de tous les droits, à commencer par ceux de Dieu et de la religion, et capable d'assurer ainsi le bonheur et la grandeur de notre patrie.

Ceux qui connaissent les représentants actuels de la Maison de France nous disent que le futur roi qu'ils espèrent est précisément un homme de cette trempe, et qu'il joint à une intelligence supérieure, aux vues politiques les plus vastes, un caractère, un cœur et un sens chrétien très élevé, c'est-à-dire tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'un royaume. Nous nous en réjouissons profondément, et s'il remonte sur le trône de saint Louis et rend à la France sa grandeur passée et sa place de fille aînée de l'Église, nous en bénirons Dieu, comme nous le bénirions pour tout autre

sauveur chrétien qu'il enverrait à notre pays.

La discussion qu'on vient de lire n'est un plaidoyer *ni pour ni contre la royauté*. C'est un plaidoyer, *autour de la royauté, pour les droits de Dieu et les intérêts supérieurs de la France*. Elle tend à prouver que, royaliste, républicaine ou bonapartiste, notre patrie ne sera délivrée de ses crises que par un chef d'État chrétien, tandis que menée par un roi, un César ou un président de république irréligieux, elle courrait à l'abîme.

Les uns en concluront que, la royauté ayant plus de chances d'être chrétienne, il la faut rétablir : c'est leur droit. Les autres, estimant que, la royauté étant impossible et la république pouvant devenir chrétienne, il faut garder celle-ci et tâcher de la convertir : c'est aussi leur droit. Nous n'entendons pas trancher le débat. Nous ne sommes pas le saint Remi qui baptisera les fiers Sicambres de la démocratie, si tant est que la démocratie puisse produire un Clovis. Nous avons seulement posé le principe ; **IL NOUS FAUT UN SAUVEUR CHRÉTIEN, MONARQUE OU PRÉSIDENT DE RÉPUBLIQUE, A LA TÊTE D'ÉQUIPES CHRÉTIENNES ; SINON NOUS SOMMES PERDUS.**

Le Christ conciliateur de l'Autorité et de la Liberté.

Perdus ! Mais est-ce là un mot français et chrétien ? Oui, hélas ! si nous continuons à nous éloigner de Dieu : *Domine, qui elongant se a te peribunt*. Mais, non, si nous revenons à Celui qui a dit : « Je suis la Résurrection et la Vie. »

Or chacun de nous peut contribuer à ce retour national. La France a toujours trouvé dans sa foi la force de se relever de ses plus mortelles maladies.

Au milieu des tempêtes d'anarchie déchaînées sur l'océan de ce monde, Jésus se dresse tel qu'il apparut une nuit à ses apôtres apeurés, silhouette lumineuse de la vie, suspendue sur le gouffre de la mort. Les disciples le prennent pour un fantôme, mais Jean murmure à l'oreille de Pierre : *Dominus est !* C'est le Seigneur ! Et Pierre s'élance vers lui en marchant sur les flots. Jean ici c'est la foi éclairée par l'amour ; Pierre c'est l'action soutenue par l'amour.

Non, Jésus n'est pas un fantôme, comme le croyaient les disciples affolés et comme le pensent de pauvres illuminés de nos jours. C'est la plus certaine des réalités, la plus vivante et la plus agissante des personnalités. C'est le Seigneur ! *Dominus est !* C'est le maître de la vague. Il voit ses colères et d'un geste peut les apaiser ; il entend ses clameurs et d'un mot peut les faire taire. Il traite les agitations des âmes et des nations, comme il traitait jadis les tempêtes de la mer de Galilée. Parfois, il se tient debout à l'avant de la barque ; d'un geste dominateur il fait signe à la mer de s'apaiser et la mer s'apaise : c'est beau ! D'autres fois, il laisse la mer écumer et mugir avec rage, et marche tranquillement sur ses flots : c'est plus beau !

Le peuple chrétien a lui aussi le pouvoir de marcher sur l'abîme sans y sombrer, mais c'est à la condition d'avoir toujours les yeux fixés sur le Sauveur. Pierre cesse un instant de regarder

Jésus. Suivant l'expression pittoresque de l'Évangile, « il regarde le vent, *respexit ventum* », c'est-à-dire la vague soulevée par le vent et qui menace de l'engloutir. Il a peur, il enfonce. Ayons confiance dans le divin Maître. Ne regardons pas le vent qui passe, il peut siffler, hurler, il ne peut nous submerger, si Dieu est avec nous. O tempêtes, ô abîmes, vous êtes terribles, mais la foi et l'amour ne vous craignent pas, car Jésus est plus fort que vous. O passions, ô anarchies, ô révolutions, vous avez beau rugir, un peuple chrétien, soutenu par le Christ, marche triomphalement sur vos flots échevelés.

La Christ restaurateur de l'Autorité par son obéissance.

On parle de sciences sociales, mais il y a aussi des vertus sociales encore plus nécessaires à la vie des peuples. Jésus est le modèle de celles-ci et le maître de celles-là. Il nous enseigne par son exemple l'obéissance à toutes les autorités légitimes qui représentent celle de Dieu. Adolescent à Nazareth, il est soumis à ses parents, *et erat subditus illis*. Ouvrier, il est soumis aux lois de son pays, *et erat subditus illis*.

Les Juifs, enthousiasmés de ses premiers miracles, veulent le mettre à leur tête pour chasser les Romains, mais ce serait la guerre civile ; ce serait pour ses malheureux compatriotes la défaite avec ses horreurs. Il est sage pour eux ; il ne veut pas les faire massacrer. Il reste soumis à la

domination et aux lois romaines, seules sauvegardes de l'ordre et de la paix : *et erat subditus illis*. Il dit à la foule de payer le tribut à l'empire : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Furieux de son divin pacifisme, les pharisiens l'accusent devant Pilate d'avoir prêché le refus de l'impôt et la révolte contre Rome, c'est-à-dire du crime où ils ont voulu l'entraîner et où il a refusé de les suivre.

A son exemple, l'Église a toujours condamné les révoltes absurdes et criminelles contre l'autorité légitime. Elle est la seule « *grande école de respect* » qui soit au monde, comme on l'a souvent rappelé. Ouvriers, ouvriers, que sollicitent les artisans de haine et de discorde, suivez Jésus votre modèle et votre ami qui vous conduira au bonheur, et fuyez les faux messies qui vous conduiraient au massacre.

L'obéissance aux justes lois humaines n'est pas la servitude qui tremble sous le fouet ; elle est noble et fière quand elle a conscience de s'incliner devant Dieu et de contribuer à l'ordre social et à la beauté du monde. Le Christ réproouve la tyrannie encore plus énergiquement que l'anarchie, parce qu'elle n'a pas, comme celle-ci, la circonstance atténuante de la révolte contre l'injustice et la souffrance, et qu'elle est pure méchanceté. La bonté de Jésus condamne tous les despotismes. Il se présente à Jérusalem comme un roi de mansuétude : « *Rex tuus venit tibi mansuetus* », et il peut dire en toute vérité : Mon joug est doux et mon fardeau léger.

Aussi combien étaient aveugles ces pauvres Juifs

qui s'écriaient en repoussant leur Messie : « Nous n'avons pas d'autre roi que César ! » Insensés ! César, à qui vous vous donnez, ne vous en saura aucun gré, car dans quelques années, il détruira votre beau temple, il flagellera et crucifiera vos fils. Jésus qui avait guéri vos malades, aurait été pour vous le plus généreux des rois et vous aurait apporté la gloire avec la paix, la fin de cette crise messianique qui a été pour vous, mais par votre faute, le plus épouvantable des malheurs.

La Liberté, fille du Calvaire.

O hommes si fêrus de vos droits, ne craignez pas que le Christ en soit jaloux et songe à vous en frustrer. Loin d'être l'ennemi de la liberté, c'est lui qui vous l'a donnée avec la vérité et la paix ; c'est lui qui l'a sacrée dans son sang au Calvaire. Après lui, les Apôtres l'ont proclamée, quand ils ont répondu au Sanhédrin qui voulait les empêcher de prêcher l'Évangile : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Voilà une des plus fières paroles qui aient sonné sur la terre. Et saint Paul y faisait écho quand il jetait ce superbe défi à toutes les tyrannies : « On n'enchaîne pas le Verbe de Dieu. *Verbum Dei non est alligatum !* » Des chaînes à mes pieds et à mes mains, oui, tant que vous voudrez ! Mais des chaînes à ma parole et à mon âme, jamais !

Ce fut la devise des martyrs, alors qu'aux chaînes de fer se joignaient les plus affreux supplices. Et quand, du sein des tortures, ils avaient

prêché leur Christ bien-aimé, le Verbe s'envolait de leurs lèvres sanglantes avec la liberté, pour aller se poser sur d'autres lèvres et continuer sa mission libératrice par le monde. Pendant trois siècles, la liberté avec sa sœur la vérité ne cessa de lutter contre toutes les tyrannies ; et entre deux batailles elle allait se reposer et se fortifier par le pain eucharistique au fond des Catacombes. C'est là, au milieu des corps des martyrs, que s'étaient réfugiées sous son égide toutes les fiertés et toutes les noblesses de l'âme partout traquées dans l'immense empire.

O liberté, fille du ciel, baptisée dans le sang divin au Golgotha, grandie au vent des persécutions, tu n'as rien de commun avec la hideuse licence, fille de l'enfer, qui usurpe ton nom sacré. Tu es aussi éloignée de l'anarchie, qui est la tyrannie d'en bas, que de la tyrannie qui est l'anarchie d'en haut, tu es belle et pure comme tes sœurs la vérité, la charité et la paix.

Mais l'autorité elle aussi est ta sœur et ta sœur aînée. Fille de Dieu comme toi, tant qu'elle est fidèle à l'esprit de votre commun Père, loin d'être ton ennemie, elle est ta meilleure amie et ta protectrice.

Le Cloître refuge de l'Autorité et de la Liberté.

Rescapées de toutes les geôles et de toutes les arènes, victorieuses de toutes les tempêtes, vous avez jadis toutes deux trouvé un refuge dans les Catacombes. Aujourd'hui, au milieu des agita-

tions et des haines, au plus fort des anarchies et des tyrannies qui s'affrontent dans une société sans Dieu, c'est dans le cloître que vous trouvez le plus sûr asile.

L'autorité y est paternelle ; elle est aimée, parce qu'elle est douce comme celle de Jésus qu'elle reflète. Quant à la liberté, il est vrai que l'âme y sacrifie celle dont elle jouissait dans le monde, mais elle la sacrifie librement et joyeusement contre une liberté supérieure, la liberté des enfants de Dieu. Par l'obéissance elle devient chaque jour plus dégagée des liens de la chair, des passions et des richesses dont le monde est souvent l'esclave, plus indépendante par conséquent, plus joyeuse et plus ailée dans ses envols vers la Beauté éternelle.

Telle est l'atmosphère que la petite sœur Thérèse a respirée au Carmel. Douce et humble comme l'Enfant Jésus, soumise et obéissante à sa règle, elle y a goûté une paix inaltérable. Elle est donc bien qualifiée pour dire aux peuples combien l'esprit de révolte contre l'autorité divine est fol et coupable, car c'est l'esprit de Satan, le premier des révolutionnaires et l'instigateur de toutes les révolutions fratricides. Sans doute sa règle est sage et sainte, tandis que la loi civile ne l'est pas toujours. Mais leur principe est le même : l'une et l'autre sont des transparents à travers lesquels on doit voir la volonté divine. Sans doute encore l'obéissance civile n'est pas surnaturelle et spontanée comme celle de la moniale, mais elle est aussi un devoir et obtient du ciel sa récompense. La société serait donc bien inspirée d'aller en esprit faire une petite cure d'humilité et de douceur au Carmel, et de

se mettre à l'école de sainte Thérèse, incomparable maîtresse d'obéissance et de charité.

Du Désert au Cloître : Ernest Psichari.

Lorsque Ernest Psichari, écoeuré des errements de sa jeunesse, trouva dans les solitudes du Sahara la vérité et la paix dont sa belle âme avait besoin, une des premières pensées qui l'aiguillèrent vers l'Église catholique fut précisément celle de la liberté dans l'obéissance dont il reconnut en elle la synthèse harmonieuse. Il ne voyait que bassesse et esclavage dans les anarchies qui avaient jusque-là étourdi son cœur, lorsqu'il découvrit, comme Alfred de Vigny, mais avec plus de perspicacité que lui, non seulement une grandeur dans la « servitude militaire », mais une liberté supérieure.

Bientôt, élargissant son horizon jusqu'à l'infini, il soupçonna encore plus de grandeur et de liberté dans « la servitude religieuse », c'est-à-dire dans l'obéissance à Dieu et au Christ, que dans la servitude militaire. Elle lui apparut comme un devoir qui ennoblirait sa vie en l'asservissant à ce Dieu dont l'Église nous dit que le servir c'est régner : *servire Deo regnare est*. Il fut si frappé de cette découverte qu'il brisa aussitôt, par une généreuse conversion, les chaînes des passions qui l'avaient jusque-là attaché au monde. Il ne rêva plus que d'être le serviteur et le soldat du Christ-Roi. Il signait une de ses lettres à Vallery-Radot : « Votre très affectionné *in Christo Rege*. » Dans une autre, il offrait à Mgr Jalabert l'assurance de sa respec-

tueuse admiration et de son fidèle attachement *in Christo Rege*.

Peu après, pour s'affranchir encore plus magnifiquement de toute servitude autre que celle du Roi du ciel, il résolut d'aller chercher dans le cloître la grande liberté des enfants de Dieu. Quand il partit pour le front, il était tout à fait décidé à entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Le 22 août 1914, il tombait héroïquement sur l'affût de son canon, bon soldat de la France et du Roi Jésus, affranchi de toutes les chaînes qu'il avait jadis douloureusement traînées sur les sables du désert. On en trouva une cependant sur son corps : c'était son Rosaire, enroulé autour de son bras. Douce chaîne du Rosaire, chaîne d'amour et de prière, forgée par un grand saint, portée par tant de justes, et qui devait éternellement river son cœur au cœur de la Reine du ciel !

Je pensais à cette chaîne en relisant récemment ces lignes admirables qu'il écrivait sous sa tente saharienne, peu avant sa conversion : « *Nous ne sommes pas des révoltés, nous les soldats, mais des hommes de fidélité... Nous aimons ces douces chaînes qui nous relient aux grandeurs du monde. Mais alors... pourquoi tant d'abandons consentis ?... Pourquoi, parmi ces forces qui s'opposent au progrès abhorré, garder l'armée et rejeter l'Église ?* (1) » Et plus loin je fus frappé de ces lignes qui marquent un progrès, une nouvelle ascension de son âme : « Dans notre dérélition,

(1) *Les Voix qui crient dans le désert*, Paris, Conard, 1925, p. 52.

nous cherchons un maître, car nous sommes de ceux qui brûlent de se soumettre pour être libres. Et quel maître ne nous faut-il pas maintenant ? C'est le Maître du ciel et de la terre que nous appelons. Nous savons ce qu'est la soumission du soldat ; nous savons sa grandeur, mais nous savons aussi qu'elle n'est qu'une figure d'une soumission plus haute (1). »

Dans ces pensées profondes et généreuses et, un peu plus tard, dans sa résolution d'entrer au cloître, le petit-fils de Renan rejoignait sans le savoir l'âme de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, et résolvait comme elle, par les « douces chaînes » de l'amour et du Rosaire, la crise de l'autorité et de la liberté.

(1) *Ibid.*, p. 94.

CHAPITRE V

LA CRISE DE LA PAIX SOCIALE

Sainte Claire d'Assise et les barbares.

En ces temps-là les Sarrasins avaient envahi l'Italie et mettaient tout à feu et à sang. Devant ce flot de barbarie montante, les populations éperdues s'enfuyaient. Les jolies villes et les joyeuses campagnes de l'Ombrie se changeaient en désert. Seule une humble moniale refusa de suivre les fuyards. C'était sainte Claire d'Assise, fondatrice et prieure des Clarisses. Quand on lui demandait comment elle, pauvre femme, pourrait échapper, avec ses sœurs, à ces soudards ivres de luxure et de cruauté, elle levait les yeux au ciel et souriait doucement ; elle avait son secret.

En effet, les barbares arrivent, pillent les maisons vides, massacrent quelques vieillards et quelques malades attardés. Mais, devant les portes closes du monastère des Clarisses, ils comprennent que les nonnes sont là et ne pourront leur échap-

per, malgré la douve et les créneaux qui les protègent. Ils poussent un cri de joie bestiale. Déjà ils appliquent les échelles contre les murs et les chefs donnent le signal de l'assaut, lorsque sainte Claire apparaît à l'une des fenêtres. Elle tient en main l'ostensoir. Et voici que, de la blanche hostie, jaillissent des rayons qui aveuglent et épouvantent les assaillants, précipitent les uns du haut des échelles dans les fossés et mettent les autres en fuite. Sainte Claire, suivie de ses moniales, reporte l'hostie dans le tabernacle et, à genoux devant l'autel, lui chante sa reconnaissance.

De nos jours, un barbare a envahi notre société, plus redoutable que les Sarrasins du XIII^e siècle. C'est l'égoïsme qui déchaîne les pires cataclysmes. C'est la crise de la paix sociale qui nous prépare des communes et des révolutions plus féroces que celles du passé. On entend partout des cris de haine et comme un branle-bas de guerre civile. Les bons hésitent et leur faiblesse donne aux hommes de désordre tous les espoirs et toutes les audaces. L'émeute gronde de temps en temps, çà et là, avant-courrière de plus vastes révolutions et se fait la main pour les fusillades de demain.

Mais une femme est au milieu de nous plus majestueuse que sainte Claire et qui, comme elle, n'a pas perdu confiance. C'est l'Église catholique notre mère. Debout au pied de ses autels ou sur le seuil de ses temples, elle voit les passions qui montent à l'assaut de la cité chrétienne, mais elle ne craint pas, car elle aussi tient en main l'ostensoir. Elle chante dans l'orage : « *O Salutaris Hostia ! O Hostie salutaire, Hostie douce et puis-*

sante, Hostie bien-aimée, des guerres terribles nous menacent, *bella premunt hostilia*, mais vous êtes la force, venez à notre secours, *da robur, fer auxilium.* » L'Hostie répond : « Aimez-vous les uns les autres », et le rayon d'amour qu'elle darde sur nous met en fuite les haines et les colères assassines et répand sur le monde les charités éternelles, seules capables de le sauver.

L'Égoïsme.

Qu'est-ce donc que l'égoïsme ? C'est un géant formidable, un Goliath qui insulte l'armée du Très-Haut et médite d'égorger la civilisation chrétienne. Mais il n'est pas plus invulnérable que l'antique Philistin, et nous avons dans le Christ le David qui peut le frapper à la tête et le coucher à terre.

L'égoïsme n'est pas, comme on le dit souvent, l'amour de soi, car cet amour est fort légitime et parfaitement compatible avec l'amour du prochain. C'est même un devoir. Aimer quelqu'un c'est lui vouloir du bien : or, nous devons vouloir et chercher notre bien, surtout notre bien éternel ; c'est notre fin, c'est le bien suprême qui contient tous les autres et qu'il ne faut sacrifier à aucun.

L'égoïsme, c'est l'excès de cet amour, car l'excès d'un bien peut être un mal. C'est l'amour de soi poussé jusqu'au mépris du droit du prochain et, par suite, de la loi de Dieu : c'est l'âpre recherche du gain, du plaisir et des honneurs. Quel que soit l'obstacle qui se dresse devant ses convoitises, il se rue sur lui. Si cet obstacle est

le bien du prochain, il s'en empare ; si c'est le droit du prochain, il le viole ; si c'est la plainte du prochain, il l'étouffe ; si c'est la résistance du prochain, il la brise ; en un mot, c'est le père de toutes les injustices, de toutes les violences et de tous les crimes.

Seul un principe divin peut contrecarrer ce vice : c'est l'amour de Dieu, rejaillissant sur ses enfants et ses images que sont les hommes. C'est la charité ou la fraternité chrétienne. La justice y suffirait, semble-t-il, puisqu'elle rend à chacun ce qui lui est dû : c'est vrai en théorie, mais en fait, elle n'a pas ce pouvoir. Pour rendre au prochain ce qui lui revient de droit, il faut lui sacrifier un peu de son propre droit, de son repos, de son plaisir, de ses avantages, et pour cela il faut l'aimer ; et l'on arrive ainsi à cette conclusion étrange et magnifique que le dernier mot de la question sociale ce n'est pas la justice, c'est l'amour.

L'Égoïsme et la lutte des classes.

Là donc où ne règne pas l'amour de Dieu, source de l'amour du prochain, l'égoïsme règne en maître. Quand il se met entre les classes sociales, il est particulièrement féroce, car ce sont les forces les plus formidables du monde qu'il dresse les unes contre les autres, ce sont deux loups aux crocs sanglants qu'il excite l'un contre l'autre : *homo homini lupus*. Que dire des misérables qui chauffent cet égoïsme à blanc pour lui donner ce qu'ils appellent une mentalité de combat ! Comme

si l'homme était fait pour hair l'homme et non pour l'aimer !

C'est la crise sociale ! Eh oui, et elle devient tous les jours plus aiguë. L'égoïsme est partout dans une société sans Dieu. Il est en haut, il est en bas. Il y a l'égoïsme de ceux qui ont et gardent tout pour eux, sans en faire part à leurs frères qui meurent de faim, et l'égoïsme de ceux qui n'ont pas et veulent tout avoir, pour en jouir à leur tour avec encore plus de frénésie. Il y a l'égoïsme gavé, repu, pourri par la jouissance, et l'égoïsme aigri, ulcéré, exacerbé par l'envie. Et ces deux égoïsmes se toisent d'un œil haineux et sont prêts à en venir aux mains. Et nous l'entendons monter, avec son rythme sauvage et ses sourds grondements, la grande marée des revendications révolutionnaires qui pourrait bien quelque jour balayer nos rivages et engloutir une civilisation sans Dieu.

Les grands coupables ne sont pas ceux qui, aux jours des émeutes, tombent sur les barricades, les mains noires de poudre et rouges de sang ; ce sont ceux qui, de leurs mains blanches, bien à l'abri du danger, écrivent des pamphlets impies pour déchristianiser le peuple, et des articles incendiaires pour le pousser au carnage.

Mais c'est là un jeu imprudent pour ceux qui s'y livrent. Vous lâchez la foule contre la religion et la société, et vous comptez bien la museler, si elle s'avisait de ruer, en voyant en vous les exploiters de sa crédulité. Mais le pourrez-vous ? Vous avez mis dans ses mains une dynamite capable de faire sauter tous les gouvernements y compris le vôtre. Gare à la grenade !

Le Précepte de la Fraternité.

Où est le salut ? Mais là où sainte Claire est allée le chercher pour échapper avec ses sœurs à la férocité des Sarrasins, dans le tabernacle, c'est-à-dire dans le Christ, dans son Cœur, dans son Eucharistie, dans son amour, source de tout amour généreux.

La crise sociale n'existait pas au temps du Sauveur sous la forme qu'elle a revêtue de nos jours, pour la raison très simple que la classe laborieuse, entravée par l'esclavage, ne pouvait lutter contre la classe qui possédait, avec la richesse et les honneurs, le pouvoir et les armes. Les gueux ne pouvaient rien contre les *beati possidentes*. Ils avaient bien essayé de secouer le joug à Carthage, mais ils avaient été écrasés. Ils avaient également esquissé une révolution sociale à Rome avec Spartacus, puis avec Catilina, mais leur révolte avait été noyée dans le sang. Et depuis ce temps ils marchaient tête basse sous le fouet des belluaires, rongant leur frein, condamnés aux travaux les plus durs au fond des mines, dans les champs, où on les traitait comme des bêtes, dans les fosses infectes des ergastules, flagellés jusqu'au sang, crucifiés pour la moindre peccadille, ou jetés en proie aux poissons dans les étangs de leurs maîtres.

La crise sociale avait été ainsi résolue, mais dans le sens de la force brutale. Ce n'était pas le triomphe de la justice et de la bonté sur l'égoïsme, mais le triomphe d'un égoïsme sur un autre. Le programme, oserai-je dire le rêve généreux et ma-

gnifique du Rédempteur, c'était le triomphe de l'amour.

Pour le réaliser, il n'a cessé de prêcher la fraternité. « Vous êtes tous frères, *omnes vos fratres estis*, car vous avez tous le même Père qui est dans les cieux : *unus Pater vester qui in cœlis est*. Il y a bien une fraternité naturelle qui unit tous les hommes. Tous tant que nous sommes, blancs, noirs, jaunes ou rouges, nous sommes frères en Adam. Le sang d'Adam coule dans les veines de ce rustre aux mains lourdes et gourdes et dans les veines de ce patricien aux mains fines, arbitre de toutes les élégances. « Le sang d'Adam, disait Lacordaire, parle en nous plus haut que tous les titres et nous couche à terre aux pieds du même patriarche comme aux pieds du même Dieu. »

Sans doute, mais nous ne restons pas longtemps couchés à terre : nous nous relevons, et nos passions se relèvent avec nous et parlent plus haut que le sang d'Adam. La consanguinité adamique, fraternité purement humaine, ne suffit pas à vaincre notre égoïsme et à créer en nous l'esprit de sacrifice. Il n'en est pas de même de la fraternité chrétienne ; elle est bien autrement féconde, quand elle est profondément enracinée dans les cœurs avec l'amour de Dieu et particulièrement avec l'amour du Christ.

L'Exemple de la Fraternité : Jésus.

Jésus ne s'est pas contenté de nous prêcher la charité, il nous en a donné l'exemple. Nul cœur

n'a été aussi compatissant ni aussi généreux que son Cœur. Il a aimé tous les hommes, mais particulièrement ceux qui souffrent, les humbles, les malades, les pauvres.

Il a voulu souffrir et être pauvre lui-même pour mieux comprendre la pauvreté et la souffrance humaines. Certes il les connaissait de sa science divine infinie et transcendante, mais il a voulu en avoir, comme nous, la science expérimentale. Il a été le *premier* exemple de la pauvreté volontaire. Il était le Grand Riche comme Dieu ; il a été le Grand Pauvre comme homme. Il a été le *seul* exemple de la pauvreté volontaire dès le berceau. En effet, nous autres, humbles mortels, nous ne choisissons pas nos parents. C'est la nature ou mieux l'Auteur de la nature qui nous les donne, grands ou petits, riches ou pauvres. Jésus seul, puisqu'il s'incarnait librement, a pu choisir les siens. Il pouvait naître sur les marches du trône, reposer comme le fils d'Hérode dans un berceau d'or et d'ivoire, être acclamé par la joie de tout un peuple, il a voulu pour parents des descendants de David, mais déchus de la dignité royale et réduits à gagner laborieusement leur vie. Il a voulu naître dans l'obscurité d'une étable, reposer sur la paille dans une crèche d'animaux. Il a voulu être ouvrier et fils d'ouvrier, *faber et fabri filius*. Il a voulu être enfant du peuple, homme du peuple, être peuple lui-même, pour mieux compatir aux souffrances du peuple.

Il a ainsi réuni en sa personne les deux classes sociales ailleurs si opposées, et elles se sont donné le baiser de réconciliation dans son amour. Fils

des rois de Judas, il a été, suivant Lacordaire, le premier gentilhomme du monde, mais le moins fier, le plus familier et le plus accessible à tous, le plus généreux surtout. Il jetait la santé, la joie, les pardons divins, à la volée autour de lui.

Un jour, devant une multitude fatiguée et famélique, qui représentait pour lui l'humanité souffrante, il s'est écrié : « *Misereor super turbam.* J'ai pitié de la foule ! » Ce mot a ému bien des hommes qui n'avaient pas la foi, tant ils ont senti qu'il était sincère. S'il s'était contenté de se pencher du haut du ciel sur nos misères et de nous jeter du sein de sa gloire ce mot magnifique, bien des hommes sans doute seraient restés sceptiques, bien des malheureux auraient été tentés de lui dire : « Vous avez pitié de notre misère ? Mais qu'avez-vous fait pour la soulager ? La connaissez-vous seulement ? Réalisez-vous au sein de vos richesses et de votre bonheur ce qu'elle est pour nous ? » Sans doute, pareil langage eût été injuste, mais il aurait certainement jailli du fond des rancœurs humaines. Il est devenu impossible, après l'Incarnation, car Jésus a connu et volontairement enduré nos souffrances pour les adoucir.

Un jour, en 1848, François Arago, astronome et ministre, haranguant une foule, voulait lui persuader de se montrer bien sage et bien tranquille, au lieu de dresser des barricades. Mais un ouvrier l'interpella en ces termes : « Citoyen Arago, nous voyons bien que vous êtes juste et bon ; mais tout de même, vous ne pouvez nous comprendre ; nous ne parlons pas le même langage, car *vous n'avez jamais eu faim !* » Voilà un reproche qu'on ne peut

faire au Christ, car il a eu faim dans le désert, *postea esuriit*, si bien que Satan lui proposa pour le tenter de changer les pierres en pain, et puis, il s'est écrié sur la croix : « *Sitio ! J'ai soif !* »

Aussi il a aimé ses frères les pauvres. Il s'en entoure, il en fait sa famille et sa cour. Ceux qui l'approchent de plus près sont des pauvres ; ses parents, des artisans, des pauvres ; ses premiers adorateurs, des bergers, des pauvres ; ses apôtres, des pêcheurs, des pauvres ; ses auditeurs privilégiés, des pauvres. Aux pauvres ses attentions les plus délicates. Aux pauvres les prémices de son Évangile : *pauperes evangelizantur !* Aux pauvres sa première béatitude : *beati pauperes !* Aux pauvres ses plus touchantes paraboles.

Le Motif de la Fraternité : Jésus.

Après avoir ainsi montré son amour pour les malheureux pendant sa vie, va-t-il les abandonner après sa mort, les laisser orphelins en proie aux brutalités de la nature, de la maladie et de l'injustice humaine ? Il aperçoit l'immense multitude de tous ceux qui, dans la suite des siècles, trembleront de toutes les fièvres des douleurs humaines. Mais il aperçoit une autre multitude, composée de tous les justes qui l'aimeront jusqu'à la fin des temps. Il voit du haut de sa croix des millions d'yeux fixés sur lui dans un regard d'amour, des millions de bras tendus vers lui dans un geste d'amour, il entend des millions de voix qui du sein des familles chrétiennes, des monastères, des

prétoires, des églises, lui crient : « O Christ, nous t'aimons. Que faire pour te témoigner notre amour ? » Et il leur répond : « Aimez-moi dans mes pauvres. Ce que vous ferez au plus petit d'entre eux je le considérerai comme fait à moi-même : *mihi fecistis*. »

Parole d'une délicatesse infinie ! Motif d'une efficacité incalculable ! Ce grand fleuve d'amour qui va vers lui à travers les siècles, portant sur ses flots toutes les générosités et tous les dévouements, Jésus n'en veut pas pour lui-même. D'un geste magnifique, il en détourne le cours, pour qu'il aille baigner tous les rivages de l'infortune humaine. Si donc nous l'aimons, nous aimerons nos frères : c'est lui que nous verrons et vénérerons en eux.

A quelle « éminente dignité », comme dit Bossuet, la charité élève le pauvre dans l'Eglise ! Je le crois bien, elle est quasi sacramentelle. Des yeux de la foi nous voyons le Christ dans l'Eucharistie sous les espèces du pain ; mais, des yeux de la charité, nous le voyons dans le pauvre sous les haillons de la misère, sous les espèces de la pauvreté. Et c'est là, pour ainsi dire, comme un huitième sacrement dans l'Eglise. Le pauvre est ainsi un Christ souffrant tandis que le riche par sa générosité devient un Christ compatissant. Et voilà encore les classes sociales qui se rejoignent en sa personne sous le signe de la charité. Par là il condamne et combat efficacement l'égoïsme d'en haut et l'égoïsme d'en bas. Les grands apprennent à son école à se faire justes et bons envers les petits, et les petits à pardonner aux grands leur grandeur couverte par leur bonté.

Le Principe de la Fraternité : l'Eucharistie.

Après le précepte, l'exemple et le motif de la charité chrétienne, Notre-Seigneur nous en a laissé un principe très actif dans l'Eucharistie. C'est le sacrement de son amour, et ce mot doit être pris ici dans trois sens divins. C'est le sacrement institué par son amour ; c'est le sacrement qui nous inspire son amour ; c'est le sacrement qui nous inculque l'amour du prochain.

A ce dernier titre, il complète harmonieusement le précepte : « Aimez-vous les uns les autres. » Il réalise la suprême prière que le Christ adressa à son Père à la dernière Cène en faveur de ses disciples : « Mon Père qu'ils soient un, comme vous et moi nous sommes un : *Unum sint !* » Il venait justement d'instituer l'Eucharistie et par ce mot il indiquait un des fruits principaux qu'il en attendait : l'union fraternelle entre tous les hommes.

L'Eucharistie a été instituée sous la forme d'un repas. Or la participation au même repas est à la fois un signe et un facteur puissant d'union entre les convives. Cette action se fait principalement sentir dans l'intimité du foyer. La famille nous offre le type de la fraternité, dans l'amitié qui unit les frères et les sœurs. Mais c'est surtout autour de la table commune que cette amitié éclate. Hors de là, les enfants sont dispersés : les aînés à leurs affaires, les plus jeunes à leurs études ou à leurs jeux. Mais à l'heure du repas, ils sont heureux de se retrouver ensemble. Ils reprennent périodique-

ment conscience de leur affection mutuelle. Ils sont tous là, les grands et les petits, les frères et les sœurs, tous égaux, tous aimants, tous aimés, et leur joyeuse animation flatte délicieusement l'orgueil du père et la tendresse de la mère.

Or c'est là l'image de la fraternité que Notre-Seigneur veut voir régner entre les membres de la société ! Il a conçu l'humanité comme une grande famille dont les enfants doivent s'aimer et s'entraider sous le regard du Père céleste, et c'est pourquoi il la réunit à sa table eucharistique.

L'Eucharistie est *le sacrement social par excellence*. On le vit bien dans la primitive Église. Les premiers chrétiens se réunissaient pour la fraction du pain, c'est-à-dire pour l'Eucharistie, dans des repas appelés agapes, et ce mot, qui signifie amour, indique bien de quel esprit étaient animés les convives. Saint Paul disait : « Nous ne formons qu'un seul corps, nous qui mangeons le même pain, *unum corpus multi sumus qui de uno pane participamus*. » Mais les Actes des Apôtres se servent d'un mot plus charmant en nous disant que ces disciples du Christ ne formaient qu'un seul cœur et une seule âme, *cor unum et anima una*. Un seul cœur ! Quel magnifique idéal ! Quelle admirable anticipation de la vie du ciel ! C'était une idylle sociale que le monde ne devait pas revoir, parce qu'il ne revit jamais une société aussi profondément imprégnée des effluves eucharistiques.

Les classes n'étaient pas abolies. Les inégalités sociales subsistaient, mais elles n'étaient pas blessantes entre gens qui s'aimaient en Dieu comme des frères. » Tandis que la matrone païenne faisait

mourir ses esclaves sous les fouets, sainte Agnès, la patricienne chrétienne, considérait et traitait comme sa sœur dans le Christ sa petite servante sainte Emérentienne, qui allait bientôt partager la gloire de son martyre. Et l'on voyait les plus illustres femmes, celles dont les ancêtres avaient fait la grandeur de la Ville Éternelle, se glisser sans bruit à travers les rues pour rejoindre dans les catacombes leurs sœurs plébéiennes et s'agenouiller auprès d'elles à la Table Sainte, oubliant la splendeur de leur généalogie et la gloire de leurs fameux aïeux les Fabius Cunctator, les Gracques et les Scipion l'Africain. Un seul cœur et une seule âme dans le Cœur du Christ !

Cette leçon d'égalité et de fraternité chrétienne devait être comprise à la plus brillante de toutes les cours, celle de Louis XIV. Un jour Turenne, récemment converti du protestantisme au catholicisme, s'avancait au milieu de la foule vers la Table de Communion pour faire ses Pâques. Son valet de chambre qui était devant lui s'en aperçut, et, s'effaçant aussitôt respectueusement, lui dit à voix basse : « Passez, Monseigneur. » Mais Turenne, les bras croisés, les yeux baissés, plus beau dans cet acte de foi et d'humilité que sur les champs de bataille, lui répondit : « Passe, mon ami, il n'y a ici qu'un seul Monseigneur, c'est Jésus-Christ. »

Comme cette pensée, si elle entraît profondément dans les cœurs, rabattrait la morgue des uns et donnerait aux autres de juste fierté ! Comme elle les rapprocherait tous en un seul cœur et une seule âme, *cor unum et anima una* !

Un jour en 1848, un groupe d'hommes considé-

rables, professeurs, magistrats, députés, sentant la Révolution gronder dans les bas-fonds de la capitale, alla trouver un prêtre de Paris, l'abbé Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires, connu pour la popularité qu'il avait dans la classe ouvrière. Ils lui dirent : « Monsieur le Curé, vous qui connaissez si bien le peuple et qui avez tant d'influence sur lui, dites-nous comment ramener la paix dans les faubourgs, comment résoudre la question sociale ? » Quel ne fut pas leur étonnement quand il leur répondit : « Messieurs, communiez et faites communier tous les huit jours ! C'est le sacrement qui apaise toutes les rancunes et toutes les haines populaires ! » Ils s'étaient attendu à des projets de lois économiques, à des réformes sociales, des conférences, des coopératives, des soupes populaires... Et voilà qu'on leur conseillait une pratique de dévotion bonne tout au plus pour les femmes et les enfants ! Évidemment le bonhomme retardait ! Eh bien non, il était à l'heure et à la page. Il ne repoussait certes pas les mesures législatives et économiques, mais il savait qu'elles ne suffisaient pas. Le mal était dans les cœurs, c'était dans les cœurs qu'il fallait le combattre, et seul le Christ pouvait y pénétrer par la communion. « Communiez, Messieurs, tous les huit jours ! » Encore la mystique, mais toujours vraie et toujours féconde !

Si les ouvriers et les législateurs s'approchaient souvent de la Sainte Table, ils y trouveraient le secret de la fraternité chrétienne et la question sociale serait résolue et toutes les crises qui nous menacent seraient enrayées.

Le peintre Léon Lhermitte a jadis exposé au Salon un beau tableau intitulé : *L'ami des humbles*. C'est la scène d'Emmaüs. Le Christ y est représenté à la table de l'auberge, assis entre les deux pèlerins revêtus d'un simple bourgeron. Et ce sont bien deux ouvriers de nos jours que l'artiste a voulu peindre en face de Celui qui a tant aimé les humbles. Ces hommes qui, la veille encore sans doute, blasphémaient Dieu et maudissaient la société, sentent se fondre leurs rancœurs au contact de cet inconnu. Ils regardent avec une émotion étonnée ce personnage mystérieux qui les sépare et qui leur parle avec tant de douceur et d'autorité. Et tout à coup, ils le reconnaissent à la fraction du pain, au grand geste eucharistique. Ah ! si les pauvres camarades de nos jours, au lieu des assommoirs où ils boivent l'atroce mixture des doctrines révolutionnaires et chantent de hideuses carmagnoles, fréquentaient l'auberge d'Emmaüs, où l'ami des humbles, l'ouvrier par excellence, l'ouvrier des mondes, des soleils et des âmes, devenu l'ouvrier de Nazareth, les nourrirait de sa chair et leur offrirait le breuvage de son sang, comme les haines fratricides et les désespoirs s'éteindraient vite dans leurs cœurs et comme ils vivraient heureux sous le signe de l'Eucharistie !

Jésus a-t-il été socialiste ?

Le socialisme prétend avoir inventé l'amour du peuple qu'il affiche bruyamment, alors qu'il n'a inventé que l'art d'en profiter. Il veut bien recon-

naître cependant un précurseur dans le Christ. Plusieurs d'entre eux croient même faire beaucoup d'honneur à Celui qu'ils appellent « le Camarade Jésus » en disant qu'il a été « *le premier des socialistes* ».

Leur intention est honnête sans doute, mais nous ne pouvons admettre cet hommage pour le Christ qui est infiniment au-dessus de nos pauvres classifications politiques. Nous ne pouvons surtout admettre pour lui cette promiscuité avec des hommes qui sont pour la plupart des athées, des matérialistes et des impies. Il y a une distance infinie entre l'amour qu'il a eu pour les malheureux et celui que professent les socialistes de nos jours.

Aujourd'hui il est de mode et de bon ton d'aimer le peuple au moins en paroles grandiloquentes, de se proclamer son ami, son défenseur, son vengeur : cela rapporte ! La richesse, les honneurs, les mandats sont la récompense de ces généreuses philanthropies. Tout homme qui veut arriver doit arborer la cocarde socialiste et afficher un amour passionné pour la classe ouvrière. Jésus, lui, a aimé le peuple à une époque où cela ne rapportait pas, si ce n'est des opprobres et des persécutions. Il n'y a pas gagné la croix d'honneur, mais la croix d'ignominie, car il est mort pour le peuple, suivant l'aveu prophétique de Caïphe, *ut moriatur pro populo* (1).

Tout ce que le socialisme a de juste et de bon, il l'a emprunté à la doctrine du Christ, mais il y

(1) S. Jean XI, 50 et XVIII, 14.

a ajouté des idées malfaisantes de son cru. Cet Évangile démarqué est une miche de bon pain que Karl Marx offre au peuple, mais où il a caché un poison violent.

Le bon pain c'est le bien-être qui est nécessaire à la vie sociale. Loin de vouloir en priver les classes laborieuses, le Christ déclare que tout travailleur mérite un salaire : *dignus est operarius mercede sua* (1), et saint Jacques, au nom de son Maître, déclare maudit celui qui frustre l'ouvrier de la juste rémunération de son travail. Le pape Léon XIII, dans l'encyclique *Rerum Novarum*, écho authentique de l'Évangile, enseigne qu'une certaine somme de biens matériels est nécessaire à la pratique de la vertu, car l'extrême misère engendre le vagabondage, la colère, le désespoir, le vol, le meurtre et la débauche. La religion demande donc à ceux qui ont la fortune, qui dirigent de grandes entreprises industrielles, commerciales et agricoles, ou qui font les lois, d'apporter dans leurs rapports avec le peuple un grand esprit de justice et de bienfaisance : voilà le bon pain pétri par les mains divines et dont le socialisme revendique indûment la manutention.

Mais voici l'arsenic qu'il y a déposé : c'est le matérialisme. En enlevant au peuple la foi et l'espérance de l'au-delà, il empoisonne sa vie dès ici-bas ; il exaspère ses souffrances. « Mon ami, dit un personnage de Pierre Loti, il n'y a pas de Dieu, pas d'âme, pas de ciel, pas d'enfer : il n'y a qu'une vie qui passe et à laquelle il est logique

(1) Luc x, 7.

de demander la plus grande somme de satisfactions possible. » Eh oui, c'est logique de se plonger dans tous les plaisirs, même en piétinant le bien et le droit d'autrui, car s'il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'obligation, et s'il n'y a pas de ciel ni d'enfer, il n'y a pas de sanction. Mais alors c'est le règne de l'injustice et de la cruauté, c'est la souffrance non pas diminuée ni consolée, mais accrue jusqu'au paroxysme.

Voilà où conduit logiquement le socialisme. En faisant de l'ouvrier un corps sans âme immortelle, il insulte à sa dignité d'homme ; il le traite comme un animal dont il ne reste après la mort qu'une charogne. En lui promettant un âge d'or sur la terre à la place de l'éternité, il se moque de lui, car une vie d'où l'on n'aperçoit pas un coin de ciel bleu, c'est un enfer au fond d'une mine, avec un coup de grisou social comme dénouement consolateur.

La Plainte et la Menace de l'Ouvrier.

Il y a environ cent ans, un de ces écrivains révolutionnaires qui ont eu parfois des éclairs de bon sens, Pierre Leroux, mettait sur les lèvres d'un pauvre ouvrier, intoxiqué de doctrines anarchistes, des reproches d'une amertume atroce contre les libres penseurs qui lui avaient enlevé la foi. En voici le sens : « Autrefois, mes maîtres, j'étais pauvre des biens de la terre, mais riche des biens du ciel. Mais vous m'avez appris qu'il n'y a pas d'autre vie que la vie présente, et vous m'avez promis de

me la rendre heureuse. Vous m'avez enlevé le ciel, mais vous ne m'avez pas donné la terre, et maintenant je suis doublement pauvre. »

Mais l'ouvrier de nos jours, également déçu, ne se contente pas de cette plainte ; il y joint des menaces et des colères qui ne sont pas vaines. Il reprend l'antienne de son antique camarade et il la commente, car il raisonne un peu mieux que la libre pensée.

« Vous m'avez enlevé la foi et l'espérance, ô mes maîtres, et cependant il me faut un ciel à moi aussi. Je le veux, je le veux éperdument ; j'y ai droit et je suis fait comme vous pour le bonheur. Et puisqu'il n'y a pas de ciel après la mort, comme vous me l'avez prouvé, il me faut un ciel pendant la vie. Je le mettrai dans les yeux d'une créature, dans la possession de l'or et de l'argent, dans la jouissance de tous les plaisirs.

« Pourquoi êtes-vous les seuls riches, les seuls repus, et pourquoi, moi, suis-je condamné, pauvre Lazare, à manger les miettes de pain qui tombent de votre table splendide ? Il y a là, s'il n'y a pas de ciel, une inégalité criante qu'il faut faire cesser. Allons, mes maîtres, serrez-vous les coudes, faites-moi place au banquet de la vie ! Vous m'opposez vos lois et l'ordre public ? Barrières iniques et imbéciles ! Elles ne m'arrêteront pas ; je saurai bien les enjamber ou les renverser pour aller jusqu'à vous et vous arracher la galette de la bouche.

« Halte-là ! me dites-vous avec un sourire que je connais. Prends patience ! Nous préparons à la société de demain un âge d'or superbe, une cité splendide où elle ne connaîtra plus la douleur et

regorgera de félicité. Tu dois apporter ta pierre à ce glorieux édifice et en cimenter les assises de tes sueurs et de tes larmes. C'est un honneur que te fait la nature de t'assigner ce rôle obscur de maçon ou même celui plus pénible de pierre et de ciment. Comprends la beauté de l'altruisme. Chacune de tes souffrances allégrement supportée accroît la somme de bonheur dont jouira l'humanité... quand l'Internationale sera le genre humain.

« Mais que me fait à moi cet âge d'or problématique qui n'existera probablement jamais pour les gueux de la terre ? Ah ! il existe déjà pour vous, ô mauvais riches, ô égoïstes repus, et vous vous en mettez jusque-là, tandis que, pour moi, c'est « la souffrance allégrement supportée » que vous m'assignez pour rôle ! C'est ma naïveté que vous escomptez et vous me la baillez belle avec votre altruisme ! »

« Souffrance allégrement supportée en vue d'un bonheur futur ? Mais, au fait, je la connais cette pieuse antienne. Je me rappelle vaguement que l'Église la chantait jadis au temps de ma première communion alors que j'étais innocent et joyeux ; c'est elle qui a consolé ma pauvre mère malade et mon vieux père mourant et qui a mis une lumière dans leurs yeux. Vous la connaissez vous aussi, mais vous en êtes-vous assez moqués ? Et maintenant, après l'avoir couverte de sarcasmes, vous la volez aux curés et vous n'avez rien de mieux pour consoler mes douleurs et me faire accepter vos injustices. Du moins le bonheur que la religion faisait miroiter aux malheureux était pour eux ! je devais y avoir ma part. Mais celui que

vous m'offrez est pour les autres. Misérables ! C'est la monnaie de singe dont vous prétendez payer mon obéissance à votre égoïsme, l'oblation de ma chair et de mon sang, l'enfer de ma vie ! Et vous croyez que je serai dupe de cette cynique ironie !

« Prends garde ! me dites-vous avec un nouveau sourire encore plus cruel. Sois sage, sois prudent, car nous sommes l'autorité, nous sommes la force ; nous avons des prisons, des poteaux, des échafauds pour les mauvaises têtes.

« Ah ! nous y voilà ! Vous êtes l'autorité parce que vous êtes la force. Mais moi aussi je suis une force, aujourd'hui inférieure à la vôtre, mais qui demain peut lui être supérieure. Unie à celle de mes compagnons de misère, de tous les damnés de la terre comme moi, elle l'emportera sur la vôtre. Et alors nous serons la force triomphante et par suite, d'après vos principes mêmes, nous serons l'autorité. Nous ferons donc les lois, et prenez garde, ce seront des lois de représailles, car nous aurons, nous aussi, des échafauds pour les mauvaises têtes, qui après s'être payé la nôtre, voulaient la faire tomber !

Terreur rouge ou Terreur blanche.

On le voit, c'est « *la lutte finale* » comme dit la chanson. Mais qui l'emportera ? Si c'est le désordre, alors c'est la fin de la civilisation, c'est la chute dans la barbarie, non pas dans celle d'autrefois qui était ignorante, mais dans la plus ter-

rible de toutes, la barbarie savante, car la science sans Dieu donne à la barbarie sans Dieu des armes que n'avaient pas les sauvages antiquités.

Mais si c'est l'ordre qui l'emporte, ne vous réjouissez pas trop, ô vainqueurs, car il ne l'emportera que par des répressions violentes, et c'est dans le sang et parmi des monceaux de cadavres qu'il ramassera son sceptre, et ces cadavres seront ceux de vos fils et de vos frères. Est-ce cela que vous vouliez, ô libres penseurs ?

Est-ce cela que vous prévoyiez, jadis, pauvres mères, lorsque, penchées sur le berceau de votre enfant, à l'heure des premières extases de la maternité, vous vous demandiez ce qu'il serait un jour ?

Ange aux yeux bleus, que seras-tu sur terre
Homme de paix ou bien homme de guerre,
Prêtre à l'autel, beau cavalier au bal,
Brillant poète, orateur, général... ?

Ah ! vous avez rêvé pour lui toutes les nobles carrières, mais avez-vous pensé à celle de l'apache et du bandit ? Vous êtes-vous dit que ces douces menottes tiendraient un jour le poignard ou la bombe, que cette bouche rose se tordrait dans le rictus du blasphème et de la haine, que cette tête blonde tomberait sous le couperet de l'échafaud ? Cette pensée vous aurait fait horreur, et cependant, ô imprudentes, si vous avez élevé votre fils dans l'irréligion, c'est tout cela que vous lui avez préparé.

« Ah ! mon père, mon père, écrivait, il y a quelques années, un jeune homme coupable d'un horrible crime et condamné à mort, si vous m'aviez

appris qu'il y a un Dieu, une âme, un ciel et un enfer, je n'aurais jamais commis le meurtre pour lequel je vais mourir demain. »

Voilà l'alternative ! Ou la religion ou une vie criminelle pour les natures ardentes et passionnées ! L'ordre et la paix avec le Christ ou la tuerie sauvage pour les sociétés sans Dieu ! Et, dans ce cas, la terreur rouge ou la terreur blanche ! Et dire qu'entre ces deux terreurs, il y a le sourire du Christ, la tendresse de celui qui a dit : « Venez à moi, vous qui souffrez, et je vous soulagerai » !

La Sainte aux doigts de rose.

Et il y a aussi le sourire de sainte Thérèse. Il y a la sœur qui aime ses frères et veut les réconcilier. C'est le Christ et lui seul qui sauve les âmes et les sociétés, mais c'est le rôle sublime des saints et des saintes de nous conduire à lui et de nous le rendre propice.

C'est le Christ qui a détruit l'horreur de l'esclavage antique et les jeux sanglants des gladiateurs, mais ce sont les apôtres qui ont prêché le Christ libérateur à l'antiquité païenne et par lui fait tomber les fers des esclaves. C'est le Christ présent dans l'Hostie qui a dispersé les Sarrasins acharnés sur le couvent d'Assise, mais c'est sainte Claire qui a fait briller l'Hostie fulgurante aux yeux effarés des barbares. C'est le Christ qui a sauvé Lutèce de la fureur des Huns, mais c'est Geneviève, debout sur les remparts, qui, avec le signe du Christ, a

jeté la panique dans la horde d'Attila. C'est le Christ qui a sauvé la France de l'invasion anglaise au xv^e siècle, mais c'est Jeanne d'Arc qui, avec sa bannière et sa devise Jhesus-Maria, a délivré Orléans et remporté la victoire sur la plaine ensoleillée de Patay. Eh bien, c'est aussi le Christ qui, par son esprit de justice et de charité, vaincra les égoïsmes d'en haut et ceux d'en bas dont le conflit menace la paix sociale, si nous l'aimons et le servons comme notre roi, mais ce sont nos amis et nos alliés du ciel qui nous apprendront à l'aimer et nous attireront sa protection.

Et parmi eux sainte Thérèse de l'Enfant Jésus s'avance en vedette pour nous sauver. Elle a le droit de nous parler de fraternité, elle qui est notre petite Sœur du ciel ; de sacrifice, elle qui s'est offerte en victime pour le salut des âmes ; de paix sociale, elle qui a répandu tant de roses et de grâces sur la terre. Du haut de cette basilique de Lisieux, qui s'élève à cette heure au-dessus du paisible horizon de sa Normandie et du monastère où elle s'est immolée, elle apparaît comme sainte Claire à la fenêtre du couvent d'Assise, montrant aux frères ennemis, prêts à en venir aux mains, l'Hostie de réconciliation et d'amour. Son âme est un vivant ostensor d'où Jésus jette sur les âmes le rayon de la vie et sur nos égoïsmes le rayon de la mort.

On nous parle sans cesse du grand soir, d'une grande nuit qui sera suivie, dit-on, d'une immense aurore humaine. On la salue cette aurore, illuminant le monde de sa splendeur. Sur les portes de bronze de l'avenir on sculpte la faucille et le

marteau, symboles du travail et du bonheur des prolétaires, comme si l'humanité avait attendu l'Internationale pour moissonner le blé et marteler le métal. On nous montre sur les ruines de la civilisation chrétienne le paradis terrestre d'une culture sans Dieu et sans cœur. Eh bien non, mille fois non, ce rêve de folie ne se réalisera jamais. Sans le Christ, la faucille fauchera toutes les joies et toutes les beautés morales et le marteau écrasera toutes les libertés. Sans le souffle du Créateur, il n'y a que le chaos. L'aurore sera divine ou elle ne sera pas.

Et la voici qui se lève avec notre petite sainte. Les anciens chantaient l'aurore aux doigts de rose qui entr'ouvrait les portes de l'Orient : image païenne, un peu vieillotte, mais que sainte Thérèse a rajeunie de sa grâce. Elle a effeuillé tant de roses sur la terre qu'on peut bien dire que ses mains en sont embaumées, qu'elle a des doigts de rose et qu'elle entr'ouvre toutes grandes les portes des âmes au Soleil de la Rédemption.

Petits doigts de rose, petits doigts de rose, effeuillez la foi sur un monde que le doute dévore : la charité sur un monde glacé par l'égoïsme et déchiré par la haine ; la paix sur un monde que guettent les Furies de la guerre.

Petits doigts de rose, appliquez sur nos blessures le baume de l'amour et le dictame de l'espérance. Fermez les portes de la nuit devant un monde qui a peur des ténèbres, et ouvrez les portes de la vie à un monde qui a peur de mourir. Ouvrez à tous les portes du ciel où l'humanité divinisée ne connaîtra plus les crises de la terre.

CHAPITRE VI

LA CRISE DE LA PAIX INTERNATIONALE

Guerres justes et saintes.

De toutes les crises qui font passer des frissons dans notre chair et notre cœur, la plus angoissante est sans doute celle de la paix internationale, parce qu'elle peut brusquement se dénouer par une guerre mondiale.

La guerre, étant le plus terrible des fléaux, est par là même le plus horrible des crimes de la part de ceux qui la déclenchent pour satisfaire leur ambition ou leur cupidité. Mais, pour ceux qui ne font que se défendre contre une injuste agression, elle est un droit et même, *en principe*, un devoir. Ils doivent en effet, *s'ils le peuvent*, et même au prix des plus grands sacrifices, transmettre intégralement à leurs descendants le patrimoine de biens et d'honneur qu'ils ont reçu de leurs pères. Une génération qui passe n'est que l'usufruitière et la dépositaire d'un trésor qui appartient à toutes

les générations qui l'ont précédée et à toutes celles qui la suivront, c'est-à-dire à la race qui, elle, ne meurt pas. Elle doit donc défendre ce trésor au prix de son sang, s'il est attaqué. C'est pour elle un devoir de justice et d'honneur. S'y dérober par peur de la souffrance serait une félonie qui attirerait sur elle les malédictions de ses ancêtres et de sa postérité.

Il y a donc des guerres défensives qui sont justes. Il faut le dire hautement, puisque des pacifistes bien intentionnés, mais à courte vue, l'ont nié de nos jours. Ils ont prétendu qu'aujourd'hui tout conflit peut se résoudre sans recourir aux armes, par l'arbitrage ou la décision d'un tribunal amphictyonique, d'une puissance supra-nationale. Un peuple faible n'a donc rien à craindre ; il est défendu automatiquement par tous les autres. Par suite plus de guerre défensive et juste.

Ce serait exact, si cette puissance supra-nationale avait les moyens militaires suffisants pour imposer sa décision, et si les agresseurs étaient prêts à attendre pieusement et à respecter sa sentence. Mais il en va autrement avec les nations animées de vues impérialistes, qui veulent la guerre à tout prix, comme dit la Bible, *gentes quae bella volunt*. La crainte des sanctions ne les arrêtera pas toujours, ou peut-être ne fera que les irriter. Il n'est pas dit qu'elles ne trouveront pas des alliés et ne formeront pas avec elles un bloc capable de lutter contre le bloc de toutes les autres nations. Et alors ce sera l'humanité divisée en deux armées formidables, une guerre mondiale au lieu d'une guerre particulière. Voilà ce que le bon

sens permettait de prévoir, ce que des hommes sages avaient affirmé depuis longtemps ; mais le vent était à l'optimisme et on ne les croyait pas. Les événements leur ont donné cruellement raison. Les guerres de Chine, du Chako et d'Ethiopie ont prouvé qu'un peuple faible n'est pas « automatiquement défendu » par les autres, comme on l'a naïvement écrit.

Il n'y a qu'une puissance supra-nationale qui puisse empêcher les guerres agressives : c'est la puissance divine, celle du Christ-Roi, seul prince de la paix : *Pax Christi in regno Christi*. Tant que le règne du Christ ne sera pas solidement établi dans les cœurs — et nous en sommes loin — il y aura toujours des hommes et des peuples qui voudront s'agrandir et s'enrichir aux dépens de leurs voisins plus faibles, et qui se moqueront de toutes les sanctions économiques et militaires, et alors la guerre, seul moyen de défense des peuples attaqués et envahis, sera légitime.

Non seulement il y a des guerres justes, mais il y a eu souvent, et il pourra y avoir encore, des guerres saintes, approuvées, prescrites et bénies par le Dieu des armées ; guerres si saintes que c'eût été un péché grave pour ceux que Dieu y appelait de s'y dérober. C'eût été un péché mortel pour les Israélites de ne pas combattre les Philistins et les Amalécites, puisque Jéhovah leur défendait même de faire quartier à ces races de vipères. C'eût été un péché pour Jeanne d'Arc de ne pas obéir à saint Michel qui lui commandait au nom de Dieu de délivrer Orléans et la France par les armes. Les papes du moyen âge ont demandé aux peuples

chrétiens de secourir leurs frères d'Orient molestés par les Sarrasins : les Croisades furent des guerres saintes. Pie IX a appelé les catholiques à venir défendre, l'épée à la main, le Saint-Siège : les zouaves pontificaux ont fait à Mentana, à Castelfidardo, à Ancône et à Rome, une guerre sainte.

Guerres injustes et criminelles.

En face des guerres justes il y a des guerres iniques. Les chefs d'État qui les déclarent en ont toute la responsabilité. En principe les soldats qui les font ne sont pas coupables. Ils ne connaissent pas « les dessous du conflit », c'est-à-dire les motifs réels, justes ou coupables, qui le provoquent. Il est parfois bien difficile, même pour les tiers les plus impartiaux et les plus avertis, de dire de quel côté est le droit. A plus forte raison les soldats ne sont-ils pas juges en la question. La patrie les appelle, ils doivent lui obéir.

Il peut arriver à la rigueur, lorsque deux peuples se battent, que chacun d'eux croie de bonne foi avoir raison, par suite d'un malentendu ou d'une interprétation erronée du droit ou du fait.

Mais la plupart du temps cette erreur n'est guère possible pour les chefs. S'ils interrogent sincèrement leur conscience, ils doivent reconnaître qu'ils auraient dû examiner mûrement la situation, recourir à l'arbitrage, proposer ou accepter un arrangement à l'amiable, à tout le moins ne pas brusquer la décision dans un but intéressé. Ils doivent comprendre qu'ils auront un compte terrible

à rendre à Dieu. Mais la passion les aveugle. Ils prétendent se défendre ; ils accusent le faible qu'ils attaquent. C'est le loup de la fable qui dit à l'agneau : Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Le Fléau des Fléaux. Le Crime des Crimes.

Juste ou injuste, la guerre est toujours un fléau, qui en entraîne beaucoup d'autres à sa suite. Et c'est justement, parce qu'elle est le fléau des fléaux qu'elle est le crime des crimes, pour ses provocateurs. Elle était déjà terrible au temps des barbaries antiques ; elle l'est beaucoup plus de nos jours, en raison des engins formidables de destruction créés par la science. C'est un déluge de feu et de sang sans arche de Noé. C'est un enfer où innocents et scélérats, population inoffensive et belligérants, vaincus et vainqueurs, sont ordinairement confondus dans le même supplice.

De ce que l'Église approuve le principe d'une guerre juste et défensive, il ne s'ensuit pas qu'elle l'aime. Elle a en horreur ses effets, la souffrance des peuples qui sont obligés de la faire. Elle supplie Dieu de l'éloigner de ses enfants comme la peste et la famine : *A peste, fame et bello, libera nos Domine.*

Voilà le grand cataclysme que les peuples ont trop de raisons de craindre. Et c'est parce que la crise de la paix le fait entrevoir qu'elle est si angoissante. Cependant elle n'est pas la plus redoutable. Elle l'est beaucoup moins que les crises

spirituelles, celles de la foi et de la morale, sans lesquelles les crises matérielles n'existeraient pas. Si la religion revenait sur la terre, elle chasserait l'injustice et la violence ; la paix y refleurirait et elle serait stable et inviolable. Nous sommes bien loin hélas ! de cette paix idéale, exactement à la même distance que du règne du Christ.

Voilà le principe qui commande la vie des âmes et des nations. Seul, il nous fait comprendre tous les événements de l'histoire et les crises contemporaines. C'est à sa lumière qu'il nous faut étudier la cause de la guerre et le secret de la paix.

La Colombe.

La paix est bien belle et bien douce. C'est la seule atmosphère où l'humanité puisse respirer librement et jouir de tous les biens de la création. Elle est la joie et le sourire de la terre. Elle met un peu de ciel dans notre vie. Tous ceux qui ne sont pas fous ou criminels la désirent. Mais où est-elle ?

Elle règne dans les esprits où le Christ règne par la foi, et c'est la paix intellectuelle. Elle fleurit dans les âmes où Jésus, le Roi d'amour, fleurit lui-même au soleil de sa grâce, et c'est la paix de la conscience et du cœur. Elle s'épanouit dans les cloîtres au vent de la prière, et c'est la paix du Carmel. Elle rayonne dans toute votre vie, ô chère petite sœur de l'Enfant Jésus ; elle se reflète sur votre visage, dans votre sourire, au fond de votre regard si candide et si tendre. Elle tombe

de vos mains virginales en roses de joie et d'amour dans les cœurs qui vous invoquent.

Mais on la chercherait vainement dans les agitations du monde. Un jour, en 1914, un coup de tonnerre éclata sur l'Europe. Une pluie de sang s'abattit sur la terre. Le rouge déluge monta, monta, et resta étale pendant quatre ans, roulant des millions de cadavres et noyant des nations entières. Au premier coup de canon, la colombe de la paix s'envola d'un trait vers le ciel, sa patrie. Depuis lors, elle n'est jamais revenue se poser *d'une manière stable* dans la vallée des larmes.

De temps en temps, elle se hasarde au bord de l'horizon, jetant un coup d'œil furtif sur la terre, et sa blancheur, et le doux battement de ses ailes, et la grâce et la majesté de son vol, nous la font désirer davantage. Nous lui faisons signe de descendre, nous lui tendons les bras, nous lui crions : *Pax ! Pax !* ô sainte paix, ô fille du ciel, reviens parmi nous ! Mais elle reste sourde à nos incantations. Elle semble parfois hésiter, mais tout à coup repart et disparaît derrière un nuage. Elle craint évidemment de souiller ses plumes sur une terre où, décidément, il y a encore trop de flaques de boue et de sang. Et seul un écho ricaneur, qui a traversé la Bible, arrive jusqu'à nous : *Pax ! Pax ! Et non erat pax !* La paix ? La paix ? Il n'y a pas de paix pour vous, ô peuples, si vous continuez à renier Dieu. Pas de paix pour ceux qui lui résistent, dit Job : *Quis restitit ei et pacem habuit ?* Et la grande voix d'Isaïe ajoute : Pas de paix pour les impies ; *Non est pax impiis.*

Et en effet, il ne s'est pas écoulé une seule

année depuis 1914, où la poudre n'ait parlé, le canon tonné et le sang ruisselé sur quelque champ de bataille. Il serait trop facile de pointer sur une carte, en regard de chacune de ces vingt-deux années, le nom des pays que la guerre a marqués de son fer rouge, Pologne, Russie, Mandchourie, Chine, Syrie, Maroc, Amérique, Abyssinie... Les Romains fermaient le temple de Janus, chaque fois que la paix succédait à la guerre ; et cela n'est arrivé que neuf fois, et chaque fois pour peu de temps, dans l'espace de mille ans. Si ce temple existait parmi nous, il n'aurait pas été fermé une seule année depuis 1914. On voit bien que la clef de la paix n'est pas dans la main des hommes même les plus intelligents et les plus puissants, mais entre celles de Dieu.

Le Vautour.

Et voici que la crise menace de prendre des proportions plus gigantesques. La colombe ayant laissé le ciel libre, un vautour y accourt à sa place dans des nuages de feu. Oh ! qu'il est hideux le vautour de la guerre, avec ses ailes noires, son coup pelé, son bec sanglant, ses serres aiguës et ses cris rauques ! Il a soif de sang humain, il a faim de charognes humaines.

En vain les mères, serrant convulsivement leurs enfants sur leur cœur, lui crient-elles : « Va-t'en, vautour, va-t'en, démon. Rentre dans les enfers. » Il reste sourd à tous nos exorcismes, comme la colombe à toutes nos incantations.

Chaque jour, il vole un peu plus bas, un peu plus près de nous. Fouillant de ses yeux ardents les halliers et les ravins, il cherche le terrain où la folie humaine lui servira le repas le plus plantureux. Sera-ce en Méditerranée, en Italie, en Angleterre, en Autriche, en Pologne, en Russie, en Bulgarie, en Allemagne, en France, ou bien dans tous ces pays à la fois, de quoi nourrir toute sa nichée, de quoi repaître tous les vautours des Alpes et des Vosges, des Apennins et des Balkans, du Caucase et des Andes, du Kilimandjaro et de l'Himalaya ? Nous avons beau crier au rapace : Va-t'en ! il plane, horrible et superbe sur la terre qu'il regarde comme sa mangeoire, sur l'humanité qui sera sa proie.

Est-ce demain qu'il va s'abattre sur elle ? Je ne suis pas prophète, mais simple spectateur et un peu philosophe, et je dis qu'on peut s'attendre à tout et à chaque instant, et j'ai peur. Tous les peuples et toutes les chancelleries ont peur. Genève, Rome, Paris et Londres ont peur. Les mères ont peur en voyant leurs fils appelés sous les drapeaux, car elles se demandent s'ils resteront longtemps à la caserne, ou s'ils ne seront pas bientôt envoyés dans quelque région désolée d'où l'on ne revient pas. On connaît la grande peur qui, au début de la Révolution, se répandit sur nos campagnes. Aujourd'hui la grande peur, beaucoup plus motivée, plane sur le monde entier.

Aussi la course aux armements se précipite. Les canons sortent en série des fonderies, et ils sont bourrés à éclater. Les avions ronflent et l'on se demande s'ils ne vont pas bientôt laisser tomber

la mort ou des germes pires que la mort, si nos campagnes, où l'on a reconstruit tant de joyeux villages et de jolies églises, ne vont pas redevenir demain de mornes cimetières sans oiseaux et sans fleurs. La guerre gronde à nos portes. Y a-t-il une arme ou un charme pour l'éloigner ? Geneviève, comment as-tu repoussé Attila ? Pour répondre à la question, il faut approfondir la cause de la guerre.

La Cause de la Guerre : les Passions.

D'où vient la guerre ? C'est exactement la question que se pose saint Jacques dans son Épître catholique : *Unde bella et lites* ? Et il répond : Elle vient de vos concupiscences, c'est-à-dire de vos passions. *Nonne ex concupiscentiis vestris* ? L'ambition et la cupidité, la concupiscence de l'or et de l'hégémonie, engendrent fatalement la guerre, si elles ne sont pas contrebalancées par une force de conscience supérieure.

Et parce qu'il y a toujours eu de ces passions sans contre-poids depuis le paradis terrestre jusqu'au paradis soviétique, il y a toujours eu des conflits sanglants, et, tant qu'il y aura de ces passions ingouvernables, les hommes continueront à s'égorger. L'histoire humaine depuis le meurtre d'Abel n'a été que l'histoire de la guerre, et il est à craindre qu'il n'en soit encore ainsi jusqu'à la consommation des siècles.

Quand un peuple désire s'agrandir et s'enrichir et qu'il se sent fort, il trouve toujours d'excellentes

raisons de se battre. Il a besoin de terres pour le trop-plein de sa population, et surtout de terres opulentes et fécondes. Malheur au peuple qui a des richesses souterraines sans avoir les moyens de les défendre ! Il doit être trop heureux et trop honoré de les offrir à son puissant voisin qui se chargera de les exploiter. Le Transvaal et le vieux président Krüger l'ont appris à leurs dépens. D'autres l'apprennent aujourd'hui. Et l'on prétend les arracher à l'état sauvage ! Mais de quel côté, grand Dieu ! est la sauvagerie ? On leur offre généralement, sous le nom de protectorat, une protection bienfaisante pour les initier aux beautés de la civilisation, en retour de leur indépendance. Ils préféreraient leur fière pauvreté dans leurs libres montagnes. La chaîne et le cou pelé du chien domestiqué ne leur disent rien qui vaille. Autrefois cela s'appelait invasion ou conquête. On dit aujourd'hui : opération de police ou besoin d'expansion. Admirable trouvaille ! Délicieux euphémisme pour les peuples aux dents longues !

Nabuchodonosor dit un jour à son Conseil, avec une ineffable candeur, qu'il voulait subjuguier toute la terre, ni plus, ni moins, *ut omnem terram suo subjugaret imperio* (1). Besoin d'expansion !

Les Barbares s'ennuyaient dans leurs forêts natales, leurs marécages et leurs steppes hyperboréennes. La douceur du climat et les richesses de l'Italie, de la Gaule et de l'Espagne, les attiraient. Ils se sentirent pris d'un grand besoin d'expansion qui dura plusieurs siècles.

(1) Judith, II, 3.

Aujourd'hui ce n'est plus une question de climat, c'est une question de mines d'or, d'argent et de cuivre, de champs de diamants et de puits de pétrole, qui met en branle les peuples peu scrupuleux. Les appels à leur honneur, à leur conscience et à leur cœur, les protestations au nom du droit et les plus belles éloquences du monde les font sourire, et la guerre, pardon ! l'expansion, éclate brusquement à l'heure marquée au cadran de leur égoïsme.

Je m'arrête dans cette petite revue de l'histoire des guerres, mais je crains bien que le besoin d'expansion, que saint Jacques appelait tout uniment concupiscence, ne s'arrête pas et continue encore longtemps à troubler le monde. L'ambition ou l'impérialisme, c'est le besoin d'expansion par la grandeur et la gloire. La cupidité, c'est le besoin d'expansion par la richesse.

Clemenceau et la Paix perpétuelle.

Un homme qui n'avait pas les lumières de la foi, mais de temps en temps des éclairs de bon sens, et que je puis bien citer ici, car ce que je vais dire est tout à l'honneur de son clair esprit, Clemenceau, a fait un jour à la tribune écho à l'épître catholique de saint Jacques, sans certainement s'en douter. Lorsqu'en novembre 1918, il fit part à la Chambre de la conclusion de l'armistice, dans un superbe discours tout vibrant de patriotisme, il exprima le vœu de voir succéder à l'horrible guerre une paix perpétuelle. Un député l'in-

terrompit et lui dit : Alors vous croyez à la paix perpétuelle ? Il s'arrêta un instant, puis, brusquement, repartit : « La paix perpétuelle ? Personne ne la désire plus que moi, mais, au vrai, je n'y crois pas. Pour la réaliser, il faudrait supprimer les causes de la guerre, c'est-à-dire les passions humaines, et je ne connais personne qui possède ce secret. » Le Père La Victoire répétait à peu près ce qu'avait dit saint Jacques.

Et il avait à moitié raison. Aucun homme, en effet, n'a ce pouvoir. Et Dieu lui-même qui le possède, ne voudrait pas s'en servir, car ce serait supprimer la liberté, prérogative dangereuse, mais féconde, grand potentiel de mal, mais aussi grand potentiel de bien et condition de toute vertu et de tout bonheur pour l'homme qui en use selon son devoir. Mais, sans étrangler les passions, Dieu peut donner à l'homme la grâce de les dominer, d'en capter les énergies et de les orienter dans la voie de la justice et de l'amour, qui est la voie de la paix.

Mais qui songe à recourir à Dieu parmi ceux qu'Homère appelait les pasteurs des peuples ? Pour écarter la guerre, ils ne voient rien de mieux que des Conférences, des Congrès, des tractations diplomatiques. Certes ces moyens humains sont utiles et nécessaires, et il ne serait ni sage ni chrétien de vouloir s'en passer, mais ils ne suffisent pas, parce qu'ils ne s'attaquent pas à la racine du mal. Le chancre est au fond des cœurs : c'est l'égoïsme avec ses ramifications, les passions. C'est là qu'il faut aller le chercher, de là qu'il faut l'extirper. Or Dieu seul peut pénétrer dans

ce sanctuaire. Seul, il peut demander aux hommes et aux peuples les sacrifices nécessaires à la bonne entente qui doit régner entre eux, de même que seul il peut leur donner la grâce de les accomplir. Mais cette grâce, il faut la lui demander par la prière : il faut obéir à sa loi et répondre à son amour. Et c'est ce que Clemenceau ignorait, comme la plupart de nos hommes d'État. De là tous nos malheurs.

La dernière Guerre ?

La cause profonde des guerres que se font les hommes, c'est la guerre qu'ils font au Créateur par le péché. Tant que les peuples par leur révolte contre Dieu et le Christ, ou simplement par leur ignorance voulue de Dieu et du Christ, resteront en état de péché mortel, et ils y sont tous aujourd'hui plus ou moins par leur laïcisme, quand ce n'est pas par l'impiété violente ou sournoise, ils ne connaîtront pas les bienfaits de la paix.

C'est pourquoi, malgré le zèle et l'intelligence que les hommes d'État les plus éminents ont déployés à Genève et ailleurs, les événements de nos jours ont démontré d'une manière aussi éclatante que douloureuse la vanité de leur œuvre. Le Pape la signalait déjà dans son Encyclique *Ubi arcano* de décembre 1922, lorsqu'il disait que le résultat de leurs efforts avait été jusque-là nul ou pire que nul : *nullum atque etiam opinione deteriore exitum...* Depuis il a constaté que la situation ne faisait qu'empirer et il en a, dans les termes les

plus émouvants, exprimé sa tristesse. Et aujourd'hui les diplomates les plus autorisés ont dû reconnaître, eux aussi, avec douleur l'échec de leurs négociations. Rien n'y a manqué du côté de la sagesse humaine, mais Dieu y a manqué, et tout s'est écroulé.

Une société qui ne met pas les droits de Dieu et du Christ en tête de son programme, qui ne les proclame pas dans ses assises solennelles de la paix, ne peut éviter longtemps la guerre. Mais, dit-on, reconnaître publiquement les droits de Dieu, c'est de la théocratie, et c'est impossible dans les assemblées laïques nationales et internationales de nos jours. Eh bien, il faut en conclure que la paix est aussi impossible, et que les peuples athées tissent de leurs propres mains le linceul où ils seront bientôt roulés.

On a dit après la conflagration de 1914 : « *Ce sera la dernière guerre !* Le monde a trop souffert de cette folie ; il ne recommencera plus. » C'est là un vœu humanitaire généreux, mais c'est une grande utopie de croire qu'il se réalisera, uniquement parce que le monde a horreur de la souffrance. A côté de ceux qui détestent les conflits sanglants, il y a toujours des fous et des criminels qui les déclenchent, parce que leur égoïsme y voit une source de profits, si la religion ne met un frein à leur convoitise.

Étant donné que la guerre est l'efflorescence morbide naturelle des passions et le châtimement de l'irréligion et des péchés des peuples, il est clair qu'elle se déchaînera sur la terre aussi longtemps que ces causes y subsisteront. Les conflits san-

glants ont toujours désolé l'humanité depuis son origine, ils se renouvellent et seront de plus en plus horribles jusqu'à ce que la religion revienne faire contrepoids aux passions. Mais malheureusement on ne peut espérer que le genre humain sera assez sage pour le comprendre.

Le Christ a même prédit qu'en fait, la fin des temps sera marquée par une recrudescence de fureur belliqueuse, qui dressera peuples contre peuples, *praelia et opinionones praeliorum : consurget gens contra gentem...*

Eh oui, il y aura une dernière guerre, mais ce sera celle qui précédera immédiatement le Jugement dernier. D'ici là, c'est-à-dire probablement pendant des siècles et des siècles, pauvre humanité, que de sang coulera sur tes péchés ?

La Paix relative, seule possible.

Mais alors, dira-t-on, c'est à désespérer de tout, et nous en sommes réduits à souhaiter que le Jugement dernier vienne au plus tôt mettre fin à la guerre en même temps qu'à l'humanité ?

Qu'il doive toujours y avoir des guerres pour les deux raisons indiquées, c'est malheureusement et strictement exact, mais il dépend de nous *qu'il y en ait moins et beaucoup moins*, car, par le retour à l'esprit de l'Évangile et par la prière, nous pouvons d'une part dominer nos passions et en diminuer la virulence, et, d'autre part, apaiser la colère de Dieu qui ne demande qu'à se laisser fléchir. Si nous ne pouvons escompter une gué-

raison radicale de la névrose impérialiste, née de la névrose de l'irréligion et de l'immoralité, nous pouvons espérer une amélioration sensible qui nous épargnera bien des conflits sanglants. En se soumettant sincèrement au divin Roi, les nations peuvent donc envisager *une paix relative*, mais déjà très large et très bienfaisante, à *défaut de la paix absolue*, qui ne serait possible que si elles n'avaient plus aucune défaillance spirituelle.

Je comparais tout à l'heure la guerre à l'enfer. Mais il en est de cet enfer comme de celui de l'éternité. Nous ne pouvons hélas ! fermer celui-ci ni empêcher les âmes folles de s'y précipiter. Mais nous pouvons, par nos prières, nos sacrifices, nos œuvres charitables et apostoliques, convertir bien des pécheurs et les empêcher d'aller au feu éternel. Par les mêmes moyens, nous pouvons les préserver de la colère divine ici-bas et de l'enfer terrestre qui est la guerre.

Voilà le secret de la paix. C'est, on le voit, une force spirituelle et religieuse, celle qui a soutenu l'Église dans ses luttes et réconforté les martyrs au milieu de leurs supplices. C'est celle qui a poussé sainte Thérèse dans son cloître et l'a jetée, frémissante de foi et d'amour, au pied du tabernacle, avide de souffrir pour le salut des âmes.

Le Dieu de la Paix.

Cette paix bienfaisante ne peut venir que de Dieu, source unique de tous les biens sur la terre comme au ciel. Saint Augustin a défini la paix : la

tranquillité de l'ordre, *tranquillitas ordinis*. Mais Dieu est la Tranquillité infinie dans l'Ordre infini ; il est donc la Paix infinie. Debout sur le promontoire de l'éternité, il voit l'océan des passions humaines déferler à ses pieds avec leurs colères sauvages. Elles ont beau lui jeter l'écume de leurs péchés et de leurs révoltes, sa majestueuse sérénité n'en est pas troublée. Cette paix c'est son bien, car c'est son être lui-même, et il ne la donne pas aux pauvres petits vibrations qui se croient les arbitres de la paix, alors qu'ils ne l'ont pas pour eux-mêmes.

Jésus, lui aussi, est la Paix infinie, puisqu'il est Dieu. Il est venu l'apporter à la terre. C'était elle qui reposait avec lui et en lui dans la crèche, souriant aux bergers et aux mages, puisque d'après saint Paul, il est lui-même « notre paix, *ipse est pax nostra* ». C'était elle que les anges chantaient sur les collines de Bethléem, avec la gloire de Dieu, sa céleste sœur. C'était elle que plus tard, dans ses courses apostoliques, il annonçait aux villes et aux villages, en leur disant : *Pax vobis !* La paix soit avec vous ! Elle émanait de sa robe avec la vertu qui guérissait les malades, *virtus de illo exhibat et sanabat omnes*. Elle était l'âme de son Évangile, *Évangeliū pacis*, et c'était lui, le premier Évangéliste de la paix, qu'Isaïe saluait, dans une extase prophétique, en s'écriant : « Oh ! qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui évangélise la paix ! »

Mais cette paix que le Christ offre à tous, il ne l'impose à personne. Il la refuse aux individus et aux peuples qui s'écrient, comme les révoltés de

la parabole : « Nous ne le voulons pas pour roi. *Nolumus hunc regnare super nos.* » Il la donne aux hommes de bonne volonté qui le font régner sur leur cœur et sur leur vie. Léon XIII a dit : « Les glaives tomberont d'eux-mêmes et les armes s'échapperont des mains, lorsque tous les peuples recevront joyeusement l'autorité du Christ et s'y soumettront. » Mais voici de la même vérité une formule plus nerveuse et plus incisive.

La Paix du Christ dans le Règne du Christ.

C'est la petite phrase lapidaire que nous avons souvent citée et à laquelle il faut toujours revenir, parce qu'elle est lumière et vie. Pie XI y a formulé admirablement la loi de la paix dans tous les domaines : « La paix du Christ n'existe que dans le règne du Christ. *Pax Christi in regno Christi.* » Il nous la faut méditer un instant et tâcher de la bien comprendre.

Pourquoi, d'abord, le Pape a-t-il dit : « La paix du Christ ? » N'est-ce pas là une expression mystique qui restreint la portée de sa règle à la vie monastique et au sanctuaire et lui enlève tout intérêt pour la vie des peuples ? Nullement, car si elle indique la source de la paix, le Christ, elle n'en limite pas le domaine. Elle n'intéresse donc pas seulement les cloîtres, mais l'humanité et toutes ses nations.

Si le Pape a spécifié « la Paix du Christ », c'est parce qu'il y en a une autre qui est bien différente, celle du monde. Jésus les a lui-même dis-

tinguées et opposées, quand il a dit à ses apôtres : « Je vous donne ma paix qui n'est pas celle du monde : *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis, non quam mundus dat, ego do vobis* » (Joan. XIV, 27).

La paix du monde est mensongère et malfaisante. Elle fait en effet couler bien des larmes et bien du sang pour s'imposer et se maintenir. Fondée sur la violence, elle consiste dans l'écrasement des faibles par les forts, dans l'étouffement des plaintes, dans l'étranglement des libertés. Elle n'est que la consécration de la guerre et des atrocités qui l'ont établie. C'est la paix des cimetières.

La Paix du Christ, au contraire, est douce et bienfaisante, car elle est fondée sur la justice et sur l'amour. Ce n'est pas l'oppression, c'est l'épanouissement des peuples, en joie, en liberté et en beauté. C'est en effet celle que Dieu avait en vue, quand il disait par la voix d'Isaïe que « son peuple », c'est-à-dire le peuple selon son cœur et qui le reconnaît pour roi, reposera dans la beauté de la paix, *sedebit populus meus in pulchritudine pacis*.

Et, de même, la paix du monde est instable et éphémère. Née de la guerre, elle retourne à la guerre et rebondit en perpétuelles revanches. Elle n'est qu'une sombre halte entre deux guerres. Celle du Christ est stable et immuable, à condition qu'elle reste sous son sceptre qui l'a fait naître. Elle coule comme un beau fleuve à travers les peuples qui obéissent au Christ-Roi — l'expression est encore d'Isaïe, le prophète-poète par excellence — *sicut flumen pax tua* ; elle ne tarit que

lorsque tarit sa source, la reconnaissance de la royauté de Notre-Seigneur.

La Paix du Christ dans le règne du Christ. Cette loi s'étend à tous les domaines de la vie intime ou publique. Sublimes cathédrales qui, depuis des siècles, bravez tous les orages, humbles églises de village où se réfugient toutes les tristesses, vous êtes des oasis de paix, parce que vous êtes des royaumes du Christ. Majestueuses abbayes dont la foi de nos pères a fleuri nos campagnes et dont les ruines sont encore si belles, vous avez été pendant des siècles, et vous êtes encore, çà et là, les abris de la paix. La paix glisse silencieuse sous vos cloîtres, elle irradie vos cellules, elle émane de la coule de vos moines et de vos moniales, elle se répand en prières et en hymnes liturgiques dans vos chœurs, elle chante avec le vent dans vos grands arbres, parce que vos cloîtres, vos cellules et vos chœurs, vos prairies et vos bois, sont autant de royaumes du Christ.

Et vous, âmes de nos saints et de nos saintes, âmes de saint Bernard et de saint Louis, de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul et du Curé d'Ars, âmes de Geneviève et de Clotilde, de Jeanne d'Arc et de Marguerite-Marie, de Bernadette de Lourdes et de Thérèse de l'Enfant Jésus, même au milieu des orages et des souffrances, vous avez goûté la paix, la sainte paix du Christ, parce que vous étiez des royaumes du Christ. Éternité, éternité, toi aussi, toi surtout, tu es la cité de la paix, parce que tu es la cité royale et triomphante où règnent le Christ et l'adorable Trinité.

Et moi et moi ! crie la vallée des larmes. Et moi et moi ! sanglote l'humanité, serai-je la seule exclue du bienfait de la paix, toujours condamnée à errer sur des champs de bataille au milieu des cadavres de mes fils ? Mais non, toi aussi, tu connaîtras la douceur et la beauté de la paix, mais à condition, ô pauvre folle, que tu reconnaises enfin la royauté de ton Sauveur, sinon ce sera toujours l'abomination de la désolation.

Voilà ce que signifie la devise du Pape. Rien de plus, rien de moins. Oh ! cette devise, comme elle est féconde ! Comme je voudrais la voir gravée en lettres d'or sur tous les monuments publics, au frontispice de tous les parlements, sur les murs du Palais de la paix, sur les frontières de tous les pays, et surtout au fond de tous les cœurs ! Si l'humanité continue à ignorer officiellement la royauté de Dieu et du Christ, mieux vaudrait en finir au plus tôt avec les éloquentes de Genève, et nous faire l'économie de ses conférences décevantes. C'est ici que devrait retentir la grande voix de Bossuet : « *Et nunc, reges, intelligite, erudimini qui judicialis terram.* » Et maintenant, ô chefs d'État, comprenez ; instruisez-vous, ô vous qui gouvernez la terre.

Et le Christ a pleuré.

Une des scènes les plus émouvantes de la vie du Christ est celle où il pleura devant les murs de Jérusalem. Elle est intimement liée avec le secret

de la paix dont Notre-Seigneur lui-même nous révèle la haute efficacité. Quelques jours avant sa Passion, il descendait la colline des Oliviers. Il s'arrêta sur le versant à un endroit d'où son regard pouvait plonger dans l'intérieur de la ville de Jérusalem. Il voyait ses rues et ses places publiques remplies d'une foule joyeuse, l'esplanade du Temple, ses portiques, ses dômes lamés d'or étincelant au soleil. C'était une vision de paix et de beauté, réalisant l'étymologie du nom de Jérusalem, *beata pacis visio*, et cependant, au lieu de se réjouir avec les disciples qui l'entouraient, le Seigneur se mit à pleurer, *flevit Dominus*. C'est qu'au delà de l'horizon de son pays et de son temps, il voyait les galères romaines accourir sur les flots de la Méditerranée, puis le siège de Jérusalem, la guerre civile, les massacres, l'incendie du Temple, l'or et l'argent des vases sacrés ruisselant sur les parvis. Et alors il s'écria : « Jérusalem ! Jérusalem ! ah ! si tu avais compris, ou si tu comprenais en ce jour qui t'appartient encore, ce qui peut te donner la paix : *quae ad pacem tibi !* »

Quel était donc ce secret de la paix qui aurait sauvé Jérusalem ? C'était la reconnaissance du Messie, son libérateur et son roi. Elle l'avait demandé pendant des siècles, comme la rosée du ciel, *rorate coeli, desuper*, et quand il venait à elle, quand la maladie en fuyant devant lui, la mort en lui rendant sa proie, la tempête en s'apaisant à son ordre, les démons en tremblant sous son regard, criaient sur son passage avec saint Jean-Baptiste : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui

qui efface les péchés du monde », au lieu de l'adorer et de le suivre, elle s'apprêtait à l'envoyer à la boucherie, parce qu'il ne répondait pas à son idéal de conquête politique et à ses désirs charnels. Mais, en le crucifiant, elle allait crucifier la paix.

Au lieu de ce roi d'amour qui venait à elle avec mansuétude, *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus*, elle allait acclamer l'étranger qui la foulait aux pieds et qu'elle maudissait au fond de son cœur. Elle allait s'écrier : « Nous n'avons pas d'autre roi que César ! » Malheureux ! Ce César est aujourd'hui Tibère, un monstre de cruauté, qui, du fond de son île de Caprée, épouvante l'univers. Demain il s'appellera Néron et fera des juifs comme des chrétiens des torches vivantes. Après-demain, il s'appellera Titus ; il incendiera le Temple et fera crucifier des milliers de juifs sur toutes les collines qui entourent Jérusalem. Voilà ce que l'on gagne à rejeter Jésus. Le secret de la paix, c'était l'amour du Christ-Roi.

Mais le Sauveur n'a-t-il pas prévu d'autres apostasies et d'autres guerres plus terribles que celle de Titus ? N'a-t-il pas pleuré sur l'humanité de nos jours comme sur sa malheureuse patrie ? Ne l'entendez-vous pas qui nous dit du fond de son tabernacle : Humanité ! Humanité ! Que n'as-tu compris le secret de la paix : *Quae ad pacem tibi !* Mais non, tu n'as pas voulu comprendre, tu as obstinément fermé tes yeux à la lumière et ton cœur à l'amour. Tu m'as rejeté, flagellé et crucifié de nouveau avec les clous de tes péchés. Voilà la cause de tes malheurs et de la ruine qui te menace.

Et la Vierge a pleuré.

Et la Vierge aussi a pleuré : *flevit Domina !* C'est d'abord au Calvaire qu'un glaive de douleurs a transpercé son âme et qu'elle a été la mère des douleurs et des larmes : *Mater dolorosa, juxta crucem lacrymosa*. Mais puisque, suivant la pensée de saint Paul, la Passion continue à travers les siècles, grâce aux pécheurs, bourreaux éternels, qui, chaque jour, crucifient de nouveau le Fils de Dieu, *rursus crucifigentes Filium Dei*, la Compassion de Marie se perpétue également. Les larmes de la *Pieta* se mêlent au sang du Crucifié. Bien souvent dans ses apparitions la Vierge a pleuré.

En 1846, à la Salette, c'est dans un sanglot qu'elle jette du haut de l'Alpe solitaire un cri d'alarme à la France. Elle l'appelle maternellement « mon peuple ». Elle prédit de nouveaux malheurs. Mot tragique, mais nécessaire et inévitable ! Puisqu'il y a toujours de nouveaux péchés, il y aura toujours de nouveaux fléaux. A qui la faute ? Marie nous indique la source de la paix, l'amour de son Fils. Mais elle prévoit, hélas ! que « son peuple » restera sourd à sa voix et c'est pourquoi debout sur la roche désolée, au pied d'une croix invisible aux yeux mortels, mais trop visible à ses yeux, où elle voit la France crucifiée à la place de son Fils, elle cache dans ses mains sa figure et ses larmes : *Stabat mater dolorosa, juxta crucem lacrymosa*.

Notre-Dame de la Paix.

Mais, en pleurant au Calvaire, Marie a travaillé à rétablir la paix entre le ciel et la terre et collaboré à l'œuvre du Christ pacificateur. C'est comme Rédempteur que son Fils a réconcilié les hommes avec son Père et par conséquent qu'il s'est montré au sens le plus élevé le Prince de la paix. Eh bien de même, c'est comme co-rédemptrice du genre humain, par ses souffrances, ses larmes et ses prières, que la Sainte Vierge a fait la guerre à la plus infernale de toutes les guerres, celle du péché, et s'est révélée la Reine de la Paix. Mais elle étend aussi son action sédative sur le cœur des peuples pour les empêcher de se haïr et de s'entre-déchirer. C'est pourquoi Benoît XV a ordonné en pleine guerre mondiale, le 5 mai 1917, de l'invoquer à la fin des Litanies sous le nom de Reine de la Paix, *Regina Pacis*.

Reine de la Paix ! C'est un titre que le peuple chrétien lui avait donné depuis longtemps. La France en particulier lui a consacré, dès la plus haute antiquité, des sanctuaires sous ce gracieux vocable. Pépin le Bref, ayant chassé les Sarrasins du midi de son royaume et rétabli la paix, fonda en 758, à Sorèze un monastère bénédictin en l'honneur de Notre-Dame de la Paix.

Nous avons une quinzaine d'autres sanctuaires où nous vénérons la Reine de France sous cet attribut. Nous pouvons mentionner en particulier ceux de Picpus à Paris, de Fieulaine (diocèse de

Soissons), de Cunfin (Aube), de Sahurs et d'Allouville (Seine-Inférieure), de Dieulouard (près de Pont-à-Mousson), des Andelys, de Vernon, de Beauchêne (Orne), d'Ennetières (Nord).

Mais le plus important, croyons-nous, est celui de Notre-Dame de Sainte-Paix à Caen. Il remonte au XI^e siècle. Guillaume le Conquérant, voulant en 1067 mettre fin aux guerres féodales qui désolaient son duché comme toute l'Europe, réunit les évêques et les barons de Normandie à Caen pour y jurer la Trêve de Dieu. L'église consacrée à Marie, qui fut le siège et le cœur de ce Concile, reçut dès lors le nom de Notre-Dame de Sainte-Paix.

Son culte, interrompu par la Révolution, a été remis en honneur de nos jours, dans la chapelle des Pères Franciscains de la rue d'Auge. Grâce au zèle du Révérend Père Norbert, directeur du pèlerinage, il est aujourd'hui plus florissant que jamais.

Une statue de la Mère de Dieu qui porte sur son bras gauche l'Enfant Jésus et, dans sa main droite une colombe, symbole de la paix, et que, pour cette raison on appelle de ce joli nom *la Vierge à la Colombe*, y reçoit les hommages de nombreux pèlerins. Son caractère archaïque et la tradition la datent du XIII^e siècle. Au pied de cette statue des milliers de mères sont venues au cours des siècles demander à la Mère de Dieu la paix pour leurs foyers et pour leur patrie. Leurs prières sont aujourd'hui plus ferventes et plus confiantes que jamais. La Confrérie de Notre-Dame de la Paix qui n'a que cinq ans d'existence, compte déjà, au début de cette année 1936, près de 40.000 membres,

et leur nombre s'accroît au rythme moyen de 500 nouveaux adhérents par mois.

Et Pie XI a pleuré.

Comme Jésus devant les murs de Jérusalem, comme Marie sur la montagne de la Salette, les Papes, qui ont des entrailles de pères pour l'humanité confiée à leur tendresse, ont pleuré sur les malheurs qui la menacent.

Pie X à la fin de sa vie voyait avec terreur l'horizon s'obscurcir sur l'Europe. Au début du sombre mois d'août 1914, l'ambassadeur d'Autriche vint lui demander de bénir les armes de Sa Majesté Apostolique : « Non, dit-il, je bénis la paix ! » La guerre l'avait frappé d'un coup de poignard en plein cœur. C'était trop pour le saint vieillard ; il en mourut de douleur. *Flevit Dominus !*

Et Benoît XV a pleuré. Pendant quatre ans, témoin impuissant de la grande pitié du monde, il écrivit des lettres toutes trempées de larmes pour adjurer les peuples de se réconcilier, *quae ad pacem tibi !* et il invitait la chrétienté à se jeter dans les bras de Notre-Dame, Reine de la Paix. *Flevit Dominus !*

Et Pie XI lui aussi a pleuré. Chaque année, la veille de Noël, entouré des cardinaux de curie, il fait un triste tour d'horizon sur les événements de l'année écoulée. Mais chaque année, ô douleur monotone ! il constate d'une part les frémissements violents de la haine contre Dieu et le Christ, et,

d'autre part, l'impuissance des moyens politiques à instaurer une paix loyale et stable.

En 1931 notamment, sa douleur éclata en un sanglot, comme celui de Jésus devant Jérusalem. Il déplora l'aveuglement de ces hommes d'État qui ont assumé la noble tâche d'éloigner la guerre, mais qui l'attirent en excluant Dieu de leurs conseils. C'est alors qu'il prononça ce solennel avertissement : « *Voyez-les tous sur pied ces hommes absorbés par d'intenses études pour rechercher le remède à nos maux. Et tout cela pour n'aboutir à rien, car Dieu est absent de leurs travaux. Que peuvent-ils en effet sans Dieu ? Comment auraient-ils la paix s'ils ne la lui demandent ?* » Et il terminait par ces paroles pathétiques : « *Eh bien, puisque les hommes ne veulent pas m'écouter, c'est vers Dieu que je me tourne. C'est au divin Enfant de la Crèche que je confie mes craintes et mes douleurs.* » Et le Pape se retira dans ses appartements en pleurant. *Flevit Dominus !*

Depuis 1931, chaque Noël ramène pour Pie XI le même sujet d'alarmes. Il entend les anges qui chantent *Pax hominibus* au-dessus de la crèche, et les hommes qui répondent par des clamours de guerre. Il invoque la colombe et c'est le vautour qui fond sur nous.

La veille de Noël 1934, la même scène émouvante se reproduisit au Vatican. Faisant allusion au mouvement antichrétien qui faisait alors rage en Allemagne, le Pape dénonça « ces courants si opposés à la civilisation, ces excès terribles et horribles qui se multipliaient sous le nom de néo-

paganisme moral, social et étatique ». Puis, prêtant l'oreille aux sinistres rumeurs de guerre qui circulaient partout, il ajouta : « D'aucuns voient dans les armements une garantie de paix. Nous voudrions le croire, car le contraire serait trop monstrueux. Si, par impossible, dans une folie de suicide ou d'homicide, certains voulaient la guerre, nous n'aurions plus qu'à dire à Dieu : « *Dissipa gentes quae bella volunt*. Dispersez les nations qui veulent la guerre. »

Mais la Noël de 1935 réservait au Pape et à la chrétienté un sujet de douleur plus grave. Depuis plus de deux mois ce n'est plus seulement la menace qui vrombit dans l'air, c'est le sang qui coule sur la terre. C'est la guerre entre un peuple qu'il aime tendrement et comme Père commun des fidèles et comme Italien, et un autre peuple, pauvre et faible, qu'il aime aussi, puisque le noir, comme le blanc, fait partie du grand troupeau humain que le bon Pasteur lui a confié. Il ne peut oublier ni désavouer l'anathème qu'il a jeté l'an dernier, comme oracle suprême de la Vérité et de la Justice éternelle, sur les nations qui veulent la guerre : *Dissipa gentes quae bella volunt*.

Voilà pourquoi il pleure plus que jamais comme le Christ : *Flevit Dominus*. Voilà pourquoi il demande à l'Enfant de la Crèche de réconcilier les peuples ennemis, et nous invite à nous unir à lui dans une ardente prière pour la paix. Ah ! si les hommes l'avaient écouté plus tôt, s'ils avaient fait régner le Christ-Roi dans leurs cœurs, la fraternité chrétienne aurait depuis longtemps chassé le démon de la guerre.

Et encore si le conflit pouvait être localisé et l'incendie circonscrit ! Mais, avec tous les peuples, le Pape redoute l'étincelle qui pourrait mettre le feu aux quatre coins du monde... Seigneur, Seigneur, épargnez-nous cette épouvante. Donnez-nous la paix. *Pax ! Pax !* Jésus, roi de mansuétude et d'amour, c'est vous qui êtes la Paix, notre Paix. *Ipse es pax nostra !* Jésus, sauvez-nous, car nous périssons. *Domine, salva nos, perimus.*

Les Arbitres de la Paix c'est nous.

L'heure est plus angoissante que jamais. Les hommes politiques ne peuvent nous donner la paix parce qu'ils en ignorent le secret ou refusent de l'appliquer à la crise présente. Ils ne peuvent sauver la cité, parce qu'ils prétendent veiller seuls sur ses remparts, et que, si Dieu ne la garde, elle est perdue. Tournons-nous donc avec le Pape qui prie et qui pleure vers le Dieu de la crèche, prince de la paix. Les larmes et les prières qu'on lui offre sont des forces toutes-puissantes sur son cœur et sur la marche du monde.

Nous pouvons beaucoup, nous chrétiens, pour éloigner la guerre de notre pays ou, du moins, pour circonscire ses ravages et abréger ses fureurs. Nous pouvons même le dire sans orgueil ni fanfaronnade, nous possédons seuls le secret de la paix qui peut sauver l'humanité, *quae ad pacem tibi !* Nous sommes seuls décidés à l'appliquer en acceptant loyalement la royauté du Christ. Nous

sommes seuls détenteurs de la paix et ses arbitres dans la mesure où nous ferons régner Jésus en nous et autour de nous. Nous sommes la dernière réserve de la défense du monde et, avec le Maître de l'éternité et par Lui, les véritables maîtres du temps et de l'heure.

Message de Paix de sainte Thérèse.

Et en nous tournant vers l'Enfant Jésus, tournons-nous aussi vers celle qui a si glorieusement porté son nom : Thérèse de l'Enfant Jésus. Elle a su unir deux amours que de pauvres cerveaux estiment bien à tort incompatibles : la paix et la patrie. En cela elle rejoignait une de ses sœurs aînées, une sainte Française qu'elle aimait tendrement, Jeanne d'Arc. Elle lui a consacré un petit poème plein de pensées délicates, un dialogue avec saint Michel et ses saintes, où il passe un souffle ardent de patriotisme. Elle sait gré à sa grande sœur d'avoir sauvé la France par les armes, puisque la France du xv^e siècle, injustement attaquée et envahie, avait le droit de recourir au glaive. Elle chante les victoires de Jeanne et la gloire dont elle couvrit sa patrie.

Mais la douce Carmélite n'a-t-elle pas mystiquement marché sur les traces de la Litératrice d'Orléans pendant la dernière guerre ? Le maréchal Foch a dit qu'elle avait contribué à la victoire en soutenant le moral de nos soldats au front. Ceux-ci l'appelaient « *la Vierge des tranchées* », un titre qui a du cran, n'est-ce pas ? Beaucoup lui ont

attribué leur salut et sont venus à Lisieux et à Auteuil lui offrir leur médaille en ex-voto.

Mais la victoire et la gloire sont des noms qui sentent la poudre, et à la guerre qu'ils évoquent, Thérèse préfère de beaucoup la paix. En cela elle imite encore Jeanne d'Arc qui regrettait sa quenouille en s'élançant à la bataille. Jeanne fut pour nous la Colombe de la Victoire « de par le Roi du ciel » ; elle aurait mieux aimé mille fois être la Colombe de la paix de par le même Roi d'amour, Prince de la paix. La sainte Thérèse de la France avait les mêmes sentiments.

C'est le désir de la paix qui l'a conduite au Carmel, où elle savait devoir la trouver dans l'amour du Christ : « O Jésus, s'écriait-elle, je ne vous demande que la paix : la paix et surtout l'amour sans bornes (1). »

Un beau texte d'Isaïe, dont l'Eglise a enrichi la messe et l'office de notre Sainte Thérèse, promet aux amis de Dieu un fleuve de paix. Ce fleuve coula bientôt à pleins bords dans l'âme de cette enfant de quinze ans, malgré les souffrances que Dieu ne lui ménagea pas durant sa courte vie religieuse de neuf ans, car, si la souffrance agite l'âme comme un orage pendant quelque temps, elle y déverse d'ordinaire l'eau de la grâce qui devient bientôt le fleuve de la paix. Mystérieuse alliance de deux états qui semblent s'exclure, alliance que sainte Thérèse a exprimée dans ces mots : « Je suis profondément émue des délicatesses du Bon Dieu pour moi ; à l'extérieur j'en suis comblée...

(1) *Histoire d'une âme*, p. 134.

et cependant je demeure dans les plus *noires ténèbres* ! Je souffre beaucoup, oui beaucoup ! Mais avec cela *je suis dans une paix étonnante* (1). »

Elle disait plus tard, sentant la mort venir :
 « Mon cœur est trop grand, rien de ce qu'on appelle bonheur en ce monde ne peut le satisfaire. Ma pensée s'envole vers l'éternité, le temps va finir ! *Mon cœur est paisible comme un lac tranquille* ou un ciel serein ; je ne regrette pas la vie de ce monde : j'ai soif des eaux de la vie éternelle. » Elle montrait dans la mortification « une source de paix »... « Ne soyons pas *des juges de paix*, mais seulement *des anges de paix*. » Après avoir évoqué le chant des anges promettant la paix au nom de l'Enfant Jésus pour les hommes de bonne volonté, elle disait dans une poésie simple et douce comme elle :

Depuis dix-neuf cents ans tu remplis ta promesse.
 Seigneur, de tes enfants la paix est la richesse.

Pour goûter à jamais
 Ton ineffable paix
 Je viens à toi.

Et encore :

Ma seule paix, mon seul bonheur,
 Mon seul amour, c'est toi, Seigneur !

Cette paix qui a coulé dans l'âme de Thérèse durant cette vie s'est changée pour elle au ciel en ce torrent de béatitude, *torrente voluptatis*, que promet le Psalmiste et en ce torrent de gloire

(1) *Histoire d'une âme*, p. 247.

que chante Isaïe, *torrentem gloriæ*. Au bord de ce torrent, son âme s'épanouit comme un rosier vivant dont les branches, agitées au vent de nos prières, laissent tomber sur nous les roses de la paix plus précieuses à nos cœurs que les lauriers de la victoire.

Mais, dira-t-on, c'est là une paix mystique bonne pour des moniales et qui n'a rien de commun avec celle que désirent les nations et dont la rupture est la guerre. Erreur profonde ! Elles ont de commun leur source qui est l'amour du Christ et sa royauté joyusement acceptée. On ne demande pas à l'humanité de se faire bénédictine ou carmélite, mais si elle allait de temps en temps respirer l'air pur de ces altitudes spirituelles où vivent ses plus admirables filles, elle en redescendrait meilleure, elle en rapporterait cet esprit de justice et de fraternité qui peut seule la préserver des atrocités de la guerre.

Chère petite sainte, ange de la paix, demandez pour nous au Christ-Roi, qui en est le Prince, la sérénité divine que vous avez puisée dans son Cœur. Répandez-la sur le monde entier, de la Mandchourie à l'Abyssinie, de l'Abyssinie au Maroc, du Maroc au Chaco et à toute l'Amérique. Donnez particulièrement à notre France la paix des villes et des campagnes, la paix des berceaux et des tombes, la paix des mères et des enfants, en attendant pour tous la paix bienheureuse de l'éternité.

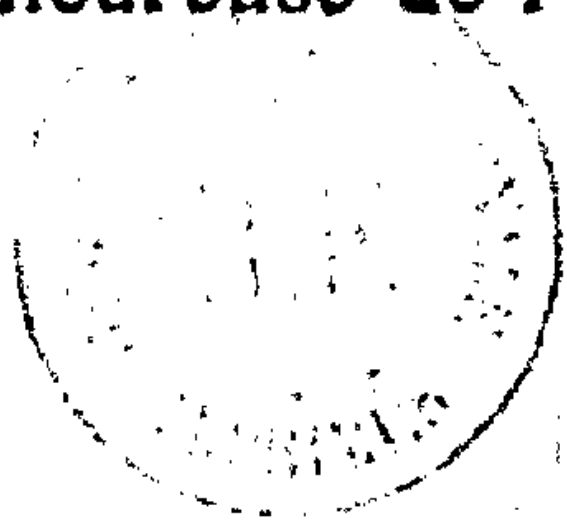


TABLE DES MATIÈRES

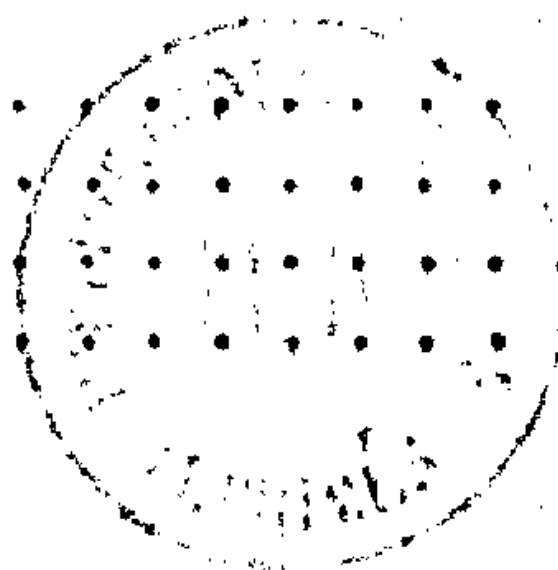
PRÉFACE	V
-------------------	---

CHAPITRE PREMIER LA CRISE ÉCONOMIQUE

La souffrance humaine.	13
Les crises que l'on redoute : crises matérielles	15
Les crises qu'on ne redoute pas : crises spirituelles . .	17
Les forces spirituelles suffisent-elles?	20
Le Christ total, seul Sauveur	23
Les mystiques fécondes	24
Le côté moral de la crise économique.	26
Que vient faire ici sainte Thérèse?	29
La « Petite Fleur » aux États-Unis.	30
Le Père Coughlin, le Savonarole américain, apôtre de sainte Thérèse.	32

CHAPITRE II LA CRISE DE LA FOI

La Crise-Mère	44
L'Incrédulité	44
L'Impiété	46
La virulence de la crise	48



Un tour d'horizon sur l'athéisme	51
En Amérique	51
En Europe	52
En France : les Poux du ciel.	53
En Allemagne : le Néopaganisme	56
En Russie : Haine et Cruauté diaboliques	58
En Espagne : Explosions d'anticléricalisme	71
Au Mexique : Monstres d'impiété	79
Pour les Juifs persécutés.	86
Satan et le satanisme	89
L'avenir de la Foi et de l'Incrédulité	93
Vision du Père Beauregard	95
L'avenir religieux de la France	97
Sainte Thérèse et la crise de la Foi	99
La Patronne des Missions et de la Russie	102

CHAPITRE III

LA CRISE DE LA MORALE

Un monde qui meurt en riant	104
Pas de morale sans Dieu	106
Déliquescence des mœurs et criminalité	110
La dénatalité, la famille et la patrie	113
L'enseignement universitaire en France	117
École sans Dieu, école d'apaches.	121
Où allons-nous ?	132
Notre pouvoir : Atomes et grains de blé.	135
Cellules de corail	136
Pénitence! Pénitence!	138
Message de sainte Thérèse.	139
Le rôle social d'une moniale.	141

CHAPITRE IV

LA CRISE DE L'AUTORITÉ ET DE LA LIBERTÉ

I. — DEUX GRANDES FORCES SOCIALES	145
Deux forces coordonnées : Autorité et Liberté.	145
Deux forces désordonnées : Tyrannie et Anarchie	147
Responsabilités en haut et en bas	149
II. — LA CRISE DE L'AUTORITÉ	152
Crise impossible avec l'idée de Dieu.	152

Crise fatale en dehors de l'idée de Dieu	154
« Ni Dieu ni maître » et la Logique	155
« Ni Dieu ni maître » et la Passion	157
Les Meneurs. Fouché, duc d'Otrante.	158
III. — LA CRISE DE LA LIBERTÉ	159
Les Tyrans.	159
Causes de la Tyrannie	160
Fascisme et Dictature	162
IV. — D'OÙ VIENDRA LE SALUT ?	164
Les Fantoques de la politique	164
La Race des Sauveurs	166
Le salut viendra-t-il de la Royauté ?	168
Le Christ conciliateur de l'Autorité et de la Liberté . .	174
Le Christ restaurateur de l'Autorité par son obéissance. .	176
La Liberté, fille du Calvaire	178
Le Cloître refuge de l'Autorité et de la Liberté	179
Du Désert au Cloître : Ernest Psichari	181

CHAPITRE V

LA CRISE DE LA PAIX SOCIALE

Sainte Claire d'Assise et les barbares	184
L'Égoïsme	186
L'Égoïsme et la lutte des classes.	187
Le Précepte de la Fraternité.	189
L'Exemple de la Fraternité : Jésus.	190
Le Motif de la Fraternité : Jésus.	193
Le Principe de la Fraternité : l'Eucharistie	195
Jésus a-t-il été socialiste ?	199
La Plainte et la Menace de l'Ouvrier.	202
Terreur rouge ou Terreur blanche.	205
La Sainte aux doigts de rose.	207

CHAPITRE VI

LA CRISE DE LA PAIX INTERNATIONALE

Guerres justes et saintes	210
Guerres injustes et criminelles.	213
Le Fléau des Fléaux. Le Crime des Crimes	214
La Colombe	215

Le Vautour	217
La Cause de la Guerre : les Passions.	219
Clemenceau et la Paix perpétuelle	221
La dernière Guerre ?	223
La Paix relative, seule possible	225
Le Dieu de la Paix.	226
La Paix du Christ dans le Règne du Christ	228
Et le Christ a pleuré	231
Et la Vierge a pleuré	234
Notre-Dame de la Paix.	235
Et Pie XI a pleuré	237
Les Arbitres de la Paix c'est nous	240
Message de paix de sainte Thérèse.	241

Nihil obstat :
Lutetiæ Parisiorum,
die 9^o Januarii 1936,
H. DU PASSAGE, s. j.

Imprimatur :
Lutetiæ Parisiorum,
die XI^o Januarii 1936,
V. DUPIN, v. g.

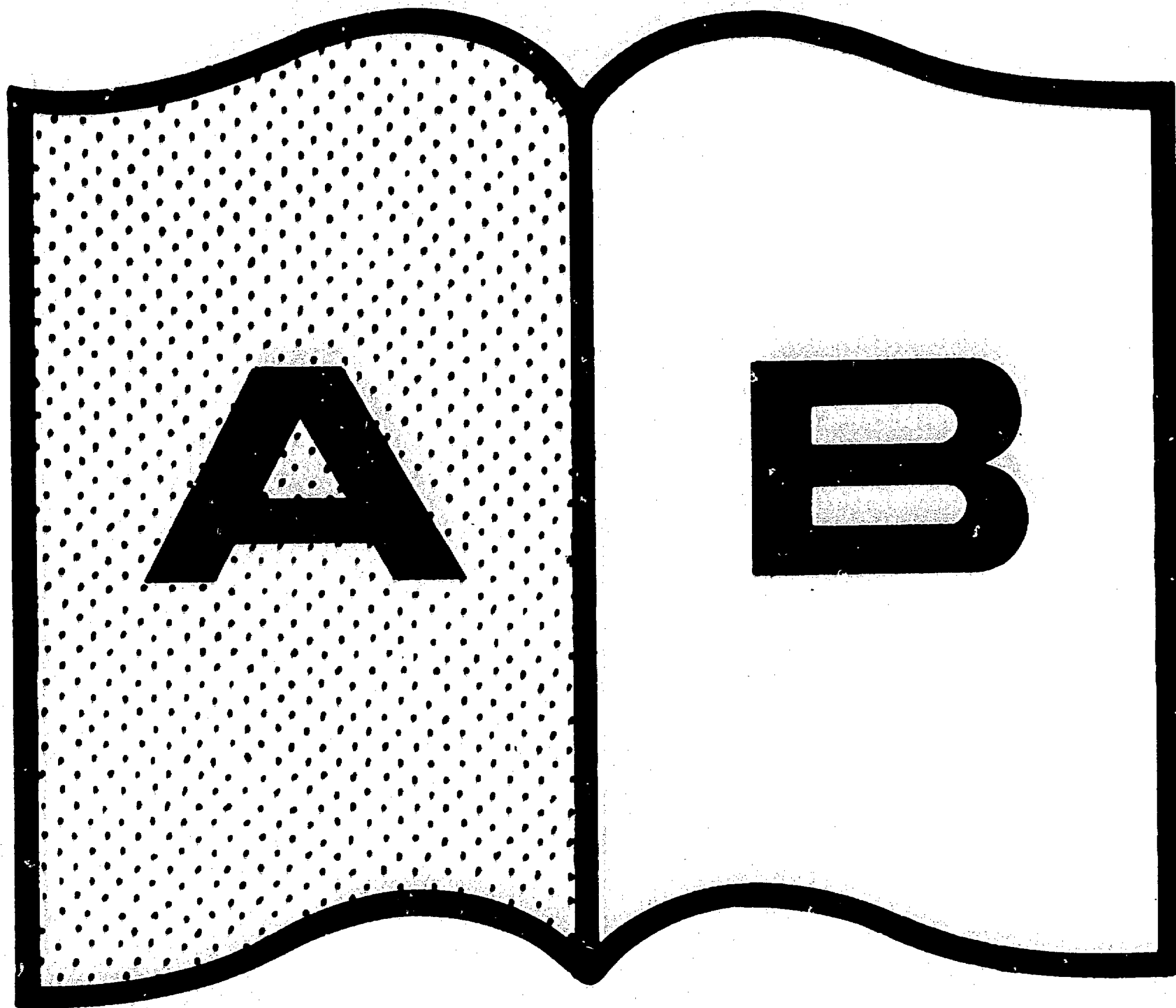
SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Dans la collection "Les Grands Cœurs"

CHARLES BAUSSAN
LA TOUR DU PIN (6^e mille). . . 12 »
 RENÉ BAZIN, *de l'Académie française*
PIE X (39^e mille). . . 12 »
 ALBERT CHEREL
RANCÉ, Préface de René Bazin,
de l'Académie française. . . 12 »
 JACQUES CHEVALIER
PASCAL. . . 12 »
 AUGUSTE DIÈS, CH. H.
PLATON (5^e mille). . . 12 »
 A.-J. FESTUGIÈRE, O. P.,
Ancien membre de l'École française d'Athènes
SOCRATE, Préface du R. P. Ser-
 tillanges, *de l'Institut*. . . 12 »
 FRANC-NOHAIN
SAINT LOUIS (8^e mille). . . 12 »
 MARIE GASQUET
SAINTE BERNADETTE DE LOUR-
DES (8^e mille). . . 12 »
SAINTE JEANNE D'ARC (21^e m.). 12 »
LA VÉNÉRABLE ANNE-MADE-
LEINE REMUZAT. . . 12 »
 CÉCILE GAZIER
MADAME DE SÉVIGNÉ. . . 12 »
 HENRI GHÉON
LE SAINT CURÉ D'ARS (22^e m.). 12 »
SAINT JEAN BOSCO (8^e mille). . 12 »
SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX
 (10^e mille). . . 12 »
 VICTOR GIRAUD
BOSSUET (6^e mille). . . 12 »
SAINTE JEANNE DE CHANTAL
 (8^e mille). . . 12 »
SAINT VINCENT DE PAUL (5^e m.) 12 »
 GEORGES GOYAU, *de l'Acad. française*
LE CARDINAL MERCIER (11^e m.). 12 »
OZANAM (7^e mille). . . 12 »
SAINT BERNARD (16^e mille). . . 12 »

MONSEIGNEUR GRENTE,
Evêque du Mans
FLÉCHIER. . . 12
 HENRI-ROBERT, *de l'Acad. française*
LOUIS XVI (11^e mille). . . 12
MALESHERBES (7^e mille). . . 12
 FRANCIS JAMMES
LAVIGERIE (25^e mille). . . 12
 MONSEIGNEUR JULIEN,
Evêque d'Arras, Membre de l'Institut
SAINT FRANÇOIS DE SALES
 (12^e mille). . . 12
 CHARLES LE GOFFIC,
de l'Académie française
LA TOUR D'AUVERGNE (6^e mille) 12
 P. POURRAT, P. S. S.
JEAN-JACQUES OLIER, fonda-
 teur de Saint-Sulpice. . . 12
 M.-D. ROLAND-GOSSELIN, O. P.
ARISTOTE (7^e mille). . . 12
 Mgr SAGOT DU VAUROY,
Evêque d'Agen
SAINT PAUL. . . 12
 A.-D. SERTILLANGES, O. P.,
de l'Institut
SAINT THOMAS D'AQUIN (7^e m.). 12
 GÉNÉRAL WEYGAND,
de l'Académie française
TURENNE (24^e mille). . . 12
 COLETTE YVER
SAINT PIERRE (10^e mille). . . 12
 RENÉE ZELLER
LACORDAIRE (11^e mille). . . 12
SAINTE CATHERINE DE SIENNE
 (5^e mille). . . 12



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14